LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 49, Décembre 2009, 5e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
4 € 50



Le sport en Iran: entre spiritualité et performances

www.teheran.ir

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat



Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Scène de polo, extraite du livre
"Fi Ayin-e Solajân*" (Des règles du* Tchowgân*)*
de Khassib Esfahâni

www.teheran.ir

Sommaire

CAHIER DU MOIS

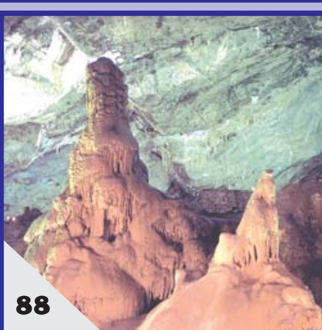
CULTURE


04



LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 49 - Azar 1388
Décembre 2009
Cinquième année
Prix 1000 Tomans
4 € 50


34


88

PATRIMOINE

LECTURE



Le *tchowgân*

Djamileh Zia

Les historiens qui ont effectué des recherches sur le *tchowgân* sont unanimes: ce sport est iranien. Ce plus ancien sport équestre, premier jeu de balle en équipe de l'histoire de l'humanité dont la création est estimée à une date entre le sixième et le premier siècle av. J.-C.[1], était un entraînement pour les cavaliers des troupes d'élite de l'armée et les gardes du roi de Perse au cours de l'Antiquité. Il fut joué par les princes et les nobles de l'Iran, y compris les femmes, à l'époque sassanide.[2] Les califes abbassides et les empereurs chinois le pratiquèrent au Moyen Age. Les Anglais le découvrirent en Inde au XIXe siècle et l'introduisirent en Europe sous le nom de *polo*.

Le *tchowgân* dans les textes en prose et les poèmes

Le mot *tchowgân* vient du mot *tchopakân*, qui désigne en moyen perse le maillet en bois que l'on utilise pour ce sport. *Tchopakân* a d'ailleurs la même racine que le mot «bois» dans cette langue.[3]

Dans le *Kârnâmeh-ye Ardeshir-e Bâbakân,* texte le plus ancien dont nous disposons actuellement où le *tchowgân* est mentionné, il est écrit que pendant son adolescence, Ardeshir (Ardashèr Ier) apprit le *tchowgân*[4] à la cour d'Ardavân (Artabân), dernier roi de la dynastie arsacide, en jouant tous les jours avec les enfants du roi et les princes.[5] Ce court passage du livre suggère que le *tchowgân* était déjà pratiqué au temps des Arsacides et révèle l'une des caractéristiques de ce sport: le *tchowgân* était un sport d'aristocrates. Le *Kârnâmeh-ye Ardeshir-e Bâbakân* est un recueil d'histoires à propos d'Ardeshir Ier, fondateur de la dynastie sassanide, son fils Shâhpur et son petit-fils Ormuzd.[6] Dans un autre passage de ce livre, l'auteur évoque la dextérité d'Ormuzd dans le jeu de *tchowgân*, au point de laisser béat d'admiration Ardeshir, qui assiste à la scène.[7] Dans un autre livre de l'époque sassanide intitulé *Ayyinenâmak* dont certains extraits furent traduits en arabe au IIIe siècle de l'Hégire (IXe siècle), l'un des chapitres consacrés aux techniques de guerre apprend aux joueurs de *tchowgân* comment frapper la balle, comment conduire le cheval et comment éviter les dangers.[8] Ce texte montre que le *tchowgân* faisait partie des entraînements de guerre pour les princes et les nobles de l'Iran, au même titre que les jeux d'armes.

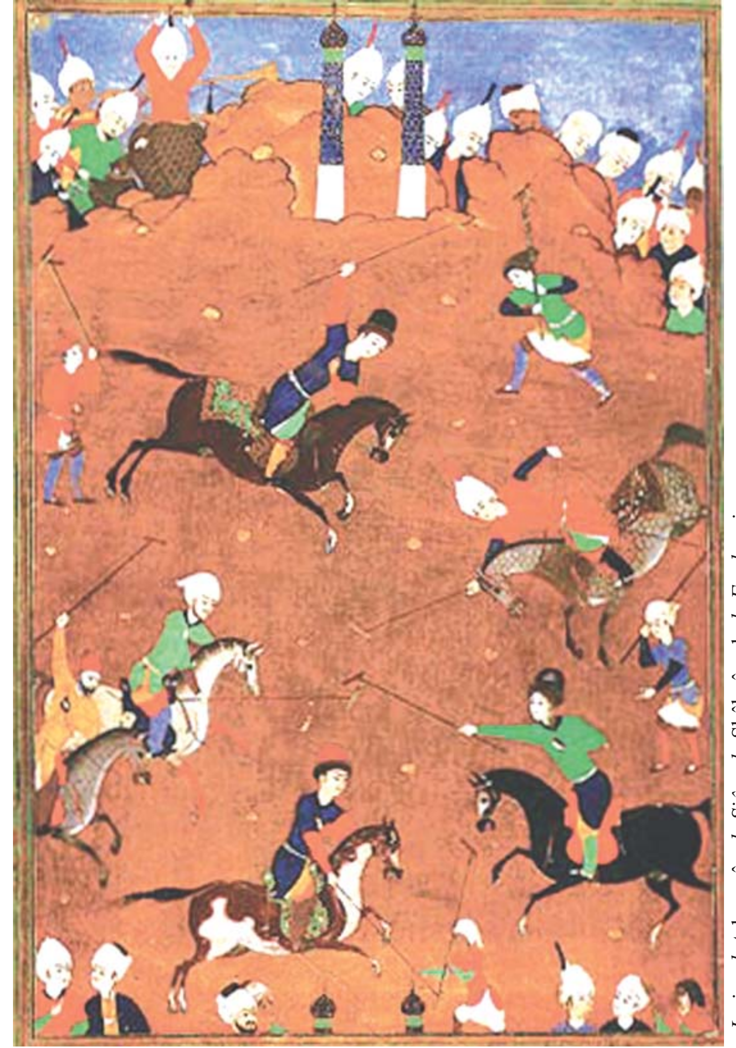
Dans le *Ghâbousnâmeh*, texte qui date du Ve siècle

de l'Hégire (XIe siècle), le dix-neuvième chapitre traite de la manière de jouer au *tchowgân*. Il y est écrit que le *tchowgân* se joue avec huit cavaliers; deux cavaliers doivent garder les buts et les six autres doivent lancer la balle au milieu du terrain.[9] Cette description du jeu de *tchowgân* est très proche de la manière dont ce sport est joué actuellement. L'auteur d'un livre du VIIe siècle de l'Hégire (XIIIe siècle) intitulé *Adâb al-harb va al-shodjâ'a* (les techniques de guerre et de bravoure) nous apprend que pour entraîner les chevaux au *tchowgân*, les cavaliers leur font parcourir au galop des trajets triangulaires, et les font tourner sur deux de leurs pattes quand ils arrivent au sommet du triangle.[10]

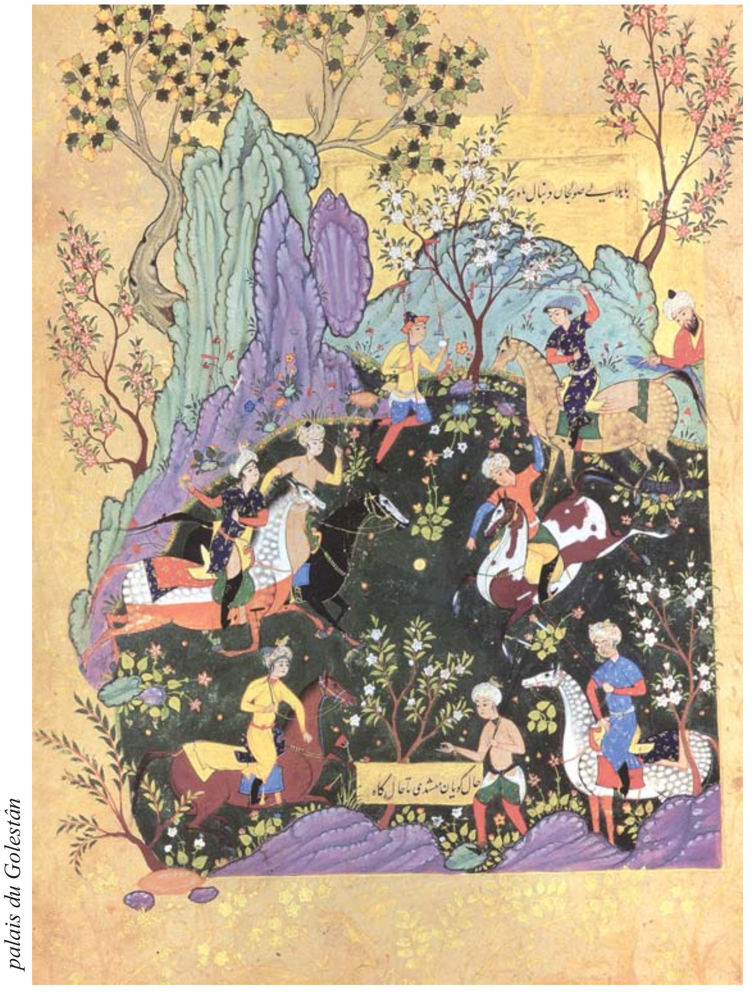
Plusieurs poètes iraniens ont décrit des scènes de *tchowgân* dans leurs poèmes. Ferdowsi (940-1018) raconte dans le *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois) le jeu de *tchowgân* de Siâvosh, qui veut montrer ainsi à Afrâssiâb, roi de Tourân, sa bravoure et sa dextérité. Le *Shâhnâmeh* est une anthologie des mythes et de l'Histoire de l'Iran de la période préislamique. Ferdowsi a utilisé des documents anciens sauvegardés après la conquête de l'Iran par les musulmans. Le passage du *Shâhnâmeh* à propos du jeu de *tchowgân* est un autre élément en faveur de l'hypothèse selon laquelle ce sport existe en Iran depuis plus de deux millénaires.

Nezâmi (v.1140-v.1209) décrit dans son poème intitulé *Khosrô o Shirin* une scène de *tchowgân* entre Shirin et le roi Khosrô II Parviz (Abharvêz). Dans ce poème de Nezâmi, soixante-dix jeunes femmes s'entraînent au *tchowgân*. Le roi, pensant qu'elles ne sont pas très habiles à ce jeu, les invite à jouer une partie, mais c'est Shirin et l'équipe féminine qui gagnent.[11] Dans son *Sharafnâmeh,* Nezâmi raconte que Darius III envoie un maillet et une balle de *tchowgân* à Alexandre, en lui conseillant de s'exercer à ce jeu plutôt que de tenter de conquérir la Perse. S'agit-il d'une légende ou y a-t-il une part de vérité dans cette histoire? Une autre version de cette anecdote existe dans le *Târikh-e Bal'ami*[12]. Le message de Darius à Alexandre aurait été: «*Tu*

Le passage du *Shâhnâmeh* à propos du jeu de *tchowgân* est un autre élément en faveur de l'hypothèse selon laquelle ce sport existe en Iran depuis plus de deux millénaires.



Le jeu de tchowgân *de Siâvosh,* Shâhnâmeh *de Ferdowsi*





Prestation de tchowgân *de Salâmân, artiste inconnu,* Salâmân et Absâl, *1592, palais du Golestân*

n'es qu'un enfant, joue plutôt que de tenter de conquérir la Perse».[13] Plusieurs autres poètes persans dont Mowlânâ Djalâl al-din (1207-1273), Saadi (1213-1292), Djâmi (1414-1492) et 'Attâr (v.1119-v.1190/1220) évoquent le jeu de *tchowgân* dans leurs poèmes.[14]

Les rois safavides aimaient ce sport et encourageaient sa pratique. La place *Naghsh-e Djahân*, à Ispahan, était en fait un terrain de tchowgân.

Cependant, A. Azarnoush rappelle qu'une description de la manière dont ce sport était joué n'existe pas dans les textes persans anciens dont nous disposons. Il ajoute qu'il faut attendre les récits des voyages en Iran des Européens au XVIIe siècle pour trouver une description assez précise de la manière dont le *tchowgân* était pratiqué en Iran.[15] Ce sport était peut-être tellement populaire et connu qu'aucun Iranien ne voyait l'utilité d'écrire la manière de le jouer. Quoi qu'il en soit, des voyageurs tels que Sir Anthony Sherley (*Travels to Persia*, 1613)[16], Tavernier et Chardin[17] décrivent la pratique de ce sport en Iran à l'époque safavide. Les rois safavides aimaient ce sport et encourageaient sa pratique. La place *Naghsh-e Djahân*, à Ispahan, était en fait un terrain de *tchowgân*. Les colonnes en pierre placées de chaque côté de la place étaient les poteaux à travers lesquels les joueurs devaient faire passer la balle pour marquer un but. Les spectateurs de haut rang s'installaient aux balcons du bâtiment *Ali-ghâpou* et regardaient le jeu. L'essor de la miniature persane à l'époque safavide fut une occasion pour que les peintres iraniens immortalisent des scènes de *tchowgân* dans leurs dessins.

La propagation du *tchowgân* à l'ouest et à l'est de l'Iran

Dans un livre intitulé *Al-mahâssen va al-azdâd* (les bontés et les colères), l'échange de cadeaux entre le roi sassanide Khosrô II Parviz (591-628) et Maurice, empereur de Byzance, est relaté. Ce dernier aurait offert au roi de Perse la statue d'un cavalier en or assis sur un cheval en argent, le cavalier ayant à la main un maillet en or. A côté du cavalier et du cheval, un terrain de *tchowgân* en argent placé sur le dos de deux taureaux en argent, et une balle en ivoire placée sur le terrain de jeu.[18] Ce texte montre que les Byzantins connaissaient le

tchowgân dès l'époque sassanide. Il existe d'ailleurs une hypothèse selon laquelle le *tchowgân* fut introduit en Europe via la Byzance au Moyen Age, qu'il fut joué en France et au Portugal, et que le mot français *chicane* vient du mot *tchowgân*.[19]

L'influence des Iraniens était grande à la cour des califes abbassides. Ces derniers imitèrent les Sassanides dans leur manière d'administrer les affaires du pays et reprirent à leur compte les coutumes iraniennes.[20] C'est ainsi que le *tchowgân* fit son entrée à Bagdad au temps des Abbassides. Un poème en arabe d'*Aboû Nouwâs*, iranien de classe aisée vivant à Bagdad entre 160 et 180 de l'Hégire en est une preuve.[21] Les documents montrent que les rois d'Egypte jouaient eux aussi au *tchowgân* dès le IIIe siècle de l'Hégire (IXe siècle). Les Fatimides -qui régnèrent en Egypte du IIIe au VIe siècle de l'Hégire (IXe au XIIe siècle)- et leurs successeurs au VIIe et VIIIe siècle de l'Hégire jouaient également au *tchowgân*.[22]

Au Moyen Age, le *tchowgân* arriva de l'Iran au Tibet, et de là en Chine où il connut un grand succès, puis au Japon. Les Mongols connurent le *tchowgân* après avoir conquis l'Iran et l'introduisirent en Inde au XIIIe siècle.[23] Les Anglais découvrirent le *tchowgân* après la colonisation de l'Inde. Les premiers Anglais qui se mirent à jouer au *tchowgân* avaient des plantations de thé en Assam et créèrent le premier club de polo à Silchar en 1859. Ils appelèrent ce sport *polo* car ils entendaient les Tibétains prononcer le mot *pulu*, qui signifie «balle» dans leur langue. La création du club de polo de Calcutta par les Anglais au début des années 1860 fit connaître ce sport aux régiments de cavalerie anglais établis en Inde. Ce sont ces militaires qui introduisirent le *tchowgân* en Angleterre en 1870.[24] Le *tchowgân* fit son apparition en France en 1875 par des estivants anglais qui le jouèrent à Dieppe; le premier club de *tchowgân* de France fut le club de Bagatelle, fondé à Paris en 1898.[25] Le *tchowgân* fut joué pour la première fois aux Etats-Unis en 1876 et gagna de là l'Amérique du Sud. L'Argentine est le champion incontesté de *tchowgân* dans le monde depuis les années 1930.[26]

La pratique du *tchowgân* en Iran au XXe siècle

Le *tchowgân* tomba dans l'oubli en Iran à l'époque des Qâdjârs. C'est apparemment un militaire anglais, Sir Percy Sykes, qui a réintroduit le *tchowgân* en Iran: il aurait apporté en 1897 quelques maillets et balles de l'Angleterre et aurait appris le *tchowgân* à quelques cavaliers iraniens pour pouvoir jouer à son sport favori en Iran. Les Iraniens qui apprirent le *tchowgân* à l'époque étaient eux aussi des militaires. Ils montrèrent un grand enthousiasme pour la pratique de ce sport iranien d'origine, si bien que cinq terrains de jeu furent construits à Téhéran au cours des quinze années qui suivirent la réintroduction de ce sport en Iran. Avec la diminution du nombre de cavaliers dans l'armée du fait de la modernisation de celle-ci, le *tchowgân* ne fut pratiquement joué qu'à Djalâlieh, terrain

C'est apparemment un militaire anglais, Sir Percy Sykes, qui a réintroduit le *tchowgân* en Iran: il aurait apporté en 1897 quelques maillets et balles de l'Angleterre et aurait appris le *tchowgân* à quelques cavaliers iraniens pour pouvoir jouer à son sport favori en Iran.

qui fut transformé en parc au début des années 1960 car il était désormais en centre ville -il s'agit de l'actuel parc Lâleh. Les jeux de *tchowgân* furent alors déplacés à Khargouche-Darreh, à dix kilomètres de Téhéran sur la route de Karadj.[27] Une fédération de *tchowgân* fut créée en Iran en 1971.

Les efforts des anciens joueurs de *tchowgân* pour promouvoir ce sport auprès des autorités ont quelque peu abouti: quelques clubs de *tchowgân* ont été créés ces dernières années; le principal est celui de l'armée de terre.

Avant la Révolution de 1979, il y avait une centaine de joueurs de *tchowgân* en Iran -qui n'étaient pas que des militaires- dont une dizaine de femmes.[28] Il y avait également des terrains de *tchowgân* dans quelques villes de provinces, dont Shirâz,[29] Mashhad et Abâdân[30]. Le *tchowgân* continua à être joué pendant un an après la Révolution de 1979, puis tomba dans l'oubli pendant quatre ans. Le terrain de Khargouche-Darreh fut détruit et remis à un organisme militaire. En 1983, quelques joueurs de *tchowgân* réunirent eux-mêmes les fonds nécessaires pour la construction d'un nouveau terrain de *tchowgân*, cette fois à Nôrouzâbâd, à proximité de Téhéran.[31]

Les efforts des anciens joueurs de *tchowgân* pour promouvoir ce sport auprès des autorités ont quelque peu abouti: quelques clubs de *tchowgân* ont été créés ces dernières années; le principal est celui de l'armée de terre. L'Iran compte plus de soixante-dix joueurs de *tchowgân* actuellement. Des tournois nationaux et avec les équipes d'autres pays sont régulièrement organisés. Des projets de construction de terrains de *tchowgân* sont en cours. Les femmes jouent encore au *tchowgân* en Iran de nos jours et participent aux tournois internationaux, bien que leur nombre soit très réduit.[32] Cependant, le *tchowgân* n'a pas atteint l'essor escompté, car c'est un sport difficile et onéreux. C'est un sport difficile car le cavalier doit être capable de conduire le cheval vite et de manière précise avec une seule main, et de lancer la balle quand le cheval est au grand galop. La première condition pour jouer au *tchowgân* est d'être un excellent cavalier, ne serait-ce que pour ne pas risquer sa vie; l'histoire du *tchowgân*



Le jeu de tchowgân, *tableau de Mahmoud Farshtchiân*

abonde d'anecdotes où un joueur est mort en tombant du cheval. Le *tchowgân* est un sport onéreux. Chaque joueur doit avoir au moins une douzaine de maillets et deux ou trois chevaux -les cavaliers changent deux à trois fois de cheval au cours du jeu car les chevaux se fatiguent vite dans ce jeu rapide- et l'entretien des chevaux coûte cher. Ainsi, de nos jours comme aux temps anciens, le *tchowgân* reste un sport luxueux, réservée aux classes aisées et aux militaires. Les autorités iraniennes tentent actuellement d'encourager les organismes privés à investir dans ce sport, mais sans un réel soutien de l'Etat, le *tchowgân* risque fort de sombrer à nouveau dans l'oubli. ■

---

1. The New Encyclopaedia Britannica, Micropaedia vol. 9, 15e Ed., 1992, article sur le polo, pp. 570-1.
2. Ibid
3. Dictionnaire Encyclopédique de la langue persane *Dehkhodâ*.
4. *Tchowgân* est nommé *tchoupikân* dans ce livre.
5. Mohséni, Kourosh, *Târikhtche-ye bâzi-e tchowgân* (historique du jeu de *tchowgân*), article consulté sur le site le 5 nov. 2009.
6. Dans l'Iran antique, les évènements historiques et culturels étaient racontés et transmis oralement de génération en génération par des poètes-musiciens qui avaient la même fonction que les troubadours du Moyen Age en Europe; il n'existe donc pratiquement aucun document écrit concernant la vie en Iran avant les livres écrits à l'époque sassanide (sauf les documents administratifs et les déclarations officielles des rois), mais dans les livres écrits à l'époque sassanide, de nombreux évènements historiques correspondant à l'époque achéménide et arsacide sont reflétés. Pour plus de renseignements à ce sujet cf. Zarshenas, Zohre, *Mirâs-e adabi ravâ'i dar irân-e bâstân* (L'héritage de la littérature orale dans l'Iran antique), Ed. Daftar-e pajouhesh-hâye farhangui (Ed. Iranculturestudies), 8. Téhéran, 1384 (2006).
7. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porshour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), article paru dans le journal *Hamshahri* en mars 1999, consulté sur le site le 5 nov. 2009.
8. Azarnoush,Azartash, *Tchowgân be sabk-e irâni* (Tchowgân à la mode iranienne), Nâmeh-ye farhanguestân (La lettre de l'Académie), numéro 6, été 1375 (1996), pp. 23-31. Pour plus d'information sur les deux chapitres de *Ayyinenâmak* cf. Inostrantsev, Konstantin, *Fonoun-e djangui-e sâssânián* (les techniques de guerre des Sassanides) *In Motâle'âti dar bâre-ye sâssânián* (quelques études à propos des Sassanides), traduit en persan par Kâzem Kâzem-zâdeh, Ed. (de la version persane) Bongâh-e tardjomeh va nashr-e kétâb, Téhéran, 1348 (1969), pp. 49-89.
9. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bz sabk-e irâni* (Tchowgân à la mode iranienne), op.cit.
10. Ibid
11. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porchour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), op.cit.
12. Ce livre est la traduction en persan (effectuée en 352 de l'Hégire) d'un livre sur l'Histoire de l'Iran depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du IIIe siècle de l'Hégire, écrit en arabe par Tabari jusqu'à sa mort, en 302 de l'Hégire.
13. Mohseni, Kourosh, *Târikhtche-ye bâzi-e tchowgân* (historique du jeu de tchowgân), op.cit. La traduction de la citation est de Dj. Zia.
14. Une anthologie de ces poèmes figure sur la page «littérature et poèmes» du site officiel de la fédération nationale de polo de l'Iran, à l'adresse www.iranpolo.org, site consulté le 5 nov. 2009
15. Ibid.
16. The New Encyclopaedia Britannica, op.cit.
17. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porchour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), op.cit.
18. Mohseni, Kourosh, *Târikhtche-ye bâzi-e tchowgân* (historique du jeu de tchowgân), op.cit.
19. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân be sabk-e irâni* (Tchowgân à la mode iranienne), op.cit. Azarnoush se réfère au Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale, publié sous la direction de M. Devic.
20. Inostrantsev, Konstantin, *Motâle'âti dar bâre-ye sâssânián* (quelques études à propos des Sassanides), op.cit., p. 9.
21. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân be sabk-e irâni* (Tchowgân à la mode iranienne), op.cit.
22. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porchour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), op.cit.
23. The New Encyclopaedia Britannica, op. cit.
24. Ibid.
25. Encyclopédie des sports Larousse, sous la direction de Jean Dauven, 1961, article sur le polo, pp. 380-2.
26. The New Encyclopaedia Britannica, op. cit.
27. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porchour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), op.cit.
28. Nâsseri, Amir Hossein, *Na gouy na meydân* (ni balle ni terrain), article paru dans le journal *Hamshahri* en nov. 2002, consulté sur le site le 5 nov. 2009.
29. Ibid
30. Azarnoush, Azartâsh, *Tchowgân bâstâni-tarin va porchour-tarin varzesh-e irâni* (Tchowgân, le plus ancien et le plus passionnant sport iranien), op.cit.
31. Nasseri, Amir Hossein, *Na gouy na meydân* (ni balle ni terrain), op.cit.
32. Ces informations existent sur le site officiel de la fédération nationale de polo de l'Iran, à l'adresse www.iranpolo.org, site consulté le 5 nov. 2009.

L'escrime persane

Dr. Manoucher Moshtagh Khorasani

Traduit par
Francisco José Luis

1. Introduction

Cet article constitue un aperçu des techniques d'attaques avec le *shamshir* les plus importantes dans l'escrime persane. Le mot *shamshir* est un terme générique utilisé pour toutes sortes d'épées ou de sabres indépendamment de la courbature de la lame. Grâce à de nombreuses années de recherche, de nombreux manuscrits ont été examinés et les multiples techniques utilisées avec les armes les plus diverses ont été classifiées. Ces techniques sont divisées en techniques d'attaque, de défense, de feinte et de combinaisons. Cet article ne traitera que des techniques d'attaque avec le *shamshir*. On doit prendre en compte le fait que dans l'escrime persane, le bouclier joue un rôle central étant donné que le guerrier combattait avec son *shamshir* dans une main et son bouclier dans l'autre. Dans l'escrime persane, le bouclier n'était pas seulement utilisé comme une arme défensive, mais également comme une arme offensive de frappe. L'escrime persane connaît également une série de protège-bras efficaces pour parer des coups d'épée ou de sabre et pour saisir le poignet de la main qui mène l'arme de l'adversaire. Simultanément dans le combat rapproché de nombreuses techniques de jet et de levier ainsi que de coups de poignard ou de couteau furent employés. Cet article se contentera donc de traiter des techniques d'attaque générales avec le *shamshir* dans l'escrime persane. Tout d'abord seront présentés les codes de conduite, le cérémonial et le respect dans l'escrime persane. La deuxième partie de l'article traitera de l'entraînement et de la préparation au combat. La dernière partie de cet article traitera des techniques d'attaque avec le *shamshir*.

2. Codes de conduite, cérémonial et respect

Dans l'escrime persane, le combat et l'entrainement ont toujours été accompagnés par des règles que suivaient les guerriers persans. Ces règles et principes étaient connus collectivement sous le terme de *javânmardi*[1]. Le concept persan de *javânmardi* est très similaire au concept arabe de *futuwwat*. Zâkeri (1995 :1) décrit que le phénomène de la *futuwwah* (dérivé de *fatâ,* pl. *fityân*: jeunes hommes) est caractéristique de la culture spirituelle de l'Islam. Depuis les premiers siècles de l'Islam, le concept de *futuwwah* définit les idéaux moraux et les règles de conduite pour différentes guildes de métiers et associations ainsi que pour des groupes plus importants comme la chevalerie islamique, les confréries soufies, les ordres de derviches, les milites urbaines (*ayyârân-fiyân*), les guerriers de la foi (*qâziyân, mujâhidin, murâbitun*), les associations de jeunes aristocrates (*fityân al-lahiya*) et les gymnases persans classiques (*zourkhâneh*)[2] Ce concept a existé jusqu'à la période de la révolution constitutionnelle au début du XXe siècle à travers des organisations populaires comme *Sarbedârân*, *Shâterân*, *Yatimân*, *Lutiyân*, *Dashhâ* et *Mashtihâ* (Zâkeri, 1995 :1). Malgré toutes les nombreuses recherches effectuées sur les racines de la *futuwwah*, Zâkeri (1995 :3) explique que de nombreux chercheurs n'ont pas remarqué que les origines de ce concept remontent à la période de l'Iran pré-islamique. Durant cette période, ce concept a bénéficié du soutien de l'aristocratie et des rois.

L'une des règles de ce concept était d'embrasser la poignée du *shamshir* avant chaque combat ou entraînement, comme le décrit le manuscrit du *Majma'*



◀ *Scène "Abu Al-Mihjan tranchant en deux Ra'd" extraite du manuscrit du* Khâvarânnâmeh *d'Ibn Hesâm Khusofi Birjandi montrant l'exécution de la technique* tiq râ havâle-ye sar nemudan *(frapper la tête avec la lame/épée). (Avec l'aimable autorisation du Ministry of Culture and Islamic Guidance).*

al-Ansâb (Shabânkâre'i, 2002/1381 :344) du XIVe siècle: *shamshîr râ buse dâdan* (embrasser le *shamshir*). Cette coutume indiquait le respect vis-à-vis du *shamshir*. Dans le manuscrit du *Futuvvatnâmeh-ye Soltâni* de la période Safavide, Kâshefi Sabzevâri (1971/1350 :352) explique que le comportement du propriétaire du *qabzeh* (litt. Poignée mais désigne le *shamshir* par synechdoque) doit respecter huit points, dont l'un prescrit d'embrasser la poignée du *shamshir*. Kâshefi Sabzevâri (1971/1350 :352) ajoute que chaque fois qu'une personne saisit le *shamshir*, elle se doit d'embrasser la poignée afin d'embrasser la personne qui a tenu le *shamshir* auparavant. Le manuscrit *Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382 :56) de la période safavide mentionne également cette coutume par l'expression *tiq râ buse dâdan* (embrasser l'épée).

3. Entraînement et préparation au combat

Les sources manuscrites persanes rapportent que tous les guerriers étaient entraînés au tir à l'arc, au polo, à la chasse, à la lutte et à l'escrime. Ils rapportent également que les guerriers s'exerçaient à l'art martial traditionnel persan, le *Varzesh-e Pahlavâni*. Le *Varzesh-e Pahlavâni* est un art martial traditionnel, qui avec la lutte se pratiquait dans un *zourkhâneh* (litt. Maison de Puissance). Le *zourkhâneh* est un lieu de force, d'endurance et de méthodes d'entraînement traditionnelles pour le guerrier persan. On y cultive également des valeurs morales et une étiquette. On y enseigne l'art de guerre et la préparation à la lutte. Tous les outils d'entraînement ressemblent à l'arsenal du guerrier. Les adeptes de cet art martial suivent les règles strictes de la *javânmardi*. Tout l'entraînement est accompagné par les chants et battements du *zarb* du *morshed* (maître), qui chante l'épopée du

> Dans l'escrime persane, le bouclier n'était pas seulement utilisé comme une arme défensive, mais également comme une arme offensive de frappe.

Shâhnameh et qui connaît les couplets par cœur. Grâce à cet entraînement on obtient un type de guerrier idéal, le *pahlavân*, qui est brave, fort, capable, honnête et un ennemi du mensonge. Ce type d'entraînement a joué un rôle important dans la planification sociale et politique de l'Iran. C'est grâce au *pahlavân* que l'Iran a pu garder son hégémonie et son identité malgré de multiples invasions. Les outils d'entraînement du *Varzesh-e Pahlavâni* ressemblent aux armes utilisées sur le champ de bataille. Le *zourkhâneh* possède un *god* qui est placé en son centre. Originellement celui-ci était à 80 centimètres sous le sol et avait un diamètre de 6 mètres. A présent, il est beaucoup plus grand ce qui permet à plusieurs athlètes de s'y entraîner simultanément. Autour du *god* se trouvent des places pour les spectateurs. Chaque *zourkhâneh* possède un *sardam*. C'est le lieu où est assis le *morshed* et où il joue le *zarb,* frappe ses cloches, chante les histoires du *Shâhnâmeh* ou loue 'Alî. Comme dans l'armée, il y a une hiérarchie des rangs très stricte. Le *morshed* détient le plus haut rang, il dirige les exercices et donne la permission pour l'entrée et la sortie du *god.* Il change les exercices avec son chant et les variations rythmiques de son *zarb* et salue les membres. Les personnes qui pratiquent cet art et qui sont nommés *sâdât*, ont le rang le plus important après le *morshed*.

C'est grâce au *pahlavân* que l'Iran a pu garder son hégémonie et son identité malgré de multiples invasions.



Scène "Shâh Ismâil tue Soltân Bayrak" extraite du manuscrit du Alam Arâye Shâh Esmâil *montrant l'exécution de la technique* shamshir bar sar zadan va tâ nâf daridan *(frapper la tête avec le* shamshir *et trancher jusqu'au nombril). (Avec l'aimable autorisation du musée Rezâ Abbâs).*



◄ *Scène "Abu Al-Mihjan sur le champ de bataille" extraite du manuscrit du* Khâvarânnâmeh *d'Ibn Hesâm Khusofi Birjandi montrant l'exécution de la technique* shamshir bar dast zadan *(frapper le bras avec le* shamshir*). (Avec l'aimable autorisation du Ministry of Culture and Islamic Guidance).*

Ils commencent les exercices et l'un d'entre eux prend la fonction de *miyândâr*, celui qui pratique les exercices au milieu du *god* et que les autres suivent. Les autres rangs sont le *pishkesvat*, *pahlavân*, *sâheb-e zang*, *nokhâsteh*, *nocheh* et *tâzekâr*. Tous les outils d'entraînement du *Varzesh-e Pahlavâni* se basent sur des armes historiques et sont sensés préparer le guerrier au champ de bataille. Les outils sont très lourds et s'exercer avec eux n'est pas chose aisée. On distingue les outils suivants:

a) Sang, représente le *separ* (bouclier). Dans le passé, les *sang* étaient faits de pierre, mais de nos jours ils sont constitués de deux planches de bois avec une poignée au milieu. La poignée en bois qui se trouve au milieu du *sang* est recouverte de feutre de sorte que les mains ne soient pas blessées lors de l'entraînement. Chaque *sang* a une longueur de 120 centimètres et une largeur de 80 centimètres. L'épaisseur de la planche de bois fait 6 centimètres. Chaque *sang* pèse entre 35 et 40 kilos, et ensemble entre 70 et 80 kilos.

Tous les outils d'entraînement du *Varzesh-e Pahlavâni* se basent sur des armes historiques et sont sensés préparer le guerrier au champ de bataille.

b) Kabbâdeh, ressemble à un arc et est entièrement fait en fer ou en acier. La corde de cet arc est constituée d'une chaîne en fer. La chaîne possède également de grands anneaux de fer et fait 160 centimètres. Le *kabbâdeh,* lui, fait 150 centimètres de long et pèse 20 kilos. Au milieu du *kabbâdeh* se trouve la poignée. Celle-ci fait 20 centimètres de long. On tient le *kabbâdeh* au-dessus de la tête et on le balance d'un côté à

l'autre, afin de préparer les muscles au tir à l'arc.

c) Takhte-ye shenâ, est une poutre en bois à deux pieds qui fait 1 mètre de long et 10 centimètres de largeur. Le *takhte-ye shenâ* représente l'épée et est utilisé pour la pratique des pompes.

d) Mil est une massue de bois, basée sur la massue de guerre. Elle peut peser entre 8 et 50 kilos, mais normalement pour l'entraînement on utilise des *mil* qui font entre 8 et 25 kilos. En outre, on pratique la lutte dans le *zourkhâneh* (voir Moshtagh Khorasani, 2006b :345-352).

4. Techniques d'attaque

On peut généralement subdiviser les techniques d'attaque en: (4.1.) coups exécutés verticalement vers le bas, (4.2.) coups exécutés verticalement vers le haut, (4.3.) coups exécutés horizontalement, (4.4.) coups d'estoc et (4.5.) coups exécutés avec le dos de la lame.

4.1. Coups exécutés verticalement vers le bas

Les coups exécutés avec le *shamshir* sur la raie ou la tête sont la technique la plus fréquente, mentionnée dans les manuscrits persans. De plus, on peut très souvent voir cette technique dans des miniatures persanes. Cette technique peut également être observée sur les tablettes d'argent des rois sassanides, à l'époque où les épées étaient droites et à double tranchant. Sur ces tables, on peut observer comment les rois sassanides à cheval tuent des sangliers avec cette technique. La popularité de cette technique a perduré pendant les époques où on passa aux sabres courbés comme en témoignent les manuscrits suivants: *Samak Ayyâr* (al-Kâteb al-Rajâni, 2004/1383:392) du XIe siècle et le *Adâb al-Harb va al-Shojâ-e* (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:356) du XIIe siècle. Plus tard, avec le recourbement croissant de la lame, cette technique a été privilégiée comme on peut le constater par ces expressions: *tiq râ havâleh-ye sar nemudan* (frapper la tête avec la lame/épée) tirée du *Romuz-e Hamzeh* (1940/1359 hégire:87:150), manuscrit du XVe siècle et *shamshir bar farq zadan* (frapper la raie avec la lame/*shamshir*) tirée du *Alam Arâye Shâh Tahmâsp* (1991/1370:292), manuscrit de la période safavide.

Bien que les miniatures montrent des



Scène "Qobad rencontre son adversaire" extraite du manuscrit du Khâvarânnâmeh *d'Ibn Hesâm Khusofi Birjandi montrant l'exécution de la technique* shamshir dar gardan zadan *(frapper la nuque avec le* shamshir*). (Avec l'aimable autorisation du Ministry of Culture and Islamic Guidance).*

guerriers à cheval utilisant cette technique, on ne doit pas en déduire qu'elle n'était utilisée qu'à cheval. Il existe également une série de miniatures qui montrent des guerriers à pied utilisant cette technique. Le livre *Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382:260) de la période safavide nous fait part de cette technique et comment elle a été utilisée à pied. Les cibles de cette technique étaient: a) le milieu de la tête/raie comme dans *shamshir bar farq zadan* (frapper la raie avec la lame/*shamshir*) dans le *Alam Arâye Shâh Tahmâsp* (1991/1370:292), *shamshir bar sar zadan va tâ nâf daridan* (frapper la tête avec le *shamshir* et trancher jusqu'au nombril) dans le *Majma' al-Ansâb* (2002/1381:338); b) l'épaule comme dans *tiq bar sar-e ketf zadan* (frapper l'épaule avec la lame) du *Zafarnâmeh* (Mostufi, 1999/1377:317), *bar ketf zadan va barq-e tiq az zir-e baqal nemudâr gashtan* (frapper l'épaule et retirer la lame par l'aisselle) du *Shiruye Nâmdâr* (2005/1384:244); c) le bras comme dans *shamshir bar dast zadan* (frapper le bras avec le *shamshir*) du *Abu Moslemnâmeh* (Tartusi, 2001/1380:427; vol. 3); et d) le poignet comme dans *Shamshir bar band-e dast zadan* (frapper le poignet avec le *shamshir*) du *Alam Arâye Shâh Tahmâsp* (1991/1370:292).

4.2. Coups exécutés verticalement vers le haut

Les manuscrits persans mentionnent également des coups exécutés verticalement vers le haut. Afin d'exécuter cette technique, le *shamshir* est amené vers le bas dans un mouvement de croisement puis on frappe avec lui vers le haut. La plupart du temps cette technique est utilisée en contre-attaque. Dans le *Abu Moslemnâmeh* Tartusi (1991/1380:273; vol. 3) raconte que cette technique est utilisée comme contre-attaque contre des coups exécutés verticalement vers le bas contre la tête, en attaquant l'aisselle de l'ennemi. Le manuscrit du *Romuz-e Hamzeh* (1940/1359 Hégire:87:96) raconte qu'une exécution puissante de cette technique peut séparer le bras du corps *tiq be zir-e baqal navâxtan va az sar-e ketf be dar âmadan* (frapper l'aisselle avec la lame et la séparer de l'épaule). Cette technique peut également être utilisée quand l'adversaire place son bouclier au-dessus de sa tête afin de la protéger des coups exécutés verticalement vers le bas. Dans ce cas, on frappe l'aisselle du bras qui tient le bouclier comme il est mentionné dans le *Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382:189).

> Les coups exécutés avec le *shamshir* sur la raie ou la tête sont la technique la plus fréquente, mentionnée dans les manuscrits persans. De plus, on peut très souvent voir cette technique dans des miniatures persanes.

Dans une variante de cette technique, on s'agenouille et frappe l'aisselle de l'adversaire avec un coup exécuté verticalement vers le haut: *bar zânu neshastan va tiq andâkhtan* (s'agenouiller et lancer la lame) dans le *Dâstân Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382:70). Une autre variante de cette technique: on attaque l'aine de l'adversaire comme le mentionne le manuscrit du *Khâvarânnâmeh* (Khusofi Birjandi, 2002/1381:88): *tiq bar tohigâh zadan* (frapper l'aine avec la lame).

4.3. Coups exécutés horizontalement

Cette série de techniques comporte différentes variations qui sont exécutées

de la gauche vers la droite ou de la droite vers la gauche. Différents membres du corps sont dans ce cas des zones d'attaque, comme la nuque, le flanc et les jambes. Dans cette technique, la nuque est le plus souvent utilisée comme cible comme le décrit le manuscrit du *Adâb al-Harb va al-Shojâ-e* (Etiquette du guerrier et du courage) (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:480) du XIIe siècle: *shamshir dar gardan zadan* (frapper la nuque avec le *shamshir*).

Une autre cible de cette attaque est le dos. Cette technique peut être utilisée dans différentes situations comme, par exemple, quand l'adversaire lève son bouclier afin de protéger sa tête ou son visage.

Une autre cible de cette attaque est le dos. Cette technique peut être utilisée dans différentes situations comme, par exemple, quand l'adversaire lève son bouclier afin de protéger sa tête ou son visage.

Le manuscrit du *Eskandarnâmeh* (XIIe siècle) (Hakim, n.d. 554) décrit cette technique comme *shamshir be kamar zadan* (frapper le dos avec le *shamshir*).

D'autres cibles de cette technique sont: a) le flanc: *shamshir bar pahlu zadan* (frapper le flanc avec le *shamshir*) dans le *Majma' al-Ansâb* (Shabânkâre'i, 2002/1381:338); b) la jambe: *shamshir bar pây zadan* (frapper la jambe avec le *shamshir*) dans le *Romuz-e Hamzeh* (1940/1359 hégire:530); et c) le visage: *shamshir bar surat zadan* (frapper le visage avec le *shamshir*) dans le *Romuz-e Hamzeh* (1940/1359 hégire:44).

4.4. Coups d'estoc

Les manuscrits persans mentionnent rarement les coups d'estoc avec le *shamshir*, étant donné que les guerriers avaient des lances, poignards et couteaux



Pour l'exécution de la technique nok-e shamshir râ havâleh kardan *(frapper avec la pointe du* shamshir*) voir la scène "Keykhosrow tue Afrasiyâb et Garsivaz" dans le manuscrit du* Shâhnâmeh-ye Kolaleh Khavar *(avec la permission amicale du Ketâbkhâneh-ye Majles).*

à cet effet. Néanmoins, de temps en temps les coups d'estoc avec le *shamshir* sont également mentionnés comme ici: *nok-e shamshir râ havâleh kardan* (frapper avec la pointe du *shamshir*) dans le manuscrit du *Târikh-e Ahmad Shâhi* (al-Jâmi, 2001/1379:13) du XVIIe siècle; et *foru kardan* (percer avec le shamshir) pendant la période qâdjâre (voir *Farhang-e Estelâhât-e Doreye Qâjâr: Gushun va Nazmiyeh*, Modarresi et al., 1991/1380:426).

4.5. Coups exécutés avec le dos de la lame

Le dos de la lame non tranchante était utilisé au combat à différents effets comme cela est mentionné dans les manuscrits et la littérature persans. Par exemple, on utilisait le dos de la lame afin de toucher le casque de l'adversaire et ainsi le déséquilibrer comme cela est mentionné dans le manuscrit du *Dârâbnâmeh* du XVe siècle (Beiqami, 2002/1381:179; vol.2): *posht-e shamshir bar kolâhkhud zadan* (frapper le casque avec le dos du *shamshir*). On a également utilisé le dos de la lame afin de frapper le nerf vague de l'adversaire afin de le rendre inconscient sans le blesser grièvement afin de le capturer comme cela est mentionné dans le manuscrit du *Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382:94-95): *posht-e shamshir bar ragh khâb zadan* (frapper le nerf vague avec le dos du *shamshir*).

Bien que les guerriers persans utilisaient leurs boucliers comme arme défensive, ils utilisaient parfois le dos de la lame comme défense comme le mentionne le manuscrit du *Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari* (2003/1382:82): *poshtây-e shamshir râ yekdigar âshnâ kardan* (présenter les dos de *shamshir*).

5. Résumé

Cet article a montré que l'escrime persane et son entraînement étaient toujours accompagnés d'une série de règles. Les guerriers persans suivaient ces règles qui étaient collectivement qualifiées par le terme de *javânmardi.* Différents outils étaient utilisés pour l'entraînement, afin de préparer le corps



Un shamshir *de l'ère safavide (vec l'aimable permission du Cultural Institute of Bonyâd)*



Un shamshir *de l'ère safavide*



Un shamshir *de l'ère zand*



Un shamshir *de l'ère qâdjâre (Avec l'aimable permission du Cultural Institute of Bonyâd)*

L'escrime persane et son entraînement étaient toujours accompagnés d'une série de règles. Les guerriers persans suivaient ces règles qui étaient collectivement qualifiées par le terme de *javânmardi*.

au combat, le développement des muscles y jouant un rôle central. Les techniques d'attaque avec le *shamshir* sont subdivisées en coups exécutés verticalement vers le bas, coups exécutés verticalement vers le haut, coups exécutés horizontalement, coups d'estoc et coups exécutés avec le dos de la lame. ■

1. Voir les trois articles sur la *javânmardi* par Francisco José Luis dans les numéros de mai, juin et juillet 2009.
2. Sur les *zourkhâneh* voir l'article de Hossein Kohandani dans le numéro d'août 2006.

Bibliographie:

Alam Arâye Shâh Tahmâsp (1991/1370). *Zendegani Dâstâni Dovomin Padeshâh-e Doreye Safavi* [The Narrative Biography of the Second Safavid King]. Edited and Annotated by Iraj Afshâr. Tehran: Enteshârât-e Donyâ-ye Ketâb.

Al-Jâmi, Mahmud al-Hosseini al-Monshi Ibn Ebrâhim (2001/1379). *Târikh-e Ahmad Shâhi*. Annotated and Edited by Puhând Doktur Sorur Hom•yun. Pashâvar: Dânesh Xaparanduye Tulne.

Beiqami, Molânâ Mohammad (2002/1381). *Dârâbnâmeh*. Corrected and Annotated by Zabihollâh Safâ. Two Volumes. Tehran: Sherkat-e Enteshârâte Elmi va Farhangi.

Dâstân-e Hossein Kord-e Shabestari (2003/1382). *The Story of Hossein Kord Shabestari*. Annotated by Abbâs Shabgâhi Shabestari. Tehran: Moaseseye Enteshârât-e Farahâni.

Hakim, Manouchehr Khân (Unspecified date). *Koliyat-e Haft Jeldi Eskandarnâmeh: Sâhebgarân Zowalgarenein Eskandar ben Dârâb ben Bahman ben Esfandiâr Ruintan* [The Complete Seven Volumes of *Eskandarnâmeh*: Sahebgaran Zowalgarenein Alexander, the son of Dârâb, the son of Bahman, the son of the Invulnerable Esfandiâr]. From the Series of Legends of Oriental *Pahlavân* Tehrân: Enteshârât-e Mohammad Hasan Sar Elmi.

Kâshefi Sabzevâri, Molân• Hossein Vâ'ez (1971/1350). *Futuvvatnâmeh-ye Soltâni*. Annotated by Mohammad Ja'far Mahjub. Tehrân: Enteshârât Bonyâd-e Farhang-e Irân.

Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, Mohammad ben Mansur ben Said (1967/1346). *Adâb al-Harb va al-Shojâ-e* [The Customs of War and Bravery]. Annotated by Ahmad Soheili Khânsari. Tehran: Eqbâl.

Modarresi, Yahya, Samei, Hossein, and Zahra Safavi Mobarhen (1991/1380). *Farhang-e Estelâhât-e Doreye Qâjâr: Qushun va Nazmiyeh* [The Lexicon of the Expressions of the Qâjâr Period: Army and Military]. Tehran: Daftar-e Pajuheshhâye Farhangi.

Moshtagh Khorasani, Manouchehr (2006a). Arms and Armor of Achamenians and Sassanians. *Fezana Journal*, Summer Issue, pp. 87-92.

Moshtagh Khorasani, Manouchehr (2006b). Arms and Armor from Iran: The Bronze Age to the End of the Qajar Period. Tübingen: Legat Verlag.

Mostufi, Homadollâh (1999/1377). *Zafarnâmeh be Enzemâm-e Shâhnâmeh Abolqâsem Ferdowsi* [*Zafarnâmeh* together with *Shâhnâmeh* Abolghâsem Ferdowsi]. With an Introduction by Dr. Nostratollah Rastegar. Tehran: Markaz-e Nashr-e Dâneshgâhi.

Romuz-e Hamzeh (1940/1359 hegira:224). Handwritten by Mohammad Ali Nâmeh. Tehran: Sherkat-e Tab-e Ketâb.

Shabânkâre'i, Mohammad Ben Ali Ben Mohammad (2002/1381). *Majma' al-Ansâb* (Nime-ye Aval). Edited by Mir Hâshem Mohaddes. Tehran: Amir Kabir.

Shiru-ye Nâmdâr (2005/1384). Tehran: Enteshârât-e Qoqnos.

Tartusi, Abu Tâher (2001/1380). *Abu Moslemnâmeh*. Annotated by Hossein Esmâili. 4 Volumes. Tehrân: Enteshârât-e Moi'n, Nashr-e Qatreh, Anjoman-e Irânshenâsi dar Irân.

Khusofi Birjandi, Ibn Hosâm (2002/1381). *Khâvarânnâmeh*. With an Introduction by Saïd Anvâri. Tehrân: Sâzmân-e Châp va Enteshârât.

Zâkeri, Mohsen (1995). *Sasanid Soldiers in Early Muslim Society: The Origins of Ayyârân and Futuvva*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag

Le combat de l'Imâm 'Ali contre le dragon, Farhâd Shirâzi, Khâvarân-Nâmeh, *1476-86, Palais du Golestân* ►



گمان روز ماتم کند بر نو سور — بد اندیش را باز دارد ز دور
چو دشمن کمان دید و مرد کار — گر برد ز تیرش یکی تیر دار
چو حیدر کمان سواران بدید — ز هر گوشه آن تیر باران بدید
یکی نعره زد تا زنی تیز هوش — که جنگ آورانرا خلل یافت گوش
بیفتاد از دستهاشان کمان — وز ایشان بسی را سر آمد زمان
بر آهیخت شمشیر کین از نیام — خروشید و جوشید و برگفت نام
بشمشیر بازو برافراشت شیر — بسی را ز بالا سر آورد زیر
ازان جادوان جادوی رعد نام — که برق از دمش صاعقه کرد وام
یکی اژدها ساخت از خویشتن — تو گفتی که بگشاد دوزخ دهن
در آمد بکردار یک لخت کوه — ازو آمد آن جادوان را شکوه
دهان پر آتش ز هم باز کرد — وزو آتش افکندن آغاز کرد
یکی تیغ حیدر بزد بر سرش — بیک زخم دو نیمه شد پیکرش

بخاک اندر آمد سر اژدها — به پیچید و شد نعره زو رها
چو شیر خدا اژدها را بکشت — بیکبار لشکر بدادند پشت
بنزدیک بو المحجن آمد علی — بدو گفت کای مایهٔ پردلی
فرود آی از تیغ این خاره سنگ — نشاید گرفتن بدینجا درنگ
چنین داد بو المحجن او را جواب — که این دشت یکسر گرفتست آب
نمی یارم از سنگ زیر آمدن — بدریا نشاید دلیر آمدن
ز گفتار او ماند حیدر شگفت — هم اندر زمان نام یزدان گرفت
شد آن آب از چشم او ناپدید — بدانسان که روی زمین زا پدید

Regards sur le *zourkhâneh*, une institution iranienne

Arefeh Hedjâzi

Le *zourkhâneh* est un gymnase où se pratique des sports que l'on pourrait qualifier de "martiaux". A mi-chemin entre la salle d'armes et le terrain de lutte, il a longtemps été une institution à la lisière de la légalité. Pendant de longs siècles lieu de transmission et de diffusion des valeurs chevaleresques, mystiques et guerrières des Iraniens, ayant survécu à la modernité, il cherche aujourd'hui ses repères à travers un certain renouvellement de ses règles et de sa définition même.

Les sports du *zourkhâneh* ou *varzesh-e pahlavâni* selon l'appellation officielle, n'ont commencé à être véritablement définis qu'en opposition avec les sports modernes, pratiqués en Iran après le début du règne des Pahlavi en 1925. Le mot *zourkhâneh* signifie «maison de la force» et désigne donc le lieu d'entraînement des athlètes. Peu de recherches approfondies ont été jusqu'à aujourd'hui menées sur l'historique des sports du *zourkhâneh*, et cela pour deux raisons: d'abord et en particulier à cause du manque de documents écrits, et deuxièmement, parce que les sports du *zourkhâneh* ont toujours été des sports populaires, contrairement au polo, par exemple, qui était un sport de noble. Cela dit, les documents conservés montrent que le *zourkhâneh*, malgré la décadence et le sérieux risque de disparition qu'il a couru entre le règne des Safavides et celui des Qâdjârs, n'a pas subi de profonds changements depuis le XIIIe, du moins n'en avait pas subi jusqu'à ces deux ou trois décennies, qui voient le *zourkhâneh* subir comme tout autre phénomène social, les profondes transformations de la société iranienne.

Petit historique du *zourkhâneh*

Les sports du *zourkhâneh* trouvent leurs origines dans les jeux d'arme où s'affrontaient pendant l'Antiquité les jeunes nobles Iraniens. Cités par Xénophon dans son *Anabase,* ces jeux, devenus clandestins après l'islam, ont permis aux Iraniens de promouvoir une résistance souterraine complexe face aux éléments étrangers à travers les figures des *ayyâr* et des *fati*, en relation très importante avec le *zourkhâneh*, et qui en sont avec les *pahlavân* des personnages incontournables.

Il est difficile de cerner avec exactitude l'histoire du *zourkhâneh* et des sports qui s'y pratiquent, et cela malgré la grande continuation de cette institution au fil du temps. Les premiers documents qui citent expressément le *zourkhâneh* datent du XIIIe siècle, mais au vu des personnages qui fréquentaient ce milieu et de la précision et de l'abondance des règles qui organisent la vie du *zourkhâneh*, on peut faire remonter l'histoire de cette institution sous sa forme proche de la forme actuelle aux premiers siècles de l'Iran islamique. Ceci est d'autant plus évident que les plus anciens livres d'histoire persans tels que le *Târikh-e Sistân,* qui date du Xe siècle, décrivent avec précision les mœurs des habitués des *zourkhâneh*, c'est-à-dire les *ayyâr.* Selon cet ouvrage et d'autres semblables, ces derniers passaient une partie de leur temps en exercices d'athlétisme, rassemblés dans des endroits inconnus des non-initiés, les ancêtres des *zourkhâneh* modernes. Institution incontournable de la vie iranienne, existant également dans les pays

voisins de l'Iran, de l'Inde jusqu'en Turquie, il était cité par les historiens dès les premiers siècles après l'islam sous les noms de «*khâneh*», «*langargâh*», «*ebâdatkhâneh*» et «*varzeshkhâneh*», tous ces termes dénotant un poids sémantique qui reconstitue le *zourkhâneh* dans son contexte social, mystique, chevaleresque et sportif. Lieu réservé aux *ayyâr*, sorte de voyous au grand cœur et mercenaires à leurs heures perdues, guerriers réputés pour leur ruse et leur agilité, mais aussi aux *pahlavân*, héros, champions athlétiques, le *zourkhâneh* s'est affirmé comme un symbole de la résistance iranienne face aux envahisseurs.

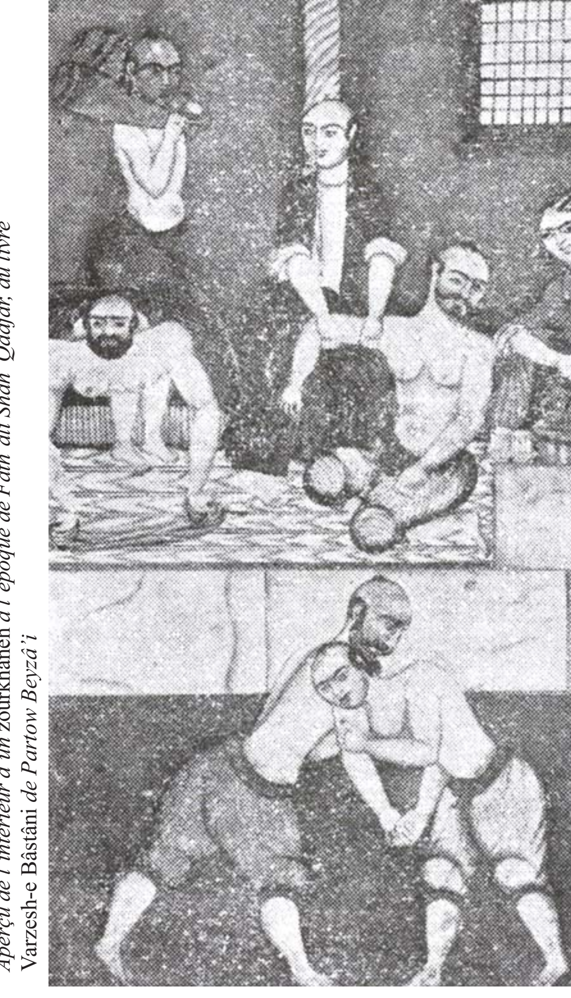
Les *ayyâr*, les *pahlavân* et les conditions historiques de la création des *zourkhâneh*

Le *zourkhâneh* a été le fief de deux types de personnages, les *ayyâr* ou les *fati*, et les *pahlavân*. Le *pahlavân*, mot qui signifie champion, héros, ou athlète, même s'il existe toujours dans la société iranienne, désigne à l'origine le super héros. On peut en découvrir ses meilleurs exemples dans le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi, où ces *pahlavân* s'affrontent lors de combats de titans. Les plus importants d'entre eux reçoivent le titre de *jahân pahlavân* (pahlavân du monde), dont le plus célèbre est le Rostam du *Shâhnâmeh*. Aujourd'hui, le mot *pahlavân* est utilisé pour les athlètes du *zourkhâneh* mais aussi pour les champions de lutte, ainsi qu'on l'a vu dans les années 60 avec le *jahân pahlavân* Takhti, champion mondial de lutte. Ce personnage de *pahlavân* joue un rôle primordial dans le *zourkhâneh* et sa hiérarchie. C'est à lui que revient l'enseignement moral des athlètes et les meilleurs d'entre eux deviennent à leur tour des *pahlavân*.

Quant aux *fati*, *javânmard* ou *ayyâr*, ils étaient souvent des mercenaires. Issus des couches populaires, ils se constituaient généralement en confrérie et faisaient office de héros aux côtés des *pahlavân*, dont ils se différenciaient dans la fonction et l'identité même. Même si l'*ayyâri* et la *pahlavâni* se sont toujours côtoyées et très souvent juxtaposées, elles demandent deux différents types d'héroïsme, la ruse par exemple étant une qualité éminente de l'*ayyâr* alors qu'elle serait plus ou moins signe d'infamie pour le *pahlavân*. Cependant, il serait incorrect de vouloir entièrement séparer les deux notions de *pahlavân* et de *javânmard* (*ayyâr*) qui se rejoignent sur de nombreux plans. On peut dans une certaine mesure considérer les *ayyâr* des premiers siècles de l'Iran musulman comme les descendants directs des *pahlavân* préislamiques du *Shâhnâmeh*.

> Ces jeux d'arme, devenus clandestins après l'islam, ont permis aux Iraniens de promouvoir une résistance souterraine complexe face aux éléments étrangers à travers les figures des *ayyâr* et des *fati*, en relation très importante avec le *zourkhâneh*, et qui en sont avec les *pahlavân* des personnages incontournables.

L'élément qui relie les *pahlavân* lutteurs et les *pahlavân* du *zourkhâneh* est justement la lutte, sport pilier du *zourkhâneh*, dont l'importance est soulignée dans des ouvrages aussi anciens que le *Târikh-e Sistân,* écrit par deux anonymes au Xe siècle, le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi ou le *Mojmal-o-Tavârikh-e va-l-Ghesas,* du XIe siècle. Quant aux ouvrages préislamiques, ils citent la lutte



Aperçu de l'intérieur d'un zourkhâneh *à l'époque de Fath'ali Shâh Qâdjâr, du livre* Varzesh-e Bâstâni *de Partow Beyzâ'i*

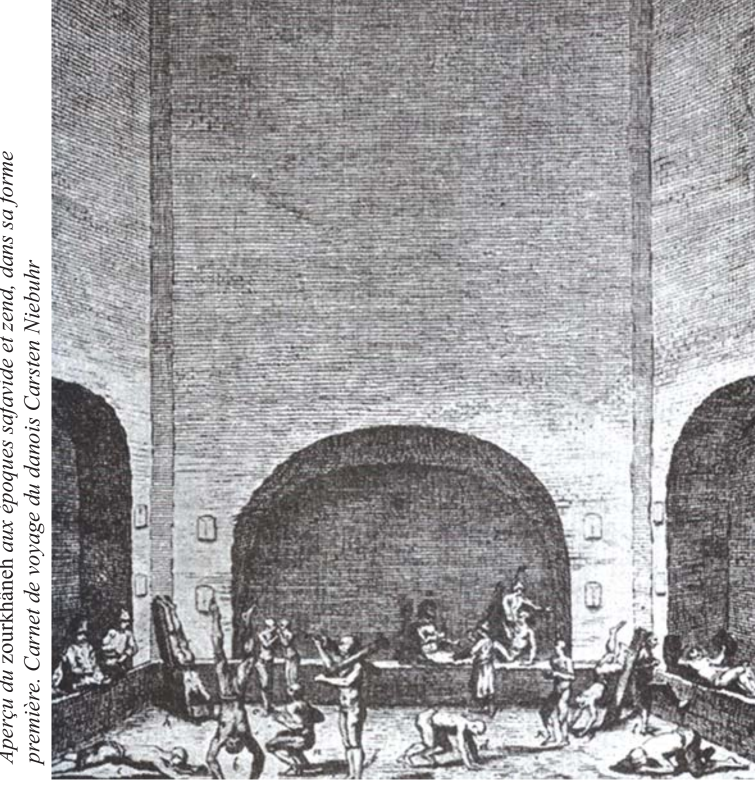
parmi les sports que tous les jeunes nobles devaient pratiquer.

Dans la préface du *Fotowat-nâmeh Soltâni*, il est précisé que la première condition pour être un *javânmard* (*ayyâr*) est d'avoir un corps bien exercé. Ainsi, pour entrer dans une confrérie *ayyâr*, il fallait connaître divers sports de combat – ou de course -, en particulier la course, qui donna des siècles plus tard les *shâter* et la lutte. Les arts martiaux et l'entraînement étaient donc à l'honneur chez les *javânmard*. Ces derniers étaient souvent des mercenaires, dotés d'une réelle force militaire. Le plus célèbre d'entre eux est Ya'ghoub Layth Saffâri, fondateur de la première dynastie iranienne après l'invasion arabe, la dynastie des Saffârides (IXe-Xe siècles). Ces confréries de *ayyâr* étaient donc plus ou moins reconnues par les gouvernements et par la population, qui les considérait, malgré leur brigandage occasionnel, comme ses défenseurs. L'une des preuves les plus importantes de cette reconnaissance sociale de la *javânmardi* dans sa dimension sportive et politique fut l'intronisation en tant que lutteur du calife abbasside An-Nassir (1180-1225) avec l'obtention du *sarâvil* (culotte de lutte réservée aux grands *pahlavân*), évènement longuement décrit par les historiens de l'époque, et qui souligne l'officialité du phénomène du *zourkhâneh*. L'histoire de la célèbre lutte qui opposa au XVe siècle deux importants *pahlavân*, Pahlavân Darvish et Pahlavân Ali à Herat en présence du roi Hossein Baygharâ, de sa cour et de la totalité des habitants de la ville, montre également la vitalité du *zourkhâneh* à cette époque, organe principal du développement et de la pratique des arts martiaux. Par ailleurs, les détails du lieu de lutte de ces deux *pahlavân* montrent que le *gowd*, c'est-à-dire l'arène de la lutte était situé dans un coin du *tekieh* de la ville (la grande place de la ville). La description précise et détaillée des règles de la lutte dans le sixième chapitre de ce même livre permet de penser que le *zourkhâneh* avait déjà alors une riche histoire, laquelle aurait encouragé le développement de règles et de traditions précises qui sont pour la plupart toujours en vigueur; des règles et des comportements codés qui trouvent leurs sources dans les traditions militaires et dans le passé *ayyâr* de la tradition du *zourkhâneh*.

Comme l'indique le *Fottowat-nâmeh* de Mollâ Hossein Vâez Kâshefi, au XIIe siècle, l'activité des confréries d'*ayyâr* s'est ralentie et sortant des cadres de la vie politique et étatique, elle s'est de nouveau limitée à la vie des bas-fonds sociaux. Il y alors un rapprochement entre le soufisme, dimension spirituelle de la *javânmardi,* et les activités sportives des *ayyâr,* représentants chevaleresques de la mystique. Car à cette époque, le gouvernement est de nouveau iranien, ce qui vide de sens la symbolique de résistance incarnée par la *javânmardi*. On assiste alors à une urbanisation du *zourkhâneh* et des activités de la *fotovvat.* Ainsi, les *ayyâr* et les *pahlavân* deviennent les représentants des confréries de métiers. Ces nouvelles «confréries» ayant passé un traité tacite avec l'Etat, s'officialisent désormais et prennent en charge leur propre représentation. Ces représentants, c'est-à-dire les nouveaux *javânmard,* continuent d'exercer l'un de leurs plus anciens rôles, qui était d'assurer la police d'une région. Mais il ne s'agit plus de mercenariat et l'officialisation de ce rôle pour les *pahlavân* conduit à une forme de reconnaissance officielle bien que tacite de l'institution du *zourkhâneh*, qui connaît alors des profonds changements structurels. La tradition antique *pahlavâni* de combat en présence du roi, qui fut repris par le Moghol Ogedei Khân et l'apparition de grands *pahlavân* tels que Fil-e Hamedâni ou Mohammad Shâh au XIIIe siècle, dont les noms sont cités dans le célèbre ouvrage historique de Joveyni, le *Jahângoshâ,* ainsi que la popularité croissante du *zourkhâneh* et l'essor des sports qui lui sont associés à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle montrent un renouveau et un profond remaniement de cette institution. C'est également de cette période que date le plus important texte du *zourkhâneh*, *Toumâr-e afsâneh-ye Pouryâ-ye Vali* (Le rouleau de la légende de Pouryâ-ye Vali) qui explique non seulement la pensée dominante du *zourkhâneh*, mais également ses mythes et ses règles de conduite. Ce rouleau, dont une grande partie a été préservée et qui est probablement l'œuvre d'un scribe de second rang, permet de constater que certaines de ces règles sont restées inchangées jusqu'à aujourd'hui.

La dimension pédagogique incontournable et la valorisation du sport dans ce contexte en Iran antique survécut après l'islamisation du pays, d'autant plus que l'islam attribuait également cette dimension didactique au sport. Cette valorisation du sport fut reprise dans les enseignements de la *javânmardi,* en particulier dans le cadre du chiisme, et de là fut à la base de la pratique du *zourkhâneh*. Ainsi, cette institution s'est développée et a trouvé ses règles parallèlement aux révoltes iraniennes et chiites telles que les révoltes des duodécimains, des Ismaéliens, et des *ayyâr* tels que les Layth dans le Sistân. Sous le règne des califes abbassides et plus tard, des envahisseurs turcophones venus de tous horizons, c'est ce sentiment de fraternité et de valorisation offert par les arts martiaux et les jeux pratiqués dans le *zourkhâneh* qui permit la résistance iranienne et qui cristallisa l'antique figure du Bien zoroastrien dans le personnage du gendre du Prophète, le premier imam chiite Ali, et l'opposa au Mal symbolisé par les divers envahisseurs

> La valorisation du sport fut reprise dans les enseignements de la *javânmardi*, en particulier dans le cadre du chiisme, et de là fut à la base de la pratique du *zourkhâneh*.



Aperçu du zourkhâneh *aux époques safavide et zend, dans sa forme première. Carnet de voyage du danois Carsten Niebuhr*

et l'injustice sociale. C'est pourquoi, même si l'ère safavide marque l'apogée du *zourkhâneh* traditionnel, il serait faux de croire que ses rituels datent uniquement de cette époque, qui voit le chiisme promu au rang de religion d'Etat.

A partir du XIIIe siècle, les arts martiaux connaissent un essor suivi. Saadi, dans son *Golestân,* cite le cas d'un *pahlavân* qui aurait connu trois-cent-soixante prises de lutte et il existe de nombreux autres exemples littéraires témoignant d'un engouement certain pour le renouveau de ces joutes. A tel point que même l'invasion moghole ne put juguler durablement cet intérêt. D'ailleurs, le *zourkhâneh* et les sports qui s'y pratiquaient attira l'attention du roi moghol Ogedei Khân, lequel, comme les anciens rois perses, ordonna d'organiser des joutes en sa présence. C'est à partir de cette période que les noms et les biographies des plus célèbres *pahlavân* commencent à être répertoriés et cités avec leurs exploits dans des livres de références telles que le *Târikh-e Jahângoshâ* (L'histoire de Jahângoshâ) de Joveyni qui cite le nom de plus d'une dizaine de *pahlavân* de cette époque ou l'ouvrage également historique de Rashid-ed-din Fazlollâh, le *Jâmeh'-ot- Tavârikh*.

Entre autres précieux renseignements, le *Toumâr* précité rend compte de l'importance de la lutte comme sport pilier du *zourkhâneh*. Les appellations du *zourkhâneh* dès avant le XIIIe siècle soulignent également cette importance puisque le mot «lutte» revient d'une manière ou d'une autre dans ces appellations. C'est pour la première fois dans le *Masnavi-ye Gol Koshti* de Mir Nejât, ouvrage qui date des débuts de l'ère safavide que l'on voit le mot «*zourkhâneh*» attribué à cette institution. C'est dire que le *zourkhâneh* est alors déjà un organisme quasi-officiel et sa célébrité est telle qu'il commence à attirer l'attention des voyageurs et marchands étrangers, qui ne manquent pas de lui accorder quelques pages dans leurs récits de voyage.

Cela dit, la construction des bâtiments qui abritaient les *zourkhâneh* était prise en charge par des particuliers, et plus particulièrement par les couches humbles de la population. C'est pourquoi ces bâtiments n'ont pas survécu aux siècles et il reste aujourd'hui très peu d'anciens *zourkhâneh*. C'est sous le règne de Nâssereddin Shâh Qâdjâr que la mode du *zourkhâneh* est lancée et le *zourkhâneh* voit désormais un nouveau public composé d'aristocrates qui se mêlent au bas peuple. Cette mode fut principalement le fruit des intrigues du célèbre Akbar Khorâssâni, qui était le *pahlavân* officiel de la cour qâdjâre. A cette époque, la fièvre du *zourkhâneh* était telle qu'un

assez grand nombre d'aristocrates en construisirent dans leurs demeures. Cependant, cette pratique semble être propre à l'époque qâdjâre et il n'existe pas d'indication historique sur l'existence d'une telle pratique à l'époque safavide. On peut également voir à l'époque qâdjâre les débuts de la décadence des sports du *zourkhâneh* puisque désormais, les luttes et les combats ont lieu à l'extérieur du *zourkhâneh*, sur une place publique, de manière à faire office de spectacles. Quant à cette intrusion de la noblesse, elle fut mal acceptée par les *pahlavân,* qui l'estimaient source d'affaiblissement du modèle et des croyances de la *fotovvat*. L'art, l'histoire et la littérature populaires du *zourkhâneh* ne furent pas non plus consignés par les grands artistes mais bien plutôt par la population elle-même, et ces ouvrages sont souvent l'œuvre d'anonymes du petit peuple. On peut par exemple citer l'auteur de l'ouvrage *Gol Koshti*, Mir Nejât, qui était lui-même un ancien *pahlavân.* On peut faire la même supposition en ce qui concerne le *Toumâr-e Afsâneh-ye Pouryâ-ye Vali* dont l'auteur connaît visiblement très bien les mythes et les traditions du *zourkhâneh*.

La dimension ascétique du *zourkhâneh*

Même si le nom du *zourkhâneh* a été essentiellement bâti par des membres de la classe marchande et urbaine, qui entre autres étaient les financeurs de cette institution, et même si un certain nombre des *pahlavân* qui fréquentaient le *zourkhâneh* provenait de cette couche sociale, en réalité, la masse des athlètes provenait des couches les plus démunies de la population. Les *pahlavân* étaient du bas peuple, ceux d'entre eux qui n'étaient pas chômeurs avaient pour la plupart des métiers très humbles. A cet égard, le meilleur exemple serait celui du roi Ya'ghoub Layth Saffâri, fondateur de la première dynastie iranienne indépendante après l'invasion arabe, qui était *ayyâr* et chaudronnier de métier. C'est pour ce que le *zourkhâneh* symbolisait, pour sa dimension chevaleresque, fraternelle et solidaire, mais aussi pour le sentiment de puissance qu'il procurait, qu'il attirait les plus faibles. Elevés souvent au mépris de la morale et des règles élémentaires de la vie sociale, la majorité de ces *pahlavân* n'auraient jamais eu, autrement que par le biais du *zourkhâneh* et de la *javânmardi* la chance de pouvoir s'élever dans la hiérarchie sociale. Adeptes de la justice sociale, ou de la justice tout court symbolisée dans les courants du *fotovvat* par la figure d'Ali, le premier imam chiite ou Hossein, le troisième imam, les athlètes du *zourkhâneh* faisaient souvent office de redresseurs de tort. C'est donc à travers une mystique de la résistance et de la lutte pour la justice et la solidarité que ces athlètes s'astreignaient aux exercices du *zourkhâneh* qu'ils considéraient comme une forme d'ascèse, comme le disent d'ailleurs tous les ouvrages anciens sur cette institution, qui précisent tous, d'abord, les exercices spirituels auxquels doit s'astreindre le *pahlavân* avant de commencer l'entraînement physique. Il faut également souligner le rôle et le poids du soufisme sur la tradition du *zourkhâneh* et préciser qu'après les saints chiites, c'était des personnalités soufies

> Il faut souligner le rôle et le poids du soufisme sur la tradition du *zourkhâneh* et préciser qu'après les saints chiites, c'était des personnalités soufies telles que Mansour Hallâdj ou Eyn-ol-Ghozât Hamedâni qui recevaient la ferveur des athlètes.

telles que Mansour Hallâdj ou Eyn-ol-Ghozât Hamedâni qui recevaient la ferveur des athlètes. Cette relation complexe entre le soufisme et la *fotovvat*, dans le cadre du *zourkhâneh*, a donc permis au soufisme de prendre à travers la *fotovvat* et le *zourkhâneh*, une dimension physique, apte à satisfaire les besoins spirituels de ces «brigands» qui n'avaient en aucune manière l'arrière-plan nécessaire pour accepter les enseignements religieux contraignants. Ainsi, les soufis en tant que tels étaient les représentants spirituels du peuple et à ce titre, leurs défenseurs spirituels contre l'injustice, l'oppression, la tartufferie des religieux officiels, etc. et la dimension militaire de cette auto-défense de la population se cristallisait dans l'image du *pahlavân,* sorte de super héros produit par le peuple lui-même. Cette représentation populaire était également l'œuvre des confréries de métier, dont chacune avait leur *pahlavân* il y a encore une vingtaine d'années.



Scène de lutte pahlavâni *en présence de Shâh Safi à l'arrivée de la délégation allemande dans la salle Divân Khâneh du palais Ali-Qâpu. Carnet de voyage d'Olearius.*

L'étude des documents d'époque concernant le *zourkhâneh*, mais aussi les récits des voyageurs tels que Chardin (XVIIe siècle) démontrent que l'ère safavide marqua l'apogée du mouvement du *zourkhâneh* classique. Car le chiisme, au cœur des rituels et de la philosophie du *zourkhâneh* a permis à cette institution d'atteindre une certaine perfection avant d'amorcer un mouvement de décadence qui lui permit finalement de retrouver au début du XXe siècle une nouvelle forme, remise encore une fois en question depuis le début du nouveau millénaire. La décadence qui s'amorce dès l'ère safavide ne masque pourtant pas l'intérêt grandissant pour le *zourkhâneh* et peu à peu, devenu un sujet d'art, il attire les peintres et les écrivains de tous bords et dès l'invention de la photographie, certains penseront à immortaliser les *pahlavân*.

La décadence qui s'amorce dès l'ère safavide ne masque pourtant pas l'intérêt grandissant pour le *zourkhâneh* et peu à peu, devenu un sujet d'art, il attire les peintres et les écrivains de tous bords et dès l'invention de la photographie, certains penseront à immortaliser les *pahlavân*.

L'état du *zourkhâneh* et des activités des *pahlavân* à l'époque qâdjâre

De la période du règne de Fath'ali Shâh Qâdjâr, on entend qu'un *pahlavân,* Sharif-e Tchâl-e Meydâni, *pahlavân* officiel de la capitale, et qui avait remporté de nombreuses victoires en présence du roi, fut un jour défié de combattre par un Européen qui se disait grand lutteur. Lequel fut battu quelques jours plus tard par Sharif sur la grande place de la ville. Cette coutume de se battre devant le roi, date – dit-on – de l'Iran antique et fut reprise au XIIIe siècle par le Moghol

Ogedei et elle constitua à partir de cette époque l'une des importantes finalités de l'entraînement des athlètes. Se battre dans l'arène devant le roi était un honneur qui marquait l'apogée d'une carrière de *pahlavân.*

A l'époque qâdjâre, le *zourkhâneh* demeurait encore l'unique lieu d'entraînement sportif et de pratique de la lutte et des arts martiaux et jusqu'à la fin du règne qâdjâr, c'est-à-dire jusqu'au début du XXe siècle, les *pahlavân* respectaient à la lettre l'éthique *pahlavâni* et chevaleresque héritée des *ayyâr.*

Comme il n'existait avant la Révolution constitutionnelle de 1906 aucun tribunal ni police digne de confiance, c'était aux *pahlavân* qu'il revenait d'assurer l'ordre et c'est également à ce titre qu'ils étaient acceptés et considérés comme dignes de confiance par la société. Du nombre de *pahlavân* de chaque ville, on peut approximativement deviner le nombre de *zourkhâneh* que la ville possédait. Selon cet ordre, les villes de Qom, Kâshân, Téhéran, Yazd, Mashhad, Qazvin, Hamedân, Tabriz, Kermânshâh, Marâgheh, Sabzevâr et Sarâb étaient les villes à posséder le plus grand nombre de *zourkhâneh*. Selon les chiffres et la réputation des *pahlavân* de Yazd, cette ville possédait le plus grand nombre de *zourkhâneh*, depuis le début du règne qâdjâr jusqu'au milieu du règne de Nâssereddin Shâh, époque à laquelle elle fut détrônée par Qom.

Les traditions et le rituel du *zourkhâneh* sont accomplis avec faste sous le règne de Nâssereddin Shah. On raconte qu'à cette époque *pahlavân* Hâj Rezâ Ghol, le *pahlavân* de la capitale luttait parfois avec une culotte à miroirs, c'est-à-dire le pantalon spécial de la lutte sur lequel on cousait des miroirs au niveau des genoux. Seuls les *pahlavân* sûrs de vaincre leurs adversaires sans même mettre genoux à terre les portaient.

C'est à partir du règne de Mohammad Shâh Qâdjâr que la lutte pour l'obtention du titre de *pahlavân* de la capitale devient de plus en plus féroce entre les *pahlavân* qui n'hésitent pas à empoisonner ou à discrètement tuer leurs concurrents pour obtenir ce titre. A cette époque, la décadence du *zourkhâneh*, amorcée dès la fin de l'ère safavide, atteint son apogée. La chevalerie et les règles morales de la *fotovvat* commencent alors à être oubliées, d'autant plus qu'un facteur beaucoup plus important est désormais en marche qui remettra en question l'existence même du *zourkhâneh*. Il s'agit de la modernisation et de l'industrialisation de la société. Avec l'entrée de l'Iran dans l'ère moderne au XIXe siècle, c'est tout l'ensemble du tissu social qui commence à changer. Et les confréries de métier, qui financent et font vivre le *zourkhâneh*, commencent également à se modifier. Il y a désormais une police, une armée et une structure sociale qui rejette la *pahlavâni.*

Avec le début du règne des Pahlavi, nous sommes témoins d'une interdiction et d'une censure du *zourkhâneh* sous le règne du dictateur Rezâ Shâh, qui tente de l'interdire sous le prétexte de la modernité, mais cette institution continue de vivre, moribonde, jusqu'à la destitution de Rezâ Pahlavi par les Anglais et le couronnement de Mohammad Rezâ Pahlavi, lequel va rétablir la liberté en la matière. Cependant, le *zourkhâneh* n'a toujours pas trouvé de nouveaux repères et il faudra attendre la Révolution islamique, les années 80 et la fin de la guerre pour voir une nouvelle génération de *pahlavân* émerger. Une nouvelle génération qui ne ressemble pas aux précédentes et qui cherche sa marque dans ce nouveau millénaire. ■

Bibliographie:

- Ensâfpour, Gholâmrezâ, *Târikh-o farhang-e zourkhân-e va gorouhhây-e ejtemâiy-e zourkhân-e ro,* éditions Akhtarân, Téhéran, 1386.

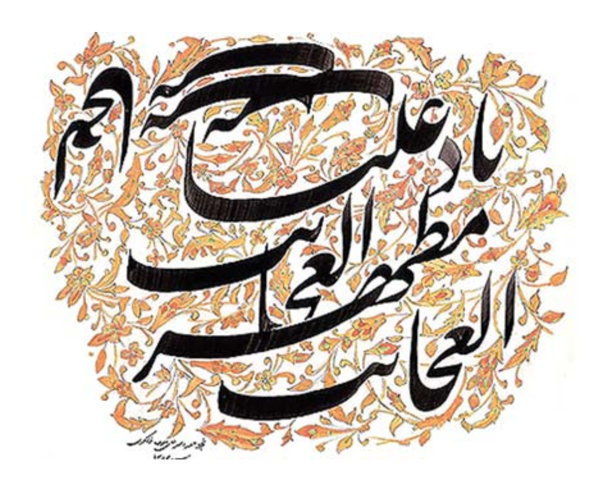
- Kâzemini, Kâzem, *Naghsh-e pahlavâni-o nehzat-e ayyâri dar târikh-e ejtemâi va hayât-e siâsi-e mellat-e Iran,* éditions Bank Melli, Téhéran, 1342.

- Rochard, Philippe, «Les identités du *zurkhâne* iranien», *Techniques et culture*, n°39, *Sports et corps en jeu*, janvier 1970. [En ligne], mis en ligne le 12 juin 2006. URL: http://tc.revues.org/document208.html. Consulté le 18 novembre 2009.

Dans la ruelle des *ayyârs*

Rouhollah Hosseini
Université de Téhéran

Chacun se glorifie de quelqu'un
Nous, nous nous glorifions d'Ali



Tes descendants sont tous lumières, sujets donc de fierté, mais toi, tu es cette lumière de soleil qui caresse dans le froid de l'hiver, et qui embrase en pleine canicule. Là où les aveugles ténèbres s'épaississent autour de tout et que la Terre se congèle, ton souvenir, comme un éclair éblouissant, surgit, traverse les siècles et se dilate dans le présent pour faire redresser et la terre et le temps, droits et hauts comme ton corps: celui qui ne se laissa jamais fléchir sous pression d'aucune douleur, celle-ci ayant été lourde, on le sait, du poids de tous les monts. Ce souvenir est cependant, et cela depuis le commencement, conservé dans les nerfs et tendons, corps et âmes d'un peuple, celui du pays «Adjam»[1]. Les enfants de ce pays apprennent, dès leur bas âge, à se relever avec ton *aide,* en ton nom: Ali. Oui, c'est avec toi et de toi que je parle, ô «lion des Arabes»!

Cela fait un bon temps, on dirait des siècles, que je guette le moment où je me sentirai enfin prêt à t'aborder (ce n'est pas si facile!) pour te chuchoter, pour m'épancher auprès de toi et te parler de cette peine, qui, à l'image d'une fontaine, ne cesse de couler du haut du ciel dans nos cœurs: tu nous manques. Mais à chaque fois, quand je me souviens de la douleur qui emportait ton cœur, solitaire tu étais au milieu des ignorances, j'ai honte et garde le silence. Et maintenant, le moment arrivé, je n'ai pas à me plaindre, ni à me dépeindre, mais encore je voudrais parler de toi. Je désire dire que j'ai beaucoup cherché, sur la terre et dans le temps, et que je n'ai pas encore, pas encore trouvé homme pareil à toi. En toute langue et toute doctrine, on se souvient de toi en termes d'éminence, de «Votre Excellence»! Et tu méritais, toi seul, l'attribut de roi! L'Emir non seulement des croyants mais des humains. Car tu étais un homme, le vrai homme: celui de qui Dieu se vanta le jour de la création.

Et pour nous autres Iraniens, tu es la quintessence du monde. Ah! Que dis-je? Je me demande parfois si tu n'es pas un mythe autre! Mais quand je vois mieux je trouve que tu surpasses de loin le mythe: aucun auteur n'a jamais eu la puissance ni la langue de peindre un héros tel que tu l'es. Et tu es plus qu'un héros: tu es notre *Pahlavân*. Ton nom est trois lettres, mais quand je le prononce, il me fait frissonner, non de peur, mais d'étonnement, de ta grandeur. Et le frisson qui s'accompagne de deux larmes, a certainement quelque chose de l'amour

caché en lui. Que tu le saches, l'une des histoires, la plus belle de toutes les histoires que l'on nous raconte depuis des siècles, est celle de l'amour qu'on éprouve ici pour toi. Tout le monde ici s'enorgueillit de ton nom et le chante avec plein respect. Ici c'est le pays des hommes vaillants qui jurent sur ton nom, et dont le premier *pahlavân* de toute l'histoire, c'est Ali. Ici, tout le monde sait qu'un seul homme pouvait arracher la porte de Khaybar, et l'on connait bien le Zolfaqâr dont l'éclair faisait le cauchemar des félons froussards. Et tout le monde sait maintenant que le marchant de sable des nuits de Koufa ou de Médine qui offrait le sommeil aux orphelins affamés, c'était Ali.

Seigneur! Il nous est maintenant évident que l'essentiel du secret de ton charme se trouvait là: l'image ravissante d'un mont, qui de toute son épaisseur et hauteur s'incline tendrement pour serrer les petites mains d'un enfant, lequel, tel un jeune arbre, pousse à son pied. Et le seul spectateur de la scène est le noir de la nuit et la faible lueur de la lune qui s'efforce vainement de pénétrer les branches d'un palmier afin de finalement te connaître, mais tu lui restes encore inconnu, comme les autres nuits, pour protéger l'honneur d'une veuve, d'une famille pauvre, contre l'indiscrétion des conteurs. Comme elle est belle l'image d'un cœur d'or qui se cache et bat dans une poitrine d'acier. Et cela, que tu le saches, est le grand souhait des mères de ce pays de donner naissance à des garçons qui suivent l'exemple de leur premier héros; qui deviennent Takhti ou Pouryâ-ye Vali, et qui aident les faibles et les pauvres alors qu'ils sont au sommet de leur force. Car ici, tout le monde le sait, un corps fort ne vaut rien sans un cœur doux.

Dans ce pays des Perses, être *pahlavân* compte beaucoup plus que d'être champion. C'est pourquoi, les lutteurs champions lorsqu'ils vont sur le tapis de lutte, ou avant d'entrer dans la maison de force, se plient ou touchent la terre. Et lorsqu'ils entrent dans le royaume de l'amour, ils deviennent rôdeurs de nuit, compagnons de ruelle, d'arbre et de ciel. Et je n'ai aucun doute maintenant, ô maître, que ta retraite, la nuit, pour rejoindre ce puits où tu plongeais la tête était, signe d'amour. Ce n'était point les malheurs de ce monde qui t'apportaient les larmes aux yeux, mais par cette eau, tu voulais éteindre ton feu intérieur, j'en suis sûr. Amoureux tu étais et unique dans l'amour.

Ton souvenir est conservé dans la mémoire des palmiers, du désert, du vent et des fleuves, le Tigre et l'Euphrate, et se transmet, cela fait des siècles, poitrine à poitrine pour embraser les âmes, qui, depuis maintenant plus de mille quatre-cents ans, apprennent ton nom par cœur, mot de passe donnant accès au ciel ainsi qu'à la ruelle des hommes braves: les *ayyârs*. Là ton nom est gravé sur leurs cœurs, et pourtant ne s'efface jamais le regret de ne pas arriver, même à la cheville de ton ombre. Ton nom est trois lettres mais son secret est un monde. Personne n'a pu être comme toi et personne ne pourra l'être, et je m'étonne toujours comment pourrais-je enfin appeler «le roi du pays de Lâfatâ»! ■



1. Après la conquête de l'Iran, mais aussi pendant toute la période sassanide, les Arabes appelaient ce pays "Adjam", qui voulait dire «étranger».

Les locaux et instruments du *zourkhâneh*

Shivâ Vâhed
Atefeh Shiâsi



L'entrée d'un zourkhâneh

Les *zourkhâneh* ont souvent été construits dans les ruelles des vieilles villes, avec un plafond en dôme et un plancher d'un niveau plus bas que celui de la rue. L'entrée est basse afin que les athlètes et spectateurs s'inclinent en franchissant la porte et marquent ainsi leur respect pour ce sport. Cette entrée s'ouvre sur un couloir étroit et bas de plafond. L'arène du *zourkhâneh* est un creux octogonal ou hexagonal de 4 ou 5 m de longueur, de 4 m de largeur et d'environ 1 m de hauteur qui se trouve au centre du *zourkhâneh* et que l'on appelle le *gowd.* Quelques couches d'herbe et de paille couvertes d'une couche de glaise destinée à amortir les chutes constituent le sol du *gowd.* Chaque matin, le *gowd* est aspergé d'eau pour éviter la poussière. La légende raconte que Pouryâ-ye Vali fut le premier à ébaucher le plan du *zourkhâneh.*

Si certaines ressemblances ont été établies entre le *gowd* et un *mihrâb* de mosquée, c'est parce que comme le *mihrâb,* le *gowd* doit être plus bas que le niveau du sol, afin de souligner sa dimension humble et sacrée. Les exercices physiques commencent et se terminent par un hommage à l'Imâm Ali. Ainsi, lors des actions sportives difficiles, les athlètes lui demandent d'intercéder auprès de Dieu au cri de "*Yâ 'Ali*" («Ô Ali!»).

Les règles du *zourkhâneh*

1-L'athlète doit être intègre, honnête, matinal, de bonne humeur et modeste. Il doit éviter les vices et péchés divers.

2-Les sports traditionnels doivent commencer après la prière de l'aube et se terminer en fin de matinée. Pendant le Ramadan, les exercices se font de nuit, sans rythmes ni chants.

3-Il est interdit de s'exercer habillé en tenue normale: l'athlète doit revêtir le *tonokeh*[1] ou porter une sorte de pagne semblable au *ehrâm*[2], vêtement des pèlerins de la Mecque.

4- Les athlètes doivent obligatoirement avoir atteint l'âge de la puberté.

5-Dans le *gowd* du *zourkhâneh,* il est interdit de manger, de boire, de fumer, de parler ou de rire sans raison.

Les sports traditionnels se partagent en deux catégories:

1- Les exercices pratiqués avec un objet: soulever

le *sang*, prendre le *mil*, tirer le *kabbâdeh* et le *shenâ*[3].

2- Les exercices simples: les exercices d'échauffement et d'étirement, le fait de tourner sur soi-même et la lutte traditionnelle.

Les instruments du *zourkhâneh*

Le *mil* est un objet en bois de forme cylindrique ressemblant à un tronc de cône. Son poids varie, selon les tailles, de 10 à 30 kilos. Sa forme rappelle la massue. Les athlètes s'en servent pour la musculation et les exercices d'agilité.

Le *kabbâdeh* est un autre instrument du *zourkhâneh*. Il ressemble à un arc et est fait de métal, ce qui explique sa lourdeur. Pour que l'équilibre de l'instrument soit maintenu, on pend entre les deux branches de l'arc une corde de fer. Il existe deux types de *kabbâdeh*, le premier pour amateurs est assez petit et léger et le second, à l'usage des professionnels, est grand et beaucoup plus lourd.

En persan, *sang* signifie «pierre» mais dans le *zourkhâneh*, ce nom s'applique à un objet rectangulaire doté d'une poignée au milieu et courbe d'un côté, composé de deux parties en bois qui sont reliées par des morceaux de métal. Sa forme rappelle celle du bouclier.

Le *takhteyeh shenâ* est une planche plate de 70 cm de largeur et de 2 cm d'épaisseur avec deux pieds trapézoïdaux de 4 cm de hauteur dessous.

Le tambour du *zourkhâneh* et le rythme de ses poèmes lyriques évoquent ceux de la guerre.

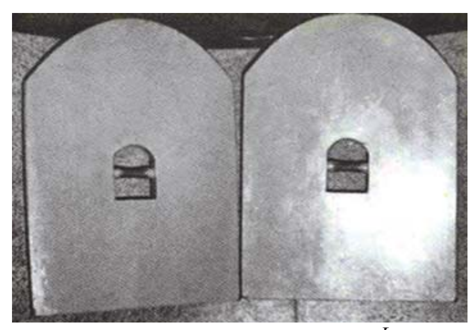
L'entrée du *zourkhâneh* est basse afin que les athlètes et spectateurs s'inclinent en franchissant la porte et marquent ainsi leur respect pour ce sport.

Pouryâ-ye Vali

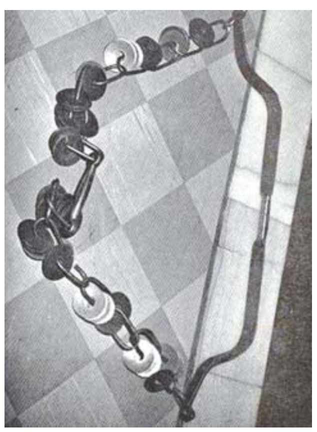
Le *pahlavân* Mahmoud Khârazmi, surnommé Pouryâ-ye Vali est le lutteur le plus célèbre de l'Iran. Il vivait au XIVe siècle à Khârazm[4]. Dans la culture du *zourkhâneh*, il est considéré comme une véritable légende, en particulier en raison d'un rouleau qu'on lui attribue, le *Toumâr-e afsâneh-ye Pouryâ-ye Vali*. Les récits de son courage et de sa bienveillance se racontent de manière diverse mais tous mettent l'accent sur la culture du *zourkhâneh*: avoir à la fois de la force et de la générosité. Jeune, il était



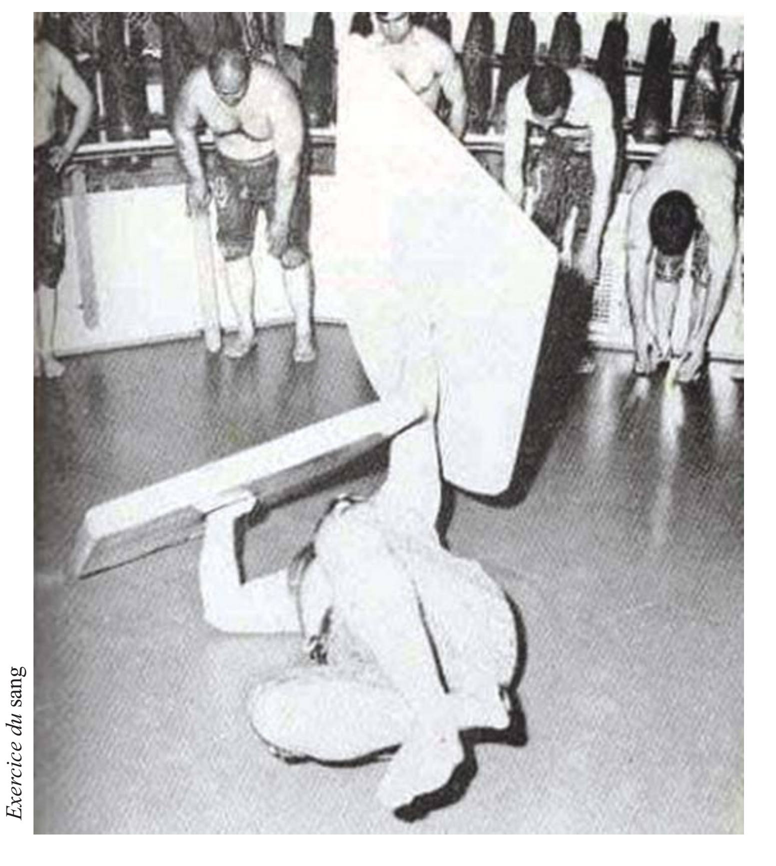
Le mil



Le sang



Le kabbâdeh



Exercice du sang

si puissant qu'il battit tous les autres champions iraniens. Un jour, le roi de l'Inde lui demanda de lutter avec le plus grand *pahlavân* indien.

Pouryâ-ye Vali avait par hasard entendu le jeune champion indien prier Dieu en demandant de sauver son honneur devant le roi et d'aider à vaincre le grand champion iranien; car il se serait déshonoré auprès de celui-là et lui et sa famille aurait terminé dans la misère. Le lendemain, devant les spectateurs stupéfaits, le *pahlavân* iranien est vaincu et le roi indien attribue un grand prix à son protégé. Quelques jours plus tard, le roi va à la chasse accompagné de l'iranien. Il tombe de cheval et menace de tomber du haut d'une falaise. Pouryâ-ye Vali le sauve en l'attrapant d'une main et son cheval de l'autre. Le roi comprend alors qu'il s'était laissé battre de son propre gré par le jeune champion indien et qu'en acceptant cet échec, il se dépouillait de sa fierté. Cette dimension



Le gowd

d'abnégation de Pouryâ-ye Vali est fortement soulignée dans les mythes du *zourkhâneh* et on lui attribue également des pouvoirs mystiques.

L'aérobic s'inspire des sports traditionnels

Les sports traditionnels du *zourkhâneh* sont des sports d'équipe qui comprennent tous d'importants exercices d'échauffement physique, et restitués dans le contexte moral du *zourkhâneh*, ils renforcent les qualités spirituelles de l'homme telles que la noblesse, l'héroïsme, la modestie, le sacrifice et la grâce.

Ces sports comprennent également une bonne part de ce qui fait aujourd'hui partie de la médecine sportive (y compris la psychologie du sport, la physiologie du sport, etc.). Accompagnés par des exercices harmonieux et le rythme du *morshed*[5], ils suscitent la gaieté, la coordination des membres et l'élimination du stress.

1-Soulever le *sang*: augmente la puissance musculaire.
2-Jouer avec le *mil*: permet une meilleure résistance musculaire et une bonne coordination physique.
3-Tourner sur soi-même: renforce l'équilibre et augmente l'agilité.
4-Tirer le *kabbâdeh*: augmente la souplesse du corps, la coordination des membres, la résistance et l'équilibre général.
5-*Mosht-o-mal*[6]: aide en particulier à l'élimination de l'acide lactique.
6-Le *shenâ*: augmente la flexibilité et la résistance générale des muscles. ■



Athlète au kabbâdeh, *tableau de Serkiss Vásspour*



Shenâ, *tableau de Serkiss Vásspour*



1. Culottes décorées par les motifs iraniens faites notamment de morceaux de cuir.
2. Habit blanc que l'on porte au moment du pèlerinage de la *Mecque*.
3. Faire des pompes.
4. Dans l'Iran antique, c'était l'une des provinces du nord-est du pays, mais est situé aujourd'hui en Ouzbékistan et au Turkménistan.
5. Le guide du *zourkhâneh* qui s'assoit à une place surélevée, face à l'audience, et fait tourner les athlètes au rythme d'un tambour.
6. Une sorte de massage.

Sources:

Parto Beizaiee, Hossein, *Târikh-e varzesh-e bâstâni-e Iran, Zourkhâneh,* Téhéran, 1337.
Khazâ'i, Mohammad, *Ta'sir-e moteghâbel-e farhang o varzesh.*
www.tebyan-hamedan.ir
www.zurkhaneyazd.com
www.dalirestan.ir

Aperçu de l’histoire de la lutte iranienne

Afsâneh Pourmazâheri

Intimement liée dès ses origines à la violence et à l'autodéfense humaine, la lutte a été reconnue comme le premier "sport" né au sein des communautés primitives. Les premiers éléments attestant l’existence de cette activité physique datent de l’époque mésopotamienne. On les retrouve notamment chez les Sumériens au 4e millénaire av. J.-C. Le temple de Guianadjeh à Bagdad, découvert en 1938 par M. Spears, archéologue de l’Université de Pennsylvanie, constitue le témoignage le plus ancien concernant la lutte sumérienne. Spears trouva dans ce temple deux objets gravés en pierre et en bronze où l’on reconnait distinctement des silhouettes de lutteurs et des scènes de lutte. On imagine à quel point ce sport a changé de visage en fonction de la géographie et des différentes aires politico-sociales pour évoluer et prendre sa forme actuelle.

En Egypte ancienne également, la lutte était vénérée à tel point que des images de scènes de lutte ont été retrouvées gravées sur la pierre des tombeaux des pharaons. Dans la Perse antique, ce sport était également pratiqué. Les zoroastriens nouaient une ceinture à leur taille, le *kasti*, qui à donné son nom à la lutte persane, le *koshti*, qui signifie "prendre la taille de quelqu’un". Autrement dit, le mot *koshti* trouve ses origines dans la culture zoroastrienne. Il devient *kostik* en langue pahlavi et finalement *koshti* en persan dari. Dans son dictionnaire, Dehkhodâ définit la lutte comme «*un combat entre deux personnes sans utilisation d’armes et avec l’intention de vaincre son adversaire*.»

Pendant le premier millénaire av. J.-C., la lutte était particulièrement estimée par les rois achéménides. Sous Artaxerxés II, les soldats grecs envoyés en Perse ne manquèrent pas de familiariser les Persans avec leurs traditions olympiques dont une bonne part concernait la lutte. D’après Xénophon, les Iraniens, compte tenu de leurs dispositions physiques, préféraient se battre face à face avec leurs adversaires. Pour les Arsacides, un corps fort, agile et bien entrainé valait mieux que les armes, ce qui explique leur habileté acquise dans les courses de chevaux, dans la lutte et au tir à l’arc. Au Ve siècle sous les Sassanides, le roi Bahram-e Gour entra en guerre avec les Romains. Celle-ci dura un mois durant lequel se déroula notamment le siège de la ville d’Erzeroum. D’après les historiens de l’époque, la solution à ce problème fut proposée par Bahrâm-e Gour, et consista à désigner le vainqueur par la lutte. Pendant des siècles, la lutte héroïque fut chose courante sur le territoire iranien. Le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi y fait largement allusion.

Il ne reste aujourd'hui pas grand-chose des techniques utilisées dans les luttes anciennes mais ce qui est certain, c’est que le critère de poids n’était pas appliqué comme aujourd’hui. Comme nous l'avons évoqué, en période de guerre, la lutte servait parfois à désigner le vainqueur, ce qui permettait d'éviter d’inutiles effusions de sang. Une fois vainqueur, le lutteur pouvait choisir de tuer ou de laisser la liberté à son adversaire. Mais dans ce dernier cas, le vaincu était tenu d’enlever son habit de combat et de s’en aller vivre à jamais dans la clandestinité.

Avec l’apparition de l’islam, la lutte héroïque et le principe de «bravoure» acquirent une dimension nouvelle. Pour l’islam, la morale et les valeurs spirituelles constituent la véritable essence du héros. Elles furent et sont restées le fondement éthique du modèle de lutte qui fit son entrée dans les *zourkhâneh* ou «maison de force». Cette alchimie nouvelle donna naissance à de grands noms, depuis Pouryâ-ye Vali

jusqu'à Seyyed Hassan Razzâz.

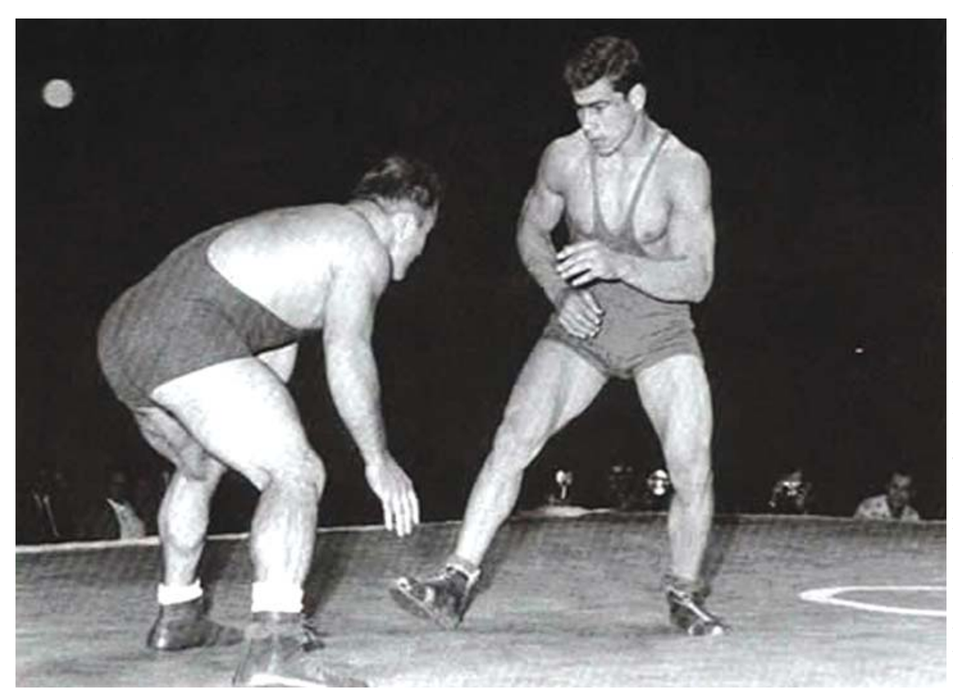
Avec l'invasion mongole, on abandonna la lutte pendant quelques années en Perse, mais la tradition, ancestrale, ne tarda pas à refaire surface une fois la paix installée dans le pays. Depuis cette date, les techniques de lutte et les noms des lutteurs furent systématiquement enregistrés. Les Déilamites désignaient des jours précis pour faire le commerce mais aussi pour lutter entre eux. Le vainqueur défiait les lutteurs des autres tribus et ils créaient ainsi des liens sociaux avec leurs voisins.

Sous les Safavides ainsi qu'à l'époque des Zands, la lutte prit un essor tel que chaque ville avait des centaines de lutteurs de renom. Durant cette époque, la lutte fut étroitement associée avec la poésie, tandis que les communautés de poètes comptaient aussi bon nombre de lutteurs.

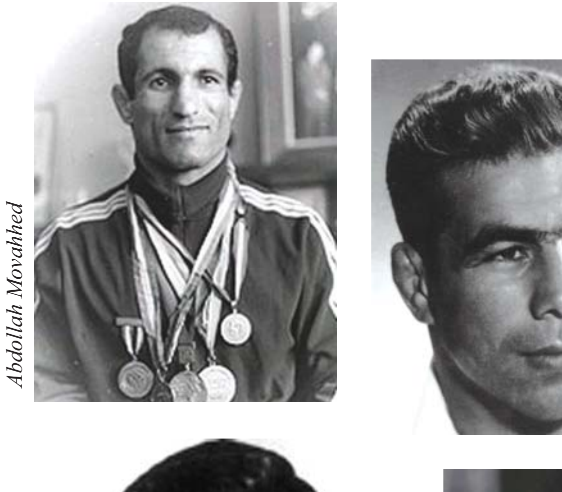
A l'époque qâdjâre, la lutte se transforma en véritable sport populaire et fut pratiquée par toutes les couches sociales, à tel point que par ordre du souverain Nâssereddin Shâh, un homme d'affaires, Sâheb-od-Dowleh, fut désigné pour prendre officiellement en charge les activités de lutte en Iran. Ainsi, chaque vendredi, les gens prirent l'habitude de se réunir sur les places publiques pour assister à des scènes de lutte. Ces dernières occasionnaient la désignation du héros de la capitale, une habitude qui devint presque une tradition dans les

En période de guerre, la lutte servait parfois à désigner le vainqueur, ce qui permettait d'éviter d'inutiles effusions de sang.

années qui suivirent. Pour ce faire, les lutteurs se fixaient rendez-vous les jours fériés sur la place principale de la ville et engageaient la lutte. Celui qui l'emportait avait l'honneur d'être couronné en qualité de héros de la cité. Parmi les lutteurs les plus renommés de cette époque, on peut nommer Mohammad Sâdeq Bolour-Foroush (marchand de cristal), Ebrâhim Yazdi, Akbar Khorâssâni, Hossein Youzbâshi,

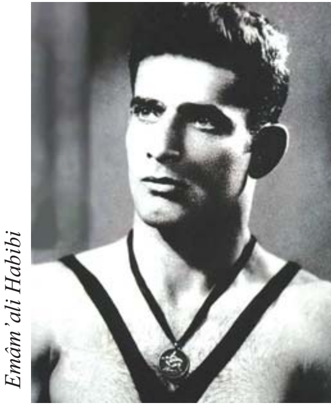


Gholâmrezâ Takhti (à droite), championnats du monde de lutte, Téhéran, 1959. M. Takhti remporta la médaille d'or.


Abdollah Movahhed


Gholâmrezâ Takhti


Mansour Mehdizâdeh


Emâm'ali Habibi

Seyyed Hassan Razzâz et Seyyed Esmâîl Kaleskeh-Sâz.

La première apparition de l'Iran aux Jeux Olympiques date de 1948, au cours de laquelle Mansour Raïssi obtint une quatrième place. Avec les refontes ultérieures des principales règles de lutte, l'Iran parvint à garder la tête haute dans les compétitions internationales.

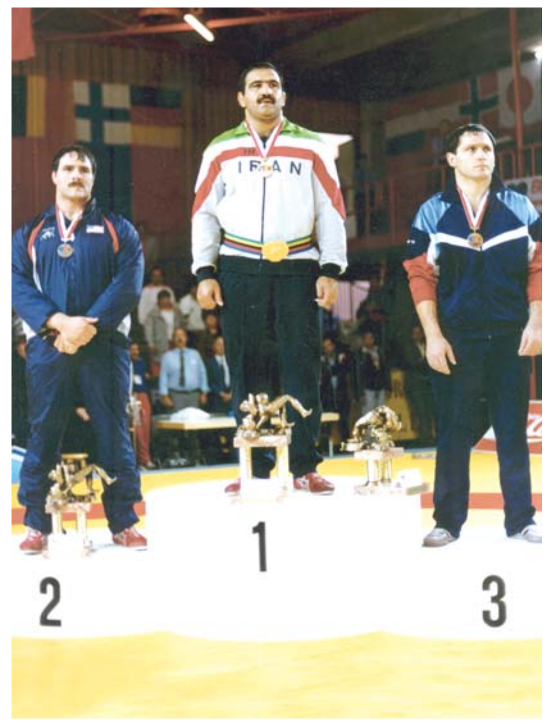
A l'époque de Rezâ Shâh, un département d'éducation physique fut créé. Le sport devint peu à peu une discipline obligatoire dans les écoles et dans les garnisons, tandis des moniteurs expérimentés et formés aux techniques modernes commencèrent à enseigner la lutte. Jusqu'en 1940, la lutte pratiquée à l'intérieur du pays a conservé une coloration persane. Cependant, après cette date, l'augmentation de l'ouverture à l'international contraint ce sport à adopter des règles plus strictes concernant les codes vestimentaires aussi bien que les méthodes de lutte. La lutte régionale conserva cependant sa spécificité par rapport à la lutte «normalisée». Ainsi, chaque région de l'Iran, en fonction de ses mœurs et de ses coutumes, se reconnait dans une forme particulière de lutte. Dans le nord de l'Iran, dans les villages du Mâzandarân, on pratique la lutte *lotcho*. Dans ce jeu, le vainqueur reçoit à la fin un présent fixé à l'extrémité d'une barre en bois. Cette barre est placée au centre de la place et le présent, un beau tissu, un cachemire, un châle, un mouton ou une vache sera offert au héros à condition qu'il parvienne à s'en saisir.

La lutte au bâton ou le *koshti bâ tchoubeh* est une autre forme de lutte très courante dans toute la région du Khorâssân, notamment à Ghoutchân, à Farimân et à Esferâïn. La lutte au Guilân ou *koshti-e guileh mardi* est une lutte propre à la région. Elle est déjà vieille de plusieurs centaines d'années. Les lutteurs guilânais portent un pantalon moulant et le vainqueur du corps à corps reçoit habituellement comme prix un mouton ou une vache. Après avoir combattu, le vainqueur se tourne vers les spectateurs et, en bondissant à plusieurs reprises, leur demande la récompense.

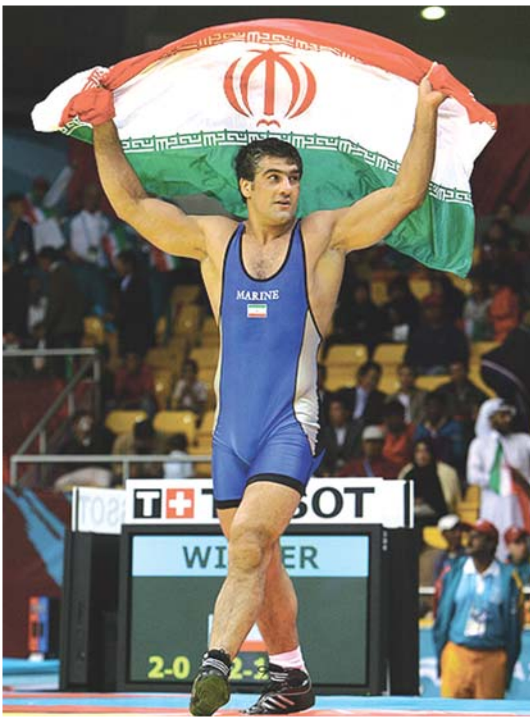
Dans le Kurdistân, la lutte de *zourân pâtouleh*, dans le Lorestân, la *lutte lori*, dans la région d'Aligoudarz, la *lutte de zourân* ou la guerre, la lutte «côte à côte» à Qazvin, la lutte *ashirmâ* en Azerbaïdjan de l'est, la lutte *garesh* chez les nomades turkmènes, la lutte arabe chez les nomades de Khouzistân, la lutte *kamarbandi* (de

la ceinture) à Ispahan, la lutte *lashgar keshi* (la campagne militaire) à Yazd, la lutte *kadj-gardân* dans le Sistân et Baloutchistân, notamment à Zâbol et la lutte *dasteh-baghal* dans la province de Fars notamment à Arsandjân, constituent quelques une des luttes régionales enracinées dans la culture persane qui font de la lutte un sport national pratiqué dans l'ensemble du pays.

En 1939, Hamid Mahmoudpour, diplômé d'éducation physique à l'université de Turquie, commença à dispenser un enseignement de lutte sur un «tapis spongieux» pour la première fois en Iran. La faculté d'éducation physique de Darvâzeh Dowlat lui servit de point de départ pour enseigner les fondements et les techniques de la lutte libre conformément aux critères internationaux. Avant lui, il n'existait pas en Iran de tapis de lutte. Les séances de lutte avaient lieu à même le sol (que l'on recouvrait parfois de terre). En 1940, le premier championnat de lutte se déroula au stade Amdjadieh à Téhéran. Huit ans plus tard, l'Iran accueillit le premier groupe de lutteurs étrangers (des Turcs) dans son nouveau haut lieu de lutte (le salon de Soleymân) situé rue Shâhpour. La première apparition de l'Iran aux Jeux Olympiques date de 1948, au cours de laquelle Mansour Raïssi obtint une quatrième place. Avec les refontes ultérieures des principales règles de lutte, l'Iran parvint à garder la tête haute dans les compétitions internationales, et de nombreux lutteurs iraniens ont perpétué leur héritage national. Parmi les plus fameux, il serait bon de rappeler les noms de Gholâmrezâ Takhti, Abdollah Movahhed, Ebrâhim Javâdi, Emâm-Ali Habibi, Mansour Mehdizâdeh, Mohammad Ebrâhim Seifpour et Rassoul Khâdem. ■



'Alirezâ Soleimâni



'Alirezâ Heydari

Bibliographie:

- Ghiâssi, Seyyed Mohammad-Rezâ, *Târikh-e koshti-e irân va jahân az âten ta âten*, (Histoire de la lutte de l'Iran et du monde d'Athènes à Athènes), Aflâk, Téhéran, 2005, 1110 pages.
- Abbâsi, Mehdi, *Târikh-e koshti* (Histoire de la lutte), Sepâs, Téhéran, 2002, 338 pages.
- Ghorbânzâdeh, Ghobâd, *Târikh-e novin-e varzesh-e irân «koshti»* (Histoire du sport nouveau en Iran «la lutte»), Fâezoun, Téhéran, 2006, 480 pages.



Sports traditionnels et sports nouveaux en Iran, entre ruptures et continuités

Sarah Mirdâmâdi

Présenter un historique précis de l'histoire du sport dans Iran antique s'avère être une gageure, étant donné la disparition de nombreuses sources au cours des siècles, notamment lors de la destruction voulue ou accidentelle de nombreuses bibliothèques et ouvrages précieux. Nous disposons néanmoins de certaines sources comme l'Avesta, différentes tablettes et bas-reliefs anciens, ainsi que certaines œuvres littéraires ou témoignage d'auteurs Grecs comme Xénophon. Ces sources nous apprennent notamment qu'il y a plus de deux millénaires, les Iraniens pratiquaient la course, la lutte, le lancer de javelot, l'équitation, mais également le tir à l'arc ou la navigation. Elles évoquent également que l'Iran a très tôt accordé une grande importance au sport et à l'éducation physique dans l'éducation générale, notamment en vue de renforcer le potentiel de ses forces armées. Hérodote évoque ainsi cet aspect de la culture iranienne, en écrivant: "*De cinq à vingt ans, les Iraniens apprennent trois choses: 1. L'équitation, 2. Le tir à l'arc, 3. L'honnêteté*." Plusieurs siècles après, Strabon au Ier siècle av. J.-C. ou encore Athénée au IIe siècle évoquent aussi la place centrale du sport dans la culture de la Perse.

Avec l'arrivée des Parthes au pouvoir, le sport et l'exaltation des vertus du corps devient inséparable du concept de "*pahlavân*" ou "*qahremân*" (champion, héro), transformant peu à peu le sport antique (*varzesh-e bâstâni*) en véritable "sport héroïque" (*varzesh-e pahlavâni*). Le sport va désormais faire partie intégrante de l'éducation princière et des figures importantes de la cour, tout en visant à inculquer très tôt les valeurs chevaleresques d'héroïsme et de courage. L'éducation physique est aussi étroitement liée à la formation militaire, et il semble parfois anachronique de parler de "sport" qui n'était en général pas considéré comme une activité indépendante de l'armée et de la formation des soldats, même si certaines activités de courses et compétitions furent en parallèle très tôt organisées.

L'une des sources anciennes et précises dont nous disposons est un ouvrage écrit par Ctésias, médecin grec de la cour du roi achéménide Artaxerxès II, qui rédigea un livre intitulé *Persica* lors de son retour en Grèce au IVe siècle av. J.-C dans lequel il évoque notamment l'histoire de la Perse antique et l'importance accordée à l'éducation physique. Dans son *Education de Cyrus*, Xénophon évoque quant à lui les différents programmes d'éducation physique des gens de la cour: les enfants et les hommes d'âge moyen se devaient d'effectuer des exercices physiques le matin, les personnes âgées qui le pouvaient certains jours particuliers, tandis que les jeunes hommes étaient constamment invités à développer leurs facultés physiques: ils commençaient leurs exercices à l'aube avec de la course à pied et du lancer de pierres ou de javelots, puis ils devaient effectuer de très longues marches sous une forte chaleur ou encore traverser des rivières sans mouiller leurs armes. L'acquisition d'un haut niveau dans des disciplines telles que

l'équitation ou le tir faisait partie de l'éducation générale des enfants de la cour de l'époque. Sous les dynasties mède et achéménide, l'éducation physique des jeunes hommes ainsi que l'apprentissage du maniement des armes au travers de disciplines comme le tir à l'arc, le tchowgân ou encore le lancer de javelot occupaient une place centrale.

Ainsi, le tir à l'arc fut très tôt considéré comme une discipline centrale chargée d'une forte importance à la fois militaire et symbolique. A ce titre, l'archer le plus célèbre de l'Iran antique demeure sans doute le légendaire personnage d'Arash. La légende de "Arash-e Kamânguir" est notamment évoquée dans l'Avesta ainsi que dans le Shâhnâmeh à plusieurs reprises, selon laquelle son célèbre tir détermina les frontières de l'Iran et du Tourân.

Les documents historiques de l'époque achéménide rapportant les conquêtes de Cyrus évoquent la présence de nombreux archers parmi les troupes de l'époque, notamment dans les guerres contre les Mèdes. Dans sa description de la cavalerie de Cyrus, Xénophon évoque aussi la présence de chameaux chevauchés chacun par deux archers. L'existence de pièces de monnaie sur lesquelles était représenté un archer prêt à tirer souligne également l'importance de cette discipline. Nous pouvons aussi observer des archers sur les fresques de Persépolis, tandis que sur l'un des bas reliefs de Naghsh-e Rostam, il est évoqué que Darius était un bon cavalier et un archer tirant avec une grande dextérité tant à pied qu'à cheval. Avant les Achéménides, au VIIe siècle av. J.-C., le roi mède Cyaxare, génie militaire de son temps, après une première défaite contre l'Empire assyrien, reste connu pour avoir réorganisé l'armée de l'époque ayant ensuite permis de vaincre l'Assyrie – avec l'aide des Babyloniens – et d'étendre considérablement son empire vers l'ouest. Il insista notamment sur le fait que ses troupes devaient

> Avec l'arrivée des Parthes au pouvoir, le sport et l'exaltation des vertus du corps devint inséparable du concept de "*pahlavân*" ou "*qahremân*" (champion, héro), transformant peu à peu le sport antique (*varzesh-e bâstâni*) en véritable "sport héroïque" (*varzesh-e pahlavâni*).

recevoir une excellente formation dans le domaine du tir à l'arc, du maniement de l'épée et du javelot. Le tir à l'arc conserva son importance sous les



Archers sur une fresque de Persépolis

dynasties suivantes, le symbole officiel de l'empire parthe étant une flèche. A l'époque sassanide, le tir à l'arc était toujours considéré comme l'une des armes les plus importantes ainsi qu'un moyen de chasser.

Le cheval et l'équitation ont aussi très tôt occupé une place centrale en Iran. Dès le IVe siècle av. J.-.C, des auteurs grecs comme Xénophon ont loué l'adresse et les prouesses équestres des Perses. Le tchowgân ou polo constitue l'un des exemples de l'utilisation des chevaux non seulement pour des manœuvres militaires, mais également dans le cadre d'une compétition sportive. L'utilisation de chars pour se déplacer et l'organisation de courses étaient également courantes sous le règne des Achéménides. Dans *Anabase*, Xénophon évoque ainsi la présence de courses de char au temps de Cyrus, à la suite desquelles il était remis aux vainqueurs une vache grasse qu'ils sacrifiaient et avec laquelle ils organisaient un grand banquet. L'un des sceaux achéménides montre également Darius Ier conduisant un char tiré par deux chevaux qui piétinent un lion venant d'être tué, soulignant ainsi la puissance du souverain. Sous l'Empire parthe, les chars étaient avant tout utilisés pour transporter les souverains ainsi que les femmes de la cour et était donc plus un objet de luxe qu'un outil de guerre et de combat. A l'inverse, les Sassanides l'utilisèrent largement comme instrument militaire. Les chars semblent néanmoins avoir quasiment disparus des armées après l'invasion arabe.

Lors d'attaques et invasions, les Iraniens se mirent à construire des salles de sports cachées dans des sous-sols dans lesquelles ils s'entraînaient et nourrissaient les idéaux de revanche, de courage et d'indépendance nationale.

L'apparition du *varzesh-e pahlavâni*

Au IIIe siècle av. J.-C., l'arrivée des Parthes au pouvoir marque l'apparition de la figure du «*pahlavân*» et de la notion de "*varzesh-e pahlavâni*", c'est-à-dire sport des athlètes ou littéralement "héros". L'éducation physique devient alors inséparable de l'acquisition de certaines valeurs éthiques et spirituelles et s'inspire notamment de rituels mithraïques. A cette époque, le développement de disciplines telles que l'athlétisme et la lutte s'est ainsi effectué en parallèle à la mise en place d'un "esprit chevaleresque", associé à tout un ensemble de concepts et figures héroïques telle que celle du «*pahlavân*» (parfois traduit par "héros" ou "preux") ou du «*qahremân*» ("héros", "champion"), associé aux notions de "brave" et de "vaillant" (*gow, gord, mard, delâvar*), ou encore d'"intrépide" (*delir*), "noble et généreux" (*javânmard*), "magnanime" (*râd, râdmard…*), "homme de caractère noble et libre" (*âzâdeh, âzâdmard*), "audacieux" ou "cœur de lion" (*shirdel, shirguir*), etc. Ces notions s'enracinent dans tout un ensemble de légendes et de mythe du héros tel qu'il est présenté notamment dans le *Shâhnâmeh*; Rostam constituant l'un de ces idéaux-types du "preux" se battant contre les forces du mal.

Le contexte historique et la résistance iranienne opposés à de nombreux envahisseurs se sont ainsi accompagnés de la constitution de la figure du héros cumulant habileté et force physique avec une morale, une éthique, et une vision du monde particulière. La constitution

même des infrastructures sportives et leur évolution sont restées intimement liées à l'évolution de l'histoire iranienne: lors d'attaques et invasions, les Iraniens se mirent à construire des salles de sport cachées dans des sous-sols dans lesquelles ils s'entraînaient et nourrissaient les idéaux de revanche, de courage et d'indépendance nationale. Ces salles secrètes deviendront plus tard les fameuses "*zourkhâneh*" ou "maisons de force".

Au cours des siècles suivants, la notion de "sport héroïque" et du héros chevaleresque prêt à tout pour défendre sa patrie perdra peu à peu de son sens et se réduira à sa seule dimension d'entraînement physique. Il connaitra cependant un certain renouveau sous l'empire safavide: le chiisme étant devenue religion d'Etat, la notion de "*pahlavân*" va être enrichie de l'éthique spirituelle du chiisme et renouer avec certaines figures du passé et de la mythologie ancienne, tout en étant réinterprétée par de nombreuses confréries soufies. Le sport héroïque constitue ainsi un creuset passionnant de nombreuses traditions iraniennes antiques et plus récentes, réinterprétées et revalorisées au fil des siècles. Ce sport connut un renouveau sous la dynastie des Qâdjâres, plus particulièrement au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle sous le règne de Nâssereddin Shâh. La figure du héros antique fut alors réactualisée selon les exigences de la société de l'époque, et de nombreuses *zourkhâneh* ouvrirent leurs portes à Téhéran et dans de nombreuses villes du pays. Des compétitions de lutte étaient régulièrement organisées entre différentes *zourkhâneh* et le souverain était étroitement associé à ces activités. Il était notamment chargé de décerner le fameux "bracelet" (*bâzou band*) au vainqueur de la compétition, qui devenait une sorte de héros national jusqu'à l'année suivante.

Les sports traditionnels connurent un certain déclin sous la dynastie pahlavi,

Les sports traditionnels connurent un certain déclin sous la dynastie pahlavi, notamment sous l'influence de la poussée modernisatrice impulsée par Rezâ Shâh et l'introduction parallèle de nouveaux sports occidentaux en Iran

notamment sous l'influence de la poussée modernisatrice impulsée par Rezâ Shâh et l'introduction parallèle de nouveaux

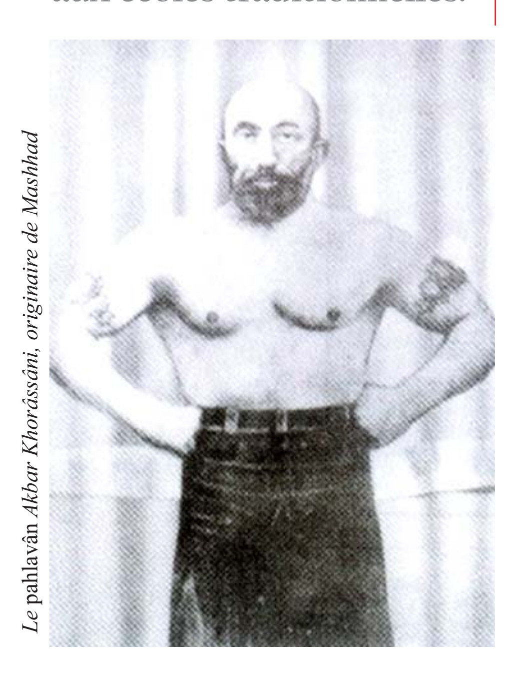


Statue d'Arash l'archer (Arash-e kamânguir) *à Boroudjerd, Iran*



Le pahlavân Mohammad Abdol, originaire de Yazd

Les nouvelles écoles étrangères fondées en Iran, principalement anglaises, américaines et françaises, inscrivirent également plusieurs disciplines sportives comme le football et le volley dans l'emploi du temps des élèves; changement révolutionnaire face aux écoles traditionnelles.



Le pahlavân Akbar Khorâssâni, originaire de Mashhad

sports occidentaux en Iran, qui provoquèrent une certaine désaffection des nouvelles générations pour ces sports traditionnels, même s'ils furent loin d'entraîner la disparition totale de ces derniers. Rezâ Shâh avait quant à lui un désintérêt prononcé pour ces sports qu'il voyait non seulement comme un héritage de la dynastie qâdjâre, mais également comme le reflet d'un passé à dépasser. Cette vision ne fut pas partagée par son fils Mohammad Rezâ, lui-même sportif, qui tenta de restaurer et d'encourager certaines disciplines sportives traditionnelles comme la lutte. Il renoua ainsi avec la tradition qâdjâre selon laquelle le roi remettait le fameux *bâzou band* au champion (*pahlavân*) officiel du pays. Cet effort fut indissociable d'une volonté politique désirant à la fois exalter le nationalisme iranien et certaines traditions parallèlement à un approfondissement du processus de modernisation et d'ouverture à l'Occident.

L'introduction du sport occidental en Iran

Peu d'études détaillées ont été réalisées sur l'introduction progressive de sports occidentaux en Iran. Dès le XIXe siècle, l'augmentation des échanges entre l'Iran et les différents pays européens dans le domaine de l'éducation ont appelé à une reconsidération de la place de l'éducation physique dans la société iranienne. Avec la fondation de l'école iranienne moderne Dar-ol-Fonoun en 1851, les instructeurs étrangers chargés de former la nouvelle élite iranienne insistèrent notamment sur l'importance de l'exercice physique. Les nouvelles écoles étrangères fondées en Iran, principalement anglaises, américaines et françaises, inscrivirent également plusieurs disciplines sportives comme le football et le volley dans

l'emploi du temps des élèves; changement révolutionnaire face aux écoles traditionnelles ou *maktab* essentiellement fondées sur un enseignement théorique où tout sport était absent. Les Iraniens ayant étudié à l'étranger participèrent considérablement à la diffusion de nouvelles disciplines sportives en Iran. L'un des hommes ayant le plus contribué à ce mouvement est sans doute Mir-Mehdi Varzandeh, qui étudia l'éducation physique en Belgique au début du XXe siècle, discipline très peu valorisée à l'époque dans un contexte où les étudiants iraniens partaient à l'étranger pour y étudier la médecine, l'ingénierie ou les sciences militaires. A son retour, il enseigna l'éducation physique dans plusieurs écoles françaises de Téhéran et fut ensuite employé par le Ministère de l'éducation qui lui confia l'organisation du programme d'éducation physique dans les écoles publiques iraniennes. Acquis aux programmes occidentaux, il ne promut que ces "nouveaux sports" dans les écoles, en ne faisant aucune référence ni promotion des sports traditionnels iraniens. Après la Première Guerre mondiale, le programme officiel suédois de gymnastique mis en place par Per Henrik Ling fut officiellement adopté par les écoles iraniennes.[1] De façon générale, durant la première moitié du XXe siècle, l'ensemble des programmes d'éducation physique adoptés dans les écoles d'Iran fut largement inspiré des méthodes allemandes, suédoises ou russes. Cette diffusion massive de l'éducation physique dans les écoles n'alla pas sans l'opposition du clergé, qui considérait certains exercices comme dégradants ou efféminés. L'introduction de l'éducation physique obligatoire dans les écoles de filles suscita également d'importants débats.

L'influence de la présence étrangère en Iran, l'augmentation du nombre d'Iraniens étudiant à l'étranger et la diffusion des écoles étrangères de missionnaires favorisèrent donc une diffusion sans précédent de la pratique de nouveaux sports tels que le football, notamment au travers de la présence britannique. Dans les villes pétrolifères du sud de l'Iran, les employés de la Anglo-Iranien Oil Company pratiquaient régulièrement ce sport et furent bientôt imités par la population locale qui constitua peu à peu ses propres équipes.[2]



Le grand pahlavân *Yazdi (au centre) à la fin de sa vie*

> Dans les villes pétrolifères du sud de l'Iran, les employés de la Anglo-Iranien Oil Company pratiquaient régulièrement le football et furent bientôt imités par la population locale qui constitua peu à peu ses propres équipes.

Les militaires étrangers présents sur place contribuèrent également à la diffusion de ces nouveaux sports. Le football devint peu à peu le symbole d'une modernisation rêvée. Dès 1919, deux anglais résidant à Téhéran fondèrent la première association de football locale qui passa peu après

sous contrôle iranien et devint par la suite la Fédération Iranienne de Football. Après les sports occidentaux "traditionnels", un nouveau type de sport fut introduit en Iran dans les années 1970: les arts martiaux. L'impulsion fut principalement donnée par l'un des neveux du Shâh, Shahriâr Shafiq, qui introduisit peu à peu ces disciplines dans les forces armées.

> Les infrastructures sportives fut largement désorganisées en Iran durant la guerre contre l'Irak, qui réduit à portion congrue les ressources allouées par l'Etat aux diverses disciplines sportives.

Après la Révolution islamique de 1979, de nombreux débats à propos du statut du sport dans la société eurent lieu, certains religieux considérant les matchs de football et autres compétitions sportives comme un reliquat du régime du Shâh consistant à créer le maximum de distractions afin de détourner l'attention des véritables problèmes de la société. Montrer des femmes, mais aussi des hommes en tenue d'athlète lors de compétitions retransmises à la télévision fut également l'objet de controverses. L'imam Khomeini statua finalement sur ce sujet en 1988 en autorisant la diffusion de programmes sportifs à la télévision, même si la position officielle variait selon le type de disciplines sportives: ainsi, juste après la Révolution, des sports tels que la boxe ou le kung fu furent interdits étant donné qu'ils pouvaient donner lieu à des blessures corporelles, entrant ainsi en contradiction avec certains principes islamiques. A l'inverse, des disciplines telles que le karaté ou le taekwondo furent largement encouragées.[3] Des sports tels que les courses de chevaux firent également l'objet de débats: il faisait dans un sens l'objet de fortes déconsidérations en tant que symbole du mode de vie des classes bourgeoises occidentalisées honnies par les révolutionnaires, mais faisait aussi partie des sports faisant l'objet d'une considération particulière de la



Lutteurs d'une zourkhâneh *à l'époque qâdjâre*

jurisprudence islamique. Du fait de sa popularité parmi de larges segments de la population et notamment les Turkmènes du nord-est du pays, il fut finalement autorisé. De façon générale, les infrastructures sportives furent largement désorganisées en Iran durant la guerre contre l'Irak, qui réduisit à portion congrue les ressources allouées par l'Etat aux diverses disciplines sportives. A l'époque, l'ensemble des clubs privés de football furent nationalisés et la ligue nationale de football dissoute. Ces conditions difficiles favorisèrent l'émergence de matchs organisés spontanément dans les différents quartiers des villes d'Iran appelés "*gol-e koutchak*" ou "petit goal".

Si les sports occidentaux pratiqués par les élites occidentalisés étaient généralement regardés d'un mauvais œil, bien que souvent tolérés, la question des sports traditionnels iraniens s'avéra bien plus complexe à gérer. L'un des exemples les plus significatifs est sans doute celui des *zourkhâneh*. Pour un grand nombre des partisans du nouveau régime, le *zourkhâneh* avait une image relativement négative du fait de la récupération propagandiste qui en avait été faite par les Pahlavi, et plus particulièrement par Mohammad Rezâ Shâh. Malgré cela, le *zourkhâneh* représentait également une tradition millénaire avec ses valeurs héroïques et religieuses, et jouissait d'un important support dans les classes traditionnelles de la société, celles-là même qui constituaient la base du nouveau régime. Les *zourhâneh* furent donc finalement acceptés et légalisés, avec une insistance sur la nécessité de mettre en valeur sa dimension islamique avec l'exaltation des valeurs d'héroïsme et de courage rappelant celles de l'Imâm 'Ali, au détriment de sa dimension "nationale" mise en exergue au temps du Shâh. La lutte libre fut également encouragée par le nouveau régime, notamment au travers de la récupération de certaines grandes figures de cette discipline au temps du Shâh comme Gholâmrezâ Takhti, champion de lutte dans les années 1950 et 1960 et connu pour son opposition au régime de l'époque, et qui fut ainsi considéré comme l'un des précurseur et des défenseurs de la République islamique. Après la médaille d'or remportée en 1989 par Ali-Rezâ Soleimâni durant les championnats du monde de Martigny, ce sport connut un nouvel élan et fut davantage soutenu par l'Etat. Elle donna également lieu en 1998 à l'inauguration d'un énorme complexe baptisé "la maison de la lutte" (*khâneh-ye koshti*), l'année même où l'Iran accueillit pour la première fois les championnats du monde de lutte depuis la Révolution. L'Iran demeure aussi l'un des pays les mieux classés dans le domaine de la lutte, notamment la lutte libre. Nous ne pouvons cependant que constater une certaine continuité dans l'évolution du sport en Iran, manifestée par la présence croissante de sports occidentaux en Iran et notamment du football, qui demeure le sport le plus populaire d'Iran; la volonté d'un retour à des disciplines plus traditionnelles après 1978 n'ayant pas réussi à endiguer cette tendance de fond. ■

1. Mangan, J. A., Hong, Fan, *Sports in Asian society: past and present*, Routledge, 2003, p. 278.
2. Ibid.
3. Ibid. p. 282.

Références
- Abbasi, Mehdi, *History of Ancient Sports and Pahlavani Wrestling in Iran*, Téhéran, 1980.
- Kâzemaini, Kâzem, *Stories from History of Pahlavani in Iran*, Mihan,Téhéran, 1967.
- Mangan, J. A., Hong, Fan, *Sports in Asian society: past and present*, Routledge, 2003.
- Naraghi, Ehsan, *Enseignements et changements sociaux en Iran du VIIe au XXe siècle*, MSH, 1992.
-Xénophon,*Anabase*,http://remacle.org/bloodwolf/historiens/xenophon/anabase1.htm, page consultée le 14/11/2009.
- www.iransports.com

Entretien avec Christian Bromberger

Propos recueillis par
Pierre Alonso

"Les champions chevaleresques comme Gholâmrezâ Takhti ont aujourd'hui cédé la place à des joueurs de football, même s'ils passent comme des étoiles."

Professeur d'ethnologie à l'Université de Provence, Christian Bromberger est membre sénior de l'Institut Universitaire de France (chaire d'ethnologie générale). Il a dirigé l'Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative et l'Institut Français de Recherche en Iran. Ses recherches portent notamment sur le Gilân (sociétés et cultures), sur pilosité et société, et sur une anthropologie comparée du monde méditerranéen et proche-oriental.

Quand et dans quelles conditions le football apparait-il en Iran?

Le football commence à se répandre dans les années 1920 dans le sud, vers le Khouzestân sous l'influence des Anglais. L'apparition officielle est beaucoup plus tardive: le premier match officiel contre l'Afghanistan date de 1941. Rezâ Shâh était favorable au développement du sport et du football.

Quand le championnat national s'est-il développé?

A partir des années 1950, 1960. La professionnalisation des joueurs est beaucoup plus tardive, elle n'intervient qu'au début des années 2000. Jusque là, les joueurs étaient semi-professionnels, payés par leurs clubs mais surtout par leurs entreprises. La structure économique du football en Iran ressemble à celle des pays de l'Est: ce sont les grandes entreprises industrielles et les fondations, ou l'armée pour ses clubs, qui les financent.

Le championnat prend de l'ampleur à partir des années 1970. Le football en Iran se concentre à Téhéran et dans le sud, à Ahvaz, et à Ispahan, un peu à Tabriz, à Mashhad. Le Sud-Est et le Nord-Ouest, en dehors de Tabriz, qui sont les régions déshéritées de l'Iran, sont faiblement représentées.

En dehors de la forte concentration à Téhéran, on observe une tendance à la régionalisation: en 2006, Téhéran comptait six équipes sur les 16 qui participaient au championnat national, aujourd'hui il en reste 4 ou 5 sur les 18 équipes. Les deux clubs d'Ispahân dominent aujourd'hui la compétition, ce qui est tout à fait nouveau. Il y a aussi deux clubs à Ahvâz qui est traditionnellement une ville du football, un à Qom, un à Tabriz, un à Karaj, un à Shirâz, un à Hamadân, un à Mashhad, un à Bushehr.

La répartition géographique s'inscrit à la fois dans la continuité et dans la nouveauté avec cette nouvelle tendance à la régionalisation. L'une des explications est la présence de grandes entreprises qui forment l'ossature industrielle des clubs de foot.

Le foot est une passion populaire importante en Iran. Lorsque les Bleus rencontrent les Rouges à Téhéran, plus de 100 000 personnes viennent au stade, chantent des slogans, ont des chefs supporters. Le spectacle dans les gradins vaut celui du terrain. La ferveur populaire, portée surtout par des jeunes, rappellent ce que l'on peut connaître en Occident lors de derbys.

Y'a-t-il des spécificités dans le jeu du football iranien?

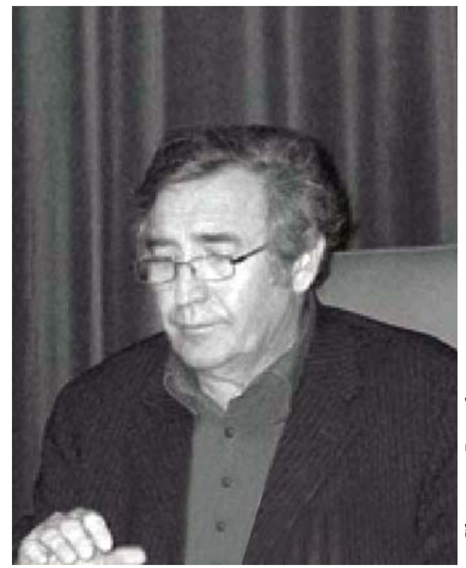
On dit souvent que l'Iran est le «Brésil de l'Asie». C'est un jeu souvent très technique, porté sur l'attaque. Au contraire, les lignes arrières sont souvent assez faibles. Pendant la préparation à la coupe du monde de 1998, les entraineurs croates se concentraient surtout sur les problèmes de défense.

Dans les représentations plus que dans la réalité, le jeu passe pour très technique et offensif dans le Khouzestân. Dans le jeu de rue, le *goal-e kouchik*, comme d'ailleurs au pied des immeubles en Europe, tout le monde veut être attaquant. Être défenseur est un peu infamant.

Les joueurs plus solides viendraient d'Azerbaïdjân, de Tabriz notamment. Mais là encore, la distinction entre le turc défenseur et l'arabe attaquant tient plus de la représentation, et relève de stéréotypes plus généraux sur ces populations.

Comment le football iranien est-il perçu dans la région?

Il a une réputation de football de qualité. Par rapport à la Turquie, l'Iran est encore faible. La Syrie a aussi progressé récemment. L'Arabie Saoudite et les Emirats ont parfois des équipes



Christian Bromberger

assez performantes grâce à leurs ressources financières. L'Iran a quand même gagné trois coupes d'Asie, et a affronté de grandes équipes d'Asie comme le Japon et la Corée du Sud en obtenant

Le foot est une passion populaire importante en Iran. Lorsque les Bleus rencontrent les Rouges à Téhéran, plus de 100 000 personnes viennent au stade, chantent des slogans, ont des chefs supporters. Le spectacle dans les gradins vaut celui du terrain.

de bons résultats. Il y a maintenant une tradition du football en Iran même si ces dernières années ont été assez médiocres en termes de résultats.

L'Iran dispose aujourd'hui de centres d'entrainement luxueux entre Téhéran et Qazvin, bien plus qu'en 1998. Il a aussi été envisagé de créer une académie de football.

Dans un article en 1995, vous aviez écrit « *le football condense une vision cohérente du monde contemporain (…)*

***Le match symbolise aussi les ressorts contradictoires de la réussite individuelle et collective dans le monde contemporain*». Est-ce une raison de son succès en Iran?**

D'une part, le football est un sport

Le football est un sport mondial. Il permet de participer à un phénomène mondial où que l'on soit, et donc d'être intégré dans la société mondiale. Le football le permet davantage que la lutte ou le *zourkhâneh*.

mondial. Il permet de participer à un phénomène mondial où que l'on soit, et donc d'être intégré dans la société mondiale. Le football le permet davantage que la lutte ou le *zourkhâneh*. J'ai souvent remarqué que les jeunes supporters connaissent très bien le football international, même dans le plus petit des villages, les jeunes récitent les classements du foot européen.

La télévision joue un grand rôle, puisque ces matchs sont diffusés largement et très regardés. Les effets de la mondialisation sur le football en Iran sont visibles dans la composition des équipes du championnat: des joueurs brésiliens, africains, syriens jouent dans à peu près tous les clubs professionnels.



Khodâdad Azizi

Le football exprime aussi les idées de compétition, d'ascension sociale, de spectacularité. Ces éléments, présents dans ce sport, sont à l'image d'une société qui se mondialise. On le voit à travers les trajectoires des footballeurs les plus réputés en Iran qui vont à l'extérieur, en Allemagne par exemple. Le classement international permet aussi de se confronter aux autres de façon optimiste ou dramatique. Optimiste quand l'Iran était dans les trente premiers du classement de la FIFA, moins aujourd'hui puisque l'Iran est dans les soixantièmes.

Aujourd'hui la star du football a-t-elle remplacé le «gros cou» lutteur?

Oui, absolument. Les champions chevaleresques comme Gholâmrezâ Takhti (*célèbre lutteur iranien, premier athlète iranien médaillé dans une compétition internationale ndlr*) ont aujourd'hui cédé la place à des joueurs de football, même s'ils passent comme des étoiles. Khodâdad Azizi et d'autres ont pu avoir ce rôle de figures légendaires, mais la référence reste Takhti, surtout pour les gens âgés et les intellectuels traditionnels, moins pour les intellectuels modernistes ou la jeunesse qui s'intéresse presque exclusivement au football.

Comment les joueurs iraniens qui partent dans les championnats étrangers sont-ils perçus?

Le sentiment dominant est très



Les bleus d'Esteghlâl contre les rouges de Persépolis

certainement la fierté. Une sensation de trahison existe peut-être pour les joueurs mineurs qui vont aux Emirats, à Singapour ou dans d'autres petites équipes. Mais quand ils partent pour l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, c'est la fierté qui domine. Exporter ses joueurs montre deux choses: que les joueurs sont bons, et que leur succès relatif en Iran vient des entraîneurs étrangers.

Quelles sont les trajectoires des joueurs iraniens qui réussissent? De quels milieux sont-ils issus?

En général, ils viennent de milieux populaires avec une ascension progressive. La pratique commence au pied de l'immeuble, se poursuit dans de petits clubs, puis l'équipe locale et enfin Téhéran. Parfois ils partent à l'étranger, dans des équipes modestes, comme aux Emirats, ou les clubs prestigieux européens comme en Allemagne.

Y'a-t-il une distinction entre les milieux urbains et ruraux?

Oui et non. C'est surtout urbain mais avec des nuances. Les milieux populaires urbains et ruraux jouent beaucoup au football, les classes supérieures surtout au volley, comme on peut le voir sur les plages de la Caspienne par exemple. Dans les villages, on trouve en général un terrain de foot.

A Téhéran, on oppose souvent les Bleus d'Esteghlâl aux Rouges de Persépolis, notamment du point de vue de leur ancrage dans la population. Esteghlâl passe pour un club de classes supérieures alors que Persépolis serait un club aux assises plus populaires.

Même s'il faut la nuancer, cette division existe. Persépolis est vraiment le club de la capitale, avec ses héros, notamment Ali Parvin qui a été un grand joueur, le manager du club pendant longtemps, et son entraineur. A côté, Esteghlâl a un rayonnement plus large dans le pays, il a des succursales à Rasht et Ahvâz. Les Bleus (Esteghlâl) traitent les Rouges de *longi,* qui est l'étoffe dont on se couvre au hammam, pour stigmatiser le côté




Les supporters de Pirouzi/ Persépolis



Les supporters d'Esteghlâl

populaire voire populacier de Pirouzi. Ce à quoi les Rouges répondent par *kiséi,* nom du gant dont on se sert au hammam, blanc mais parcouru de fils bleus. Cela permet de renvoyer le stigmate pour mieux stigmatiser le stigmatiseur. En même temps, il y a des chants très élaborés sur le ciel bleu du côté d'Esteghlâl. Ce répertoire est bien connu dans d'autres stades.

Quand on va à l'Est et au Sud de Téhéran, la plupart des supporters soutiennent Pirouzi/ Persépolis. Dans les *ghahveh khâneh*, mieux vaut ne pas prononcer le nom d'Esteghlâl.

Ce factionnalisme urbain renvoie à deux explications. La première renvoie à des phénomènes de factionnalisme dans les villes iraniennes que l'on a connus avec l'opposition entre les *Heydari* et les *Nematollahi*. Ces factions s'opposaient notamment lors de fêtes ou de cérémonies surtout dans le centre de l'Iran. La population se rattachait à l'une ou l'autre de ces factions, sans forcément savoir à quoi cela correspondait. Un peu comme en Italie entre les Guelfes et les Gibelins dont l'opposition séculaire remontait aux empereurs d'Allemagne et divisait les villes en deux. Cette coupure dualiste est fréquente, on la retrouve dans beaucoup de sociétés sans que ça ne change rien à la situation sociale.

La deuxième explication relève des universaux de la partisanerie footballistique, selon lesquels on se définit par rapport au plus proche, en le transformant en ennemi. On retrouve ça en Italie avec l'Inter Milan et l'AC Milan, la Juventus et le Torino, ou encore en Espagne avec le Real de Madrid et l'Atletico etc. On les appelle souvent de manière un peu abusive des «couples maudits». Quand on va à l'Est et au Sud de Téhéran, la plupart des supporters soutiennent Pirouzi/ Persépolis. Dans les *ghahveh khâneh*, mieux vaut ne pas prononcer le nom d'Esteghlâl.

En Angleterre notamment, le problème de hooliganisme a conduit la fédération à augmenter le prix des places dans les stades, ce qui en a limité

l'accès aux classes populaires. Qui va, ou peut aller, au stade?

Récemment, quelques manifestations brutales de la part des supporters les plus ardents ont eu lieu. Surtout lors des derbys ou des défaites de l'Iran dans les matchs de qualification pour les coupes mondiales, notamment lors de la défaite contre Bahreïn qui avait engendré des mouvements violents. Mais il n'y a pas de politique de «disneylandisation» ou de gentrification du public des stades. Le football iranien reste un spectacle populaire avec des tarifs très raisonnables. Il n'y a pas non plus de phénomène très tranché de division des gradins, avec des loges etc. Cela viendra sans doute mais pour le moment ce n'est pas le cas. C'est un spectacle accessible au peuple qui vient parfois de très loin pour voir ces matchs.

Peut-on analyser la structure des supporters en termes de genre? Les femmes sont-elles véritablement de ferventes supportrices? Pourquoi?

Les femmes urbaines des classes moyennes regardent volontiers le football chez elles à la télévision, comme une fenêtre ouverte sur le monde. J'ai souvent été frappé de voir à quel point elles avaient une connaissance des équipes diverses et des joueurs. Ce sentiment est sans doute renforcé par l'impossibilité pour elles d'assister directement au match.

> Il n'y a pas de politique de «disneylandisation» ou de gentrification du public des stades. Le football iranien reste un spectacle populaire avec des tarifs très raisonnables.

La saga commence en 1997 quand la *Team-e Melli* rentre victorieuse d'Australie où elle s'est qualifiée pour la coupe du monde. Récemment, le match de qualification pour la coupe du monde de 2006 a donné lieu à de nouveaux élans des supporters féminins. *Off Side*, le film de Jafar Panâhi qui a eu l'Ours d'Argent à Berlin, raconte d'ailleurs l'histoire de ces supportrices tournant autour des stades déguisées en hommes pour s'infiltrer à l'intérieur. ■

Quelques publications de Christian Bromberger sur le football:

- *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Pocket, (Agora), 2004 (première édition Bayard, 1998) (traductions grecque et anglaise en cours).
- *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2001 (première édition, 1995, deuxième édition, 1996) (406 p.).
- «Se poser en s'opposant. Variations sur les antagonismes footballistiques de Marseille à Téhéran». In: *Passions sportives, identifications et sentiments d'appartenance* R. Poli, éd., Neuchâtel, CIES (pp. 35-55).



Gol koochik, le football anecdotique

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran

«*Rangez-moi ce ballon!*»
Enoncé récurrent dans les écoles, collèges ou lycées iraniens.

L'Iran du XXe siècle fut, à n'en pas douter, témoin de deux événements majeurs: la création de la fédération iranienne de football en 1920, et le premier match officiel de l'équipe iranienne de football en 1941. La *success story* de notre équipe nationale a commencé à cette époque avec notre «victoire» par «match nul» sur l'équipe afghane, et s'est prolongée avec l'arrivée de l'équipe au 1er tour de la coupe du monde de football en 1978. Elle a continué avec l'arrivée de l'équipe au 1er tour de la coupe du monde de 1998 et s'est poursuivie avec l'arrivée de l'équipe au 1er tour de la coupe du monde de 2006. Apparemment, personne n'est capable de freiner l'irrésistible ascension de l'équipe iranienne qui, depuis 1945 et son rattachement à la FIFA, n'a jamais trahi la confiance de la Fédération qui n'a jamais cessé de trahir la confiance du peuple… Trêve de moquerie, l'Iran peut quand même se targuer d'avoir remporté à trois reprises, en 1968, 1972, et 1976, le championnat d'Asie. Alors oui, on continue d'y croire. Le football en Iran, comme partout ailleurs, est une affaire sérieuse. A ce titre, il donne sérieusement envie de rire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un œil et l'oreille dans les rues de Téhéran et de toutes les villes de province pour voir et entendre les supporteurs en train de se maudire, et d'en rire à gorge déployée. En Iran, comme partout ailleurs, les jours de grands matchs… je m'interroge. Quand même! C'est à se demander si ce sport de (grosse) masse mérite une telle débauche d'énergie? On se le demande, parfois. Mais c'est comme se demander si notre jambe mérite qu'on s'y appuie pour marcher. On ampute difficilement la culture populaire de sa portion la plus imposante et la plus universelle, même si l'on se prend parfois à rêver…

Si les résultats de notre équipe nationale de football traditionnel laissent à désirer, en revanche, l'équipe iranienne de futsal (foot en salle) peut garder la tête haute et le pied au plancher. Meilleure équipe d'Asie de la Super Ligue de Futsal, elle a remporté pour la troisième fois d'affilée le championnat d'Asie, et n'est pas prête à s'arrêter en si bon chemin. Il est à préciser que le terrain de foot en salle n'est pas le même, et que les gradins sont plus conviviaux; que le crachin par gros temps n'est plus à déplorer, sur le terrain, ni même dans les promenades. On marque volontiers, et beaucoup plus, malgré la taille moyenne du but qui fait plutôt penser à une cage de handball. Plus petite, elle reste plus accessible (Vahid Shamsaee, la star iranienne de futsal à marqué jusqu'à ce jour pas moins de 320 buts). Les gardiens de but de futsal sont des malheureux qu'on agresse sans arrêt car le terrain est court (mais pas les jambes des athlètes). On a vite fait, la balle au pied, de parcourir les quelques dizaines mètres qui séparent les deux cages (gare au visage)… Question football, assurément, l'Iran n'est pas en reste. S'il a laissé à l'Angleterre le soin d'inventer le ballon de cuir; s'il manque à son équipe l'éclat et le palmarès des grandes équipes; si c'est un «petit» pays de football, c'est en revanche «le» pays du *Gol Koochik*…

Le *Gol Koochik* ou «petite cage» est née je ne sais quand et je ne sais où, quelque part en Iran. Sur ce sujet, les avis divergent et ne méritent pas qu'on s'y

attarde. En revanche, pour ceux d'hier parmi les garçons qui vinrent au monde avant l'irrésistible vogue des ordinateurs domestiques, il est clair que le *Gol Koochik* est arrivé le jour même de leur naissance. Leur cri primal va de pair avec la vue de leur mère, et avec la reconnaissance, dans un coin de la salle d'opération, de leur premier *toup pélastiki*, leur premier ballon en plastique à rayures. En Iran, ceux des générations susdites naissaient en serrant très fort leur ballon, déjà prêts et pressés de rallier la ruelle, le terrain vague, la petite cour d'école, ou même le petit coin du plus petit des jardins, pour y marquer un but d'anthologie (également domestique)…

Vous l'aurez compris, chers étrangers aux coutumes iraniennes les plus authentiquement persanes, le *Gol Koochik*, c'est du football, mais c'est aussi bien plus que cela. Le joueur de *Gol Koochik* est un jongleur qui aura manqué sa vocation d'artiste de cirque ou de prestidigitateur. Son ballon est moitié moins gros qu'un vrai ballon de foot, il est délicatement fagoté de minces rayures (généralement violettes), il est dur comme une boite crânienne prête à éclater (une chambre à air, évidemment). Alors on la double. Explication: un *toup pélastiki* éventré faisant office de lest et de revêtement protecteur s'en vient recouvrir le *toup* initial. Autrement dit, on introduit dans le ballon mort, un second *toup* bien compact pour l'alourdir. Magie de l'artisanat de rue, le *toup pélastiki* est prêt à l'emploi, prêt à virevolter dans les ruelles de notre enfance et dans nos cours de récréation.

Le *Gol Koochik* se pratique généralement dans des impasses, et se joue à comité restreint. Les équipes sont constituées chacune de deux à quatre personnes. Tous sont apparemment des êtres humains normaux. Mais, à les voir évoluer sur le terrain, on réalise pourtant qu'il n'en est rien. Des feu follets je dirais, ou du vif argent. Les déplacements des «praticiens» du *Gol Koochik* font penser à une foire d'empoigne de particules élémentaires apparemment sujettes au désordre. Erreur. Car le joueur de *Gol Koochik* n'a qu'une seule obsession: faire preuve de finesse, dans ses déplacements, dans ses mouvements, dans son incessant va-et-vient, d'une cage à l'autre. La taille réduite de celle-ci (1 mètre sur 60 cm) fait penser au trou de la balle en bois du bilboquet. Difficile d'y carrer le petit *toup*, malgré sa petitesse.

Avant de passer à des choses plus sérieuses (comme la préparation de son échec au concours d'entrée à l'université), l'écolier ou le lycéen iranien n'avait jusqu'à peu, rien d'autre en tête, en dehors de la coupe de monde, ses substituts nationaux ou locaux, et l'arène du *Gool Koochik*. Depuis la grande démocratisation du PC, du Mac, du Web, des trucs et autres machins (plutôt utiles), les jeunes iraniens sont un peu moins enclins à courir à tout bout de champ, à se retrouver sur leur parcelle de territoire de jeu. On les croise de moins en moins, ces garnements tout droit sortis d'une improbable «guerre des boutons» à la persane; ces jeunes gens aussi, à la chevelure étudiée, au geste sûr de joli-cœur de banlieue, qui à aucun prix ne laisseraient choir leur *toup pélastiki* sans avoir donné du fil à retordre aux gars de l'impasse d'en face. La ville elle-même semble beaucoup moins s'y prêter (il y a moins d'impasses et plus d'autoroutes), à ce jeu sans lendemain qui ne conduira pas même, le plus souvent, au ballon standard des terrains de foot. Quant à découvrir le Zidane du *Gool Koochik*...

> S'il a laissé à l'Angleterre le soin d'inventer le ballon de cuir; s'il manque à son équipe l'éclat et le palmarès des grandes équipes; si c'est un «petit» pays de football, c'est en revanche «le» pays du *Gol Koochik*...

Voilà pour l'anecdote. La vérité, c'est que partout, la jeunesse pleine de peps transpire à vouloir intercepter le ballon rond, le vrai, en plein milieu de sa trajectoire; que partout, la jeunesse continue de célébrer ce grand jour de 1848 où les règles du sport le plus populaire de la planète furent définitivement édictées et codifiées à Cambridge; que les multinationales continuent de brasser, tous les jours un peu plus de sommes astronomiques, grâce au ballon standard et à son beau cuir industriel… qui n'est même plus tanné. ■

Le paint-ball en Iran

Shahnâz Salâmi
Mehdi Salâmi

A côté des sports traditionnels iraniens et des sports classiques occidentaux tels que le football, de nouvelles disciplines ont fait leur apparition en Iran au cours de ces dernières années, même si elles restent encore peu connues de la majorité de la population. Le paint-ball en fait partie. Présent depuis plus de sept ans en Iran et malgré ses dimensions sportives évidentes (notamment la course et le tir), le paint-ball n'est pas encore reconnu comme un sport officiel en Iran. Une équipe nationale iranienne de paint-ball existe néanmoins depuis plus de trois ans et a obtenu plusieurs prix, notamment lors de divers championnats organisés dans des pays asiatiques.

Le paint-ball est originaire d'Australie et s'est progressivement constitué comme discipline sportive dans les années 1970. Il y avait à l'époque de nombreux conflits entre les bergers qui ne parvenaient souvent pas à distinguer leurs bêtes qui passaient souvent dans d'autres ranchs. Afin de les distinguer, ils utilisèrent peu à peu des billes de peinture lancées qui indiquaient leur provenance. Le marquage se transforma peu à peu en "bataille" rangée, et le paint-ball fut né. Par la suite, les Américains contribuèrent largement au développement de cette activité désignée désormais sous le nom de paint-ball dans le monde. Elle fit ensuite son entrée en Grande- Bretagne, puis en France et dans le reste de l'Europe jusqu'au début des années 1990. Il s'est cependant diffusé tardivement dans certains pays comme l'Iran. L'une des raisons est que les billes coutent très chères, surtout dans les pays non-producteurs dont l'Iran fait partie. Les meilleures billes demeurent fabriquées sur le continent américain.

Étant fort en sensations (sport extrême) et caractérisé par l'emploi des marqueurs chargés de billes (sport mécanique), le paint-ball prend le plus souvent une connotation militaire et rappelle fortement la guerre. Cela explique en grande partie l'interdiction des billes de couleur rouge - évoquant le sang - dans les compétitions solennelles. En plus, dans l'esprit de beaucoup de joueurs, il se rapproche des échecs de par ses scénarios et ses stratégies particulières.

Il peut se pratiquer dans des salles spécialisées, mais également en forêt où les arbres et la végétation servent de véritables obstacles naturels. En Iran, la salle de paint-ball du Complexe Sportif d'Enghelâb à Téhéran est considérée comme la plus grande du pays. Des parcours en salle exigent l'emploi d'obstacles artificiels; les obstacles gonflables étant les plus utilisées.

Notons que le principe du paint-ball sportif est simple. Deux équipes de cinq ou sept joueurs s'affrontent sur un terrain clos et aménagé. Comme dans tous les sports, il existe des règles particulières ainsi que de sécurité. Les scénarios possibles sont aussi nombreux que l'on puisse en imaginer, toutefois,



Matériel de paint-ball

quelques types de jeu sont fréquemment adoptés: chaque équipe part de sa base et doit prendre le drapeau placé dans la base adverse ou bien au centre du terrain pour le ramener dans la sienne en éliminant un maximum d'adversaires au passage afin de cumuler le maximum de points. Sans drapeau, chaque équipe part de sa base et doit arriver complète dans la base adverse. Les parties sont déterminées en fonction de la configuration des équipes. Par exemple, pour des équipes de trois joueurs, trois parties dont chacune dure trois minutes sont envisagées. La partie s'arrête lorsque le drapeau est ramené dans un camp. Si aucune des deux équipes n'est victorieuse lorsque le chronomètre s'arrête, un match nul est déclaré. Le système d'arbitrage est assez simple et réglementé: une fois qu'un joueur est taché sur le lanceur ou sur le corps, il sort du jeu. En effet, lorsqu'une bille éclate, elle laisse une trace de peinture sur une partie de son corps ou de son équipement. Chaque joueur marqué de taches de couleur est alors éliminé.

Outre le fait d'être âgé de 16 ans minimum, le respect de certaines règles de sécurité est également essentiel, notamment le port du masque dans l'aire de jeu et la pose des sacs à canons hors période de jeu. L'impact des billes est également plus ou moins ressenti, selon la distance à laquelle est tirée la bille (sachant qu'il y a une distance de sécurité minimale) et la partie du corps touchée. Les billes de gélatine colorée sont inévitablement un peu dures pour deux raisons: premièrement, elles ne doivent pas être cassées dans le lanceur mais lors de l'impact. Deuxièmement, en tirant légèrement, elles doivent facilement parcourir au moins 50 mètres.

Le paint-ball est une discipline très tactique et nécessite des qualités d'esprit d'équipe, de fair-play, de discipline. Il exige également une bonne observation, analyse, communication et maîtrise de soi. Il reste encore peu développé en Iran notamment en raison de son coût, mais n'en attire pas moins un nombre croissant de nouveaux adeptes chaque année. ■





Club du paint-ball de Totchâl, Téhéran



Photos: Hâmed Badiee



Deuxièmes jeux de la solidarité des pays islamiques en Iran

Hossein Kohandani*





En avril 2010, l'Iran va accueillir la deuxième édition des «Jeux de la solidarité islamique», l'un des plus grands événements sportifs organisés depuis l'instauration de la république islamique d'Iran. Ces jeux sont organisés par la Fédération sportive de la solidarité islamique, qui est un organe de l'Organisation de la conférence islamique (OCI). Cette fédération sportive a été créée lors de la troisième conférence islamique qui s'est tenue à La Mecque en 1981 afin de superviser les activités sportives entre les Etats membres de l'OCI. En 1985, l'OCI invita les comités nationaux olympiques des pays islamiques à participer à la conférence fondatrice de la Fédération sportive de la solidarité islamique. Un comité exécutif chargé de la gestion et de la supervision du travail de la fédération fut également mis en place.







Les objectifs de la fédération

Les objectifs principaux de la fédération sont de renforcer la solidarité islamique entre les pays, de promouvoir l'identité islamique dans le domaine sportif ainsi que consolider les liens d'unité et de fraternité parmi les athlètes des pays membres. Afin de mieux préparer les différentes étapes des jeux, les différents organisateurs ont créé des comités comme le comité technique, du protocole, de l'hébergement, de la formation, des relations internationales, des relations publiques, de presse, des transports, de la culture ou encore du sponsoring, des volontaires, etc.

La première édition de ces jeux a eu lieu en avril 2005 en Arabie Saoudite, à laquelle ont participé 6000 athlètes de 55 pays islamiques dans 13 disciplines. Les épreuves se sont déroulées dans 4 villes,

Etat islamique d'Afghanistan AFG	République d'Albanie ALB	République Algérienne Démocratique et Populaire ALG	Royaume du Maroc MAR	République du Mozambique MOZ	République du Niger NIG
République d'Azerbaïdjan AZE	Royaume de Bahreïn BRN	République Populaire du Bangladesh BAN	République fédérale du Nigeria NGR	Sultanat d'Oman OMA	République islamique du Pakistan PAK
République du Bénin BEN	Brunei Darussalam BRU	Burkina Faso BUR	Etat de Palestine PLE	Etat du Qatar QAT	Royaume d'Arabie Saoudite KSA
République du Cameroun CMR	République du Tchad CHA	Union des Comores COM	République du Sénégal SEN	République de Sierra Léone SLE	République de Somalie SOM
République de Côte-d'Ivoire CIV	République de Djibouti DJI	République arabe d'Egypte EGY	République du Soudan SUD	République du Suriname SUR	République Arabe Syrienne SYR
République du Gabon GAB	République de Gambie GAM	République de Guinee GUI	République du Tadjikistan TJK	République du Togo TOG	République Tunisienne TUN
République de Guinée Bissau GBS	République du Guyana GUY	République d'Indonésie IND	République de Turquie TUR	Turkménistan TKM	République d'Ouganda UGA
République islamique d'Iran IRI	République d'Irak IRK	Royaume Hachémite de Jordanie JOR	Etat des Emirats Arabes Unis UAE	République d'Ouzbékistan UZB	République du Yémen YEM
République du Kazakhstan KAZ	Etat du Koweït KUW	République du Kirghiz KGZ	République des Maldives MDV	République islamique de Mauritanie MTN	République du Mali MLI
République du Liban LIB	Jamahiriya libyenne socialiste LIB	Malaisie MAS			

Tableau 1 : liste des pays islamiques

Djeddah, Riad, Médine et La Mecque. Dans ces jeux qui sont également surnommés «Jeux olympiques islamiques», 355 médailles ont été décernées. Avec 24 médailles d'or, 17 d'argent et 19 de bronze, l'Arabie Saoudite a obtenu la première place. Avec 30 médailles dont 10 d'or, 9 d'argent et 11 de bronze, l'Iran à quant à lui obtenu la quatrième place.

Ces jeux sont organisés tous les 4 ans dans un des pays islamiques (Tableau 1) mais cette année, en raison de la grippe A (H1N1), les jeux qui devaient se tenir en 2009 en Iran, ont été reportés en avril 2010.

La deuxième édition comprendra 18 disciplines et pour la première fois, des femmes seront présentes dans 6 disciplines. (Tableau 2) Les femmes des pays

Tableau 2
Disciplines sportives pour ces jeux (homme-femme)

	Sport		Sport
1	Athlétisme (homme-femme)	10	Water-polo
2	Natation	11	Football
3	Volley-ball	12	Handball
4	Basketball	13	Taekwondo (homme-femme)
5	Haltérophilie	14	Karaté (homme-femme)
6	Tennis de table (homme-femme)	15	Escrime (homme-femme)
7	Tir (homme-femme)	16	Lutte (libre/Romaine)
8	Plongeon	17	Zourkhâneh
9	Judo		



Tableau 3
Disciplines sportives paralympiques

	Sport		Sport
1	Foot salle	4	Tennis de table
2	Tir	5	Volleyball
3	Basketball		



islamiques organisent également tous les 4 ans des «Jeux des femmes musulmanes» sous la direction de la fédération sportive des femmes musulmanes. Cependant, en raison de l'organisation des jeux des pays islamiques et de la participation des femmes, les jeux des femmes musulmanes n'auront pas lieu. D'autre part, pour la première fois aussi, les handicapés auront leur place dans ces jeux dans 5 disciplines. (Tableau3)

Le total des médailles décernées sera de 586, et on compte sur la présence de près de 9000 athlètes. Ces jeux seront organisés dans trois grandes villes d'Iran, à Téhéran (capitale de l'Iran), Ispahan (capitale culturelle) et Mashhad (capitale religieuse). Ces jeux seront organisés dans 17 stades et complexes sportifs. Dans ces trois villes, une trentaine d'hôtels seront réservés à l'hébergement des athlètes, des entraineurs et des autres membres des délégations. Pour l'organisation de ces jeux, une organisation a été créée il y deux ans à Téhéran (tableau 4) et un comité organisateur de ces jeux a été mis en place dans chacune des villes organisatrices.

Un grand nombre de personnes a été

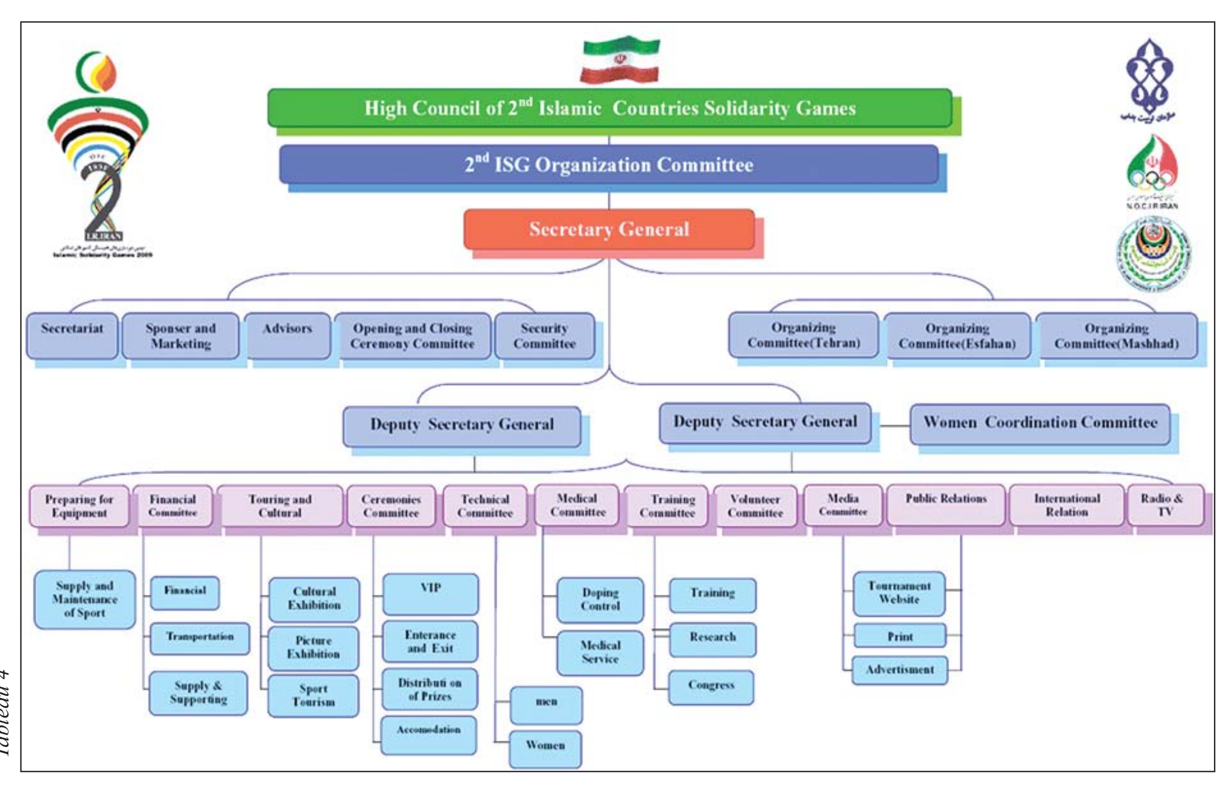


Tableau 4

embauché à différents postes et près de 5000 volontaires seront recrutés pour contribuer à l'organisation de ces jeux à Téhéran, tandis que près de 2000 volontaires seront mobilisés dans les autres villes afin d'offrir leur services dans différents domaines comme la traduction, les guides touristiques, le protocole, les médias, etc. Des ressources financières et humaines considérables seront donc consacrées afin de mener à bien l'organisation de ces jeux. L'Iran compte beaucoup sur le bon déroulement de ces jeux et souhaite montrer qu'elle est capable d'organiser ce genre de manifestation sportive internationale. Elle implique cependant d'assurer la gestion dans plusieurs aspects tels que la technique sportive, la gestion de l'événement en soi mais également celle des ressources humaines et financières, la gestion culturelle... Elle exige également la mise en place d'une coordination étroite entre les différents ministères et institutions concernées comme le ministère des affaires étrangères, les mairies des trois villes, les médias, les aéroports, l'armée et la police, le ministère de la culture, l'organisation de l'éducation physique, les universités, et bien d'autres organisations et institutions publiques et privées. Dans ce sens, le premier vice président de la république a adressé une circulaire à l'ensemble des ministères en leur demandant de coopérer pour mener à bien l'organisation de ces jeux. Certains changements intervenus à la tête de l'organisation de l'éducation physique ainsi qu'à la tête de l'organisation des jeux ont cependant compliqué l'organisation des jeux. Cependant, une forte mobilisation a également été constatée parmi différentes couches de la société pour contribuer au bon déroulement de cet événement. Les



représentants de la fédération sportive pour la solidarité islamique ont d'ors et déjà visité à plusieurs reprises les sites et les complexes sportifs à Téhéran, Ispahan et Mashhad, et ont constaté la capacité des infrastructures iraniennes à accueillir les athlètes des 57 pays islamiques.

Plusieurs réunions de coordination ont également eu lieu en Iran et en Arabie saoudite, et les chefs de missions des pays participants aux jeux se sont rendus en Iran afin de préparer l'arrivée de leurs athlètes. Le tirage au sort de certaines disciplines notamment les disciplines par équipes a été organisé et leurs groupes déterminés. Parallèlement aux jeux, un festival du film sportif sera organisé à Téhéran et un congrès scientifique sportif se tiendra aussi à Ispahan pour encourager les sportifs dans leur perfectionnement scientifique. Le comité culturel de cette organisation a également envisagé d'organiser une exposition sur la culture et la civilisation des nations islamiques pour renforcer la solidarité islamique et promouvoir l'identité islamique des pays membres. ■

---

*Directeur exécutif du Comité organisateur des Deuxièmes Jeux de la Solidarité Islamique













Les femmes iraniennes et le sport

Lâdane Motamedi



Equipements sportifs dans la plupart des parcs de l'Iran

La nécessité de permettre aux femmes d'avoir une activité physique dans une grande ville comme Téhéran a été au cours des dernières années l'objet de l'attention des pouvoirs publics en Iran. Ainsi, de nombreux centres sportifs et parcs pourvus d'équipements sportifs réservés aux femmes ont récemment été ouverts dans la ville de Téhéran. En outre, 57 associations sportives publiques pour femmes ont été créées à l'initiative de la municipalité de Téhéran. Ces dernières sont largement concurrencées par les associations sportives privées, mais n'en répondent pas moins à une demande croissante. Si les centres sportifs privés existent depuis longtemps, les associations sportives publiques sont des créations récentes et concernent les femmes de tous âges. Elles manifestent également un engagement croissant du secteur public dans ce domaine.

Les sportives amateurs

Depuis quelques années, la municipalité de Téhéran organise des programmes de sport collectif matinal pour hommes et femmes dans des centaines de parcs. L'engagement de monitrices d'éducation physique a donné aux femmes l'occasion de satisfaire leur besoin d'activité physique adapté au rythme de chacun, tout en leur offrant un espace de détente. Madame Mahshid Navabi est l'une de ces monitrices. Quand à 6 heures du matin, je suis allée au parc de mon quartier pour l'interviewer, elle était occupée à entraîner les femmes avec beaucoup d'énergie et d'enthousiasme. Elle est notamment persuadée que le sport permet aux femmes de trouver un meilleur équilibre dans leur vie tant familiale que sociale.

La section sportive de la municipalité de Téhéran organise également d'autres programmes, parmi lesquels des randonnées en montagne pendant l'été qui eurent lieu pour la première fois en juillet 2009. 1100 femmes, inscrites dans les centres sportifs des 22 arrondissements de Téhéran, ont participé à cette randonnée.

L'installation d'équipements sportifs dans la plupart des parcs de la capitale est une autre stratégie mise en œuvre par la municipalité pour inciter les Téhéranaises à pratiquer davantage d'activités physiques. Ces équipements présentent l'avantage d'être gratuits et accessibles à toutes. Toutefois, les femmes fréquentent les centres sportifs publics et

privés bien plus que les parcs. La raison en est peut-être la variété des activités et disciplines proposées par ces centres. D'ailleurs, selon les statistiques, les femmes iraniennes préfèrent le sport en salle au sport en plein air.

A l'heure actuelle, 57 centres sportifs publics proposent aux Téhéranaises des programmes sportifs dans des disciplines diverses, et les associations sportives privées ne cessent de se multiplier; l'engouement des femmes pour ces associations n'a jamais été aussi grand.

Les sportives professionnelles

Ces dernières années, nous avons été témoins d'une présence féminine de plus en plus remarquable dans les compétitions sportives nationales et internationales. Les hommes sont statistiquement meilleurs en sport professionnel; les femmes ne sont toutefois pas en reste. Au cours de ces dernières années, quelques sportives iraniennes ont effectué des performances brillantes au niveau national et international. Sârâ Khosh Djamâl, la première taekwondoïste iranienne à avoir participé aux jeux olympiques - lors des jeux de Pékin - en est un bel exemple. Atoussâ Pourkâshiân a obtenu l'appellation de Grand Maître lors des Olympiades d'échecs en Allemagne. Leilâ Ebrâhimi a remporté la médaille d'or de course à pied en 2007 en Iran. Et le transfert de Behnâz Khayât -gardienne de but de l'équipe nationale de footsalle dans une équipe espagnole a fait grand bruit dans les milieux du football féminin en Iran. Des sports plus inattendus sont également pratiqués par les Iraniennes. En escalade, Massoumeh Saïdi s'est fait connaître dans toute l'Asie avec sa belle ascension en Chine. Lâleh Keshâvarz – qui vit dans la province de Sistân et Balouchistân - et Farkhondeh Sâdegh sont les deux premières femmes à avoir hissé le drapeau de l'Iran sur le plus haut sommet du monde, l'Everest.

> Si les centres sportifs privés existent depuis longtemps, les associations sportives publiques sont des créations récentes et concernent les femmes de tous âges. Elles manifestent également un engagement croissant du secteur public dans ce domaine.

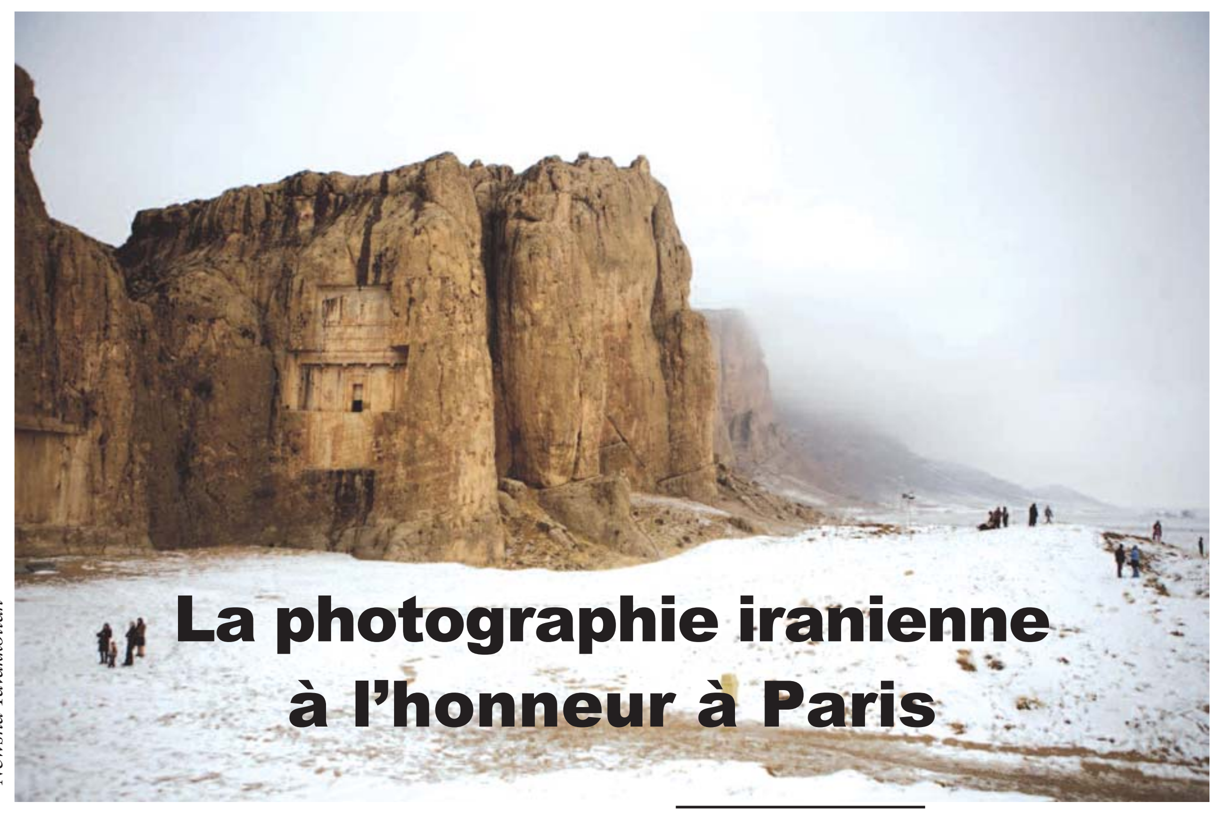
La présence des femmes dans les compétitions nationales et leurs victoires dans les compétitions internationales a incité l'Organisation de l'Education Physique – équivalent du Ministère du sport en Iran - à envisager de créer un centre spécialisé dont l'objectif serait la découverte des talents sportifs chez les femmes. Ce centre est en cours de construction. Les athlètes iraniennes percent en petit nombre à un bon niveau, mais il leur reste encore un long chemin à faire pour acquérir une meilleure visibilité au niveau international. ■


Lâleh Keshâvarz


Sârâ Khosh Djamâl


Farkhondeh Sâdegh


Atoussâ Pourkâshiân



Falaises,
Newsha Tavakkolian

La photographie iranienne à l'honneur à Paris

Jean-Pierre Brigaudiot

Dans le cadre de la seconde *Biennale des images du monde* intitulée *Photoquai-2* avec pour directrice artistique, cette année, Anahita Ghabaian Etehadieh, iranienne, fondatrice de la fameuse *Silkroad gallery* de Téhéran, se tiennent deux expositions remarquables:

- l'une au Musée du Quai Branly: ***165 ans de photographie iranienne.*** 22 septembre-22 novembre 2009
- l'autre, à La Monnaie de Paris: ***Iran, 1979-2009, entre l'espoir et le chaos: trente ans de photographie documentaire iranienne.*** 6 novembre-20 décembre 2009.

Ces expositions sont remarquables car elles se posent comme une fenêtre panoramique ouvrant sur un pays fascinant qu'on ne connaît le plus souvent qu'à travers des médias dont la relative impartialité est à mettre en parallèle avec l'objectivité de la photo: les uns et l'autre s'attachent à dire l'insaisissable c'est-à-dire *le réel* qui n'est cependant jamais qu'*un réel*, celui qu'on dit selon sa place dans le monde.

"*Les images techniques omniprésentes autour de nous sont sur le point de restructurer magiquement notre «réalité» et de la transformer en un scénario planétaire d'images.*" Vilèm Flusser, *Pour une philosophie de la photographie,* 1993, éditions Circé, 1996.

Ces expositions s'inscrivent dans le cadre d'une ouverture générale des musées à ce qui diffère, à ce qui sort de leur orientation principale. Ainsi par exemple, le Louvre s'est ouvert depuis quelques années à des expositions d'art contemporain, le plus souvent en relation ou en confrontation avec ses propres collections. Le *Musée du Quai Branly* est un tout récent musée ethnographique, il regroupe des collections antérieurement dispersées mais dont une grande partie provient de l'ancien Musée des arts africains et océaniens. *La Monnaie de Paris*, quant

à ce lieu historique, se consacre principalement à la présentation pédagogique de l'émission des monnaies, anciennes et récentes, et à l'édition de médailles et de bijoux. Si La Monnaie de Paris ne détient pas vraiment de collection photographique, le Musée du Quai Branly possède quant à lui plus de 700 000 photos prises depuis le milieu du dix-neuvième siècle, celles-ci témoignant à la fois du mode de vie de populations disparues et des rapports entretenus par les photographes, souvent explorateurs et détenteurs à priori de représentations établies de celles-ci; cependant la collection comporte également des photographies contemporaines. Il faut donc constater que la photo, au Musée du Quai Branly, occupe une place de choix aux côtés des objets rituels et fonctionnels, photo comme document d'amateur ou de professionnel ou photo anthropologique et photo d'art car, ne l'oublions pas, le temps sacralise et *artialise* les objets. Et la photo, comme toujours, dit davantage et autre chose que ce qu'elle ne semble dire: il y a un immense *au-delà des apparences* à discerner. Ceci vaut pour ces deux expositions de photographie iranienne.

Au Musée du Quai Branly, l'exposition *165 ans de photographie iranienne* souffre d'un contexte muséal pesant: pénombre et plafonds écrasants rendent le lieu irrespirable, ce à quoi s'ajoute une médiocre lisibilité de cette architecture postmoderne qui tend à s'exposer au détriment des œuvres présentées. C'est ainsi que l'architecte Jean Nouvel conçoit le musée: une œuvre en elle-même et pour elle-même. Mais le choix des pièces présentées dans cette exposition et leur indéniable attrait compensent cela. Les photos vont ici et quant à leurs dates, du milieu du dix-neuvième siècle à nos jours. Photos ethnologiques et documentaires d'abord, selon le parcours proposé, on commence à la moitié du dix-neuvième siècle jusqu'aux années trente ou cinquante, photos passées et ocrées qui dévoilent tout à la fois une société, des



Abdollah Khan Qajar, XIXe siècle, Musée du Quai Branly



A gauche et à droite: Epouses de Nasser al-din Shah, XIXe siècle, Musée du Quai Branly



Agha Reza Eghbal al Saltaneh, Fils de Mirza Eshagh Khan le serviteur, astronome de Gilan, XIXe siècle, Musée du Quai Branly



1980 /1988, Guerre Iran - Irak, Mohammad Farnood



1980-88, Guerre Iran-Irak, Ali Fereidouni

modes de vie et l'intimité des populations saisies *et figées-fixées* par l'objectif; c'est à la fois émouvant et d'un indéniable intérêt historique. Puis il y a cette époque entre les années trente et les années cinquante où la bourgeoisie, pour la fête du nouvel an iranien, se faisait photographier en famille, vêtue à l'européenne. Portraits de groupes familiaux corrects et prospères où les figurants sont toujours un peu empesés et mal à l'aise, tant dans leurs vêtements que face à l'objectif inquisiteur qui scrute sans concessions, dont on craint la révélation d'une *réalité* inattendue, en tous cas autre, étrange. Epoque où la photo est encore un peu rare, images d'une société dominante qui cherche une ouverture sur le monde extérieur et la modernité. Ces photos révèlent des partis pris esthétiques, une mise en scène et une conformité certaine de la part des photographes, et par ailleurs le désir sous jacent de *paraître* dans l'apparaître de la part de ceux qui posent.

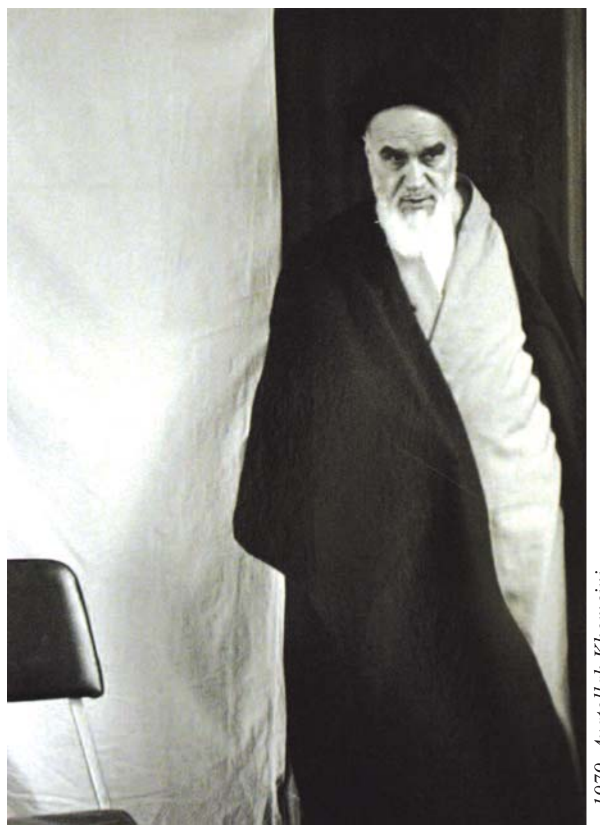
Puis viennent, suite du parcours, une série de photos de la révolution islamique, photos de reportage, photos prises au vol, à chaud, au cœur de l'événement. Vues en écho à ce vingtième anniversaire de la chute du mur de Berlin et des régimes communistes d'Europe centrale, les photos de la révolution islamique nous disent le caractère inéluctable de la libération des peuples par rapport à ce (ceux) qui les opprime(nt), dictatures et idéologies totalitaires en tous genres: chaos des rues noires de manifestants, cohortes de policiers, incendies, statues renversées et jeunesse joyeuse qui s'expose, pleine de croyances et d'idéal, au risque de sa vie. Eternel recommencement donc: à Téhéran on déboulonnait la statue du Shâh et à Prague ce sera celle de Lénine, on brule les symboles de ce en quoi on a cru ou de ce qu'on a haï. Et arrivent les photos, reportages sur la guerre Iran-Irak, avec l'horreur de toute guerre. Ici pourtant ce n'est pas le pire qui est montré, comme j'avais pu voir au musée d'art moderne de Téhéran il y a quelques années; non pas que nous soyons ici à Paris et dans cette exposition dans un parti pris esthétisé, même si les raisons du choix de ces photos ont pu se teinter d'un peu d'esthétique ou simplement de modération. Nous sommes avec les photos de la révolution islamique et avec celles de cette sale guerre dans le domaine de la photo reportage et du document choc. Ces deux moments cruciaux qu'a vécu l'Iran depuis trente ans ont généré un genre photographique marquant qui va largement occuper le territoire de la photo de ce pays et même masquer l'émergence d'autres genres à caractère délibérément artistique, bref une photo contemporaine, plasticienne et plus esthétique à priori, car débarrassée de l'événementiel.

Au-delà de son esthétique et de sa plasticité, la

photo contemporaine iranienne présentée dans ce contexte du Musée du Quai Branly vogue dans les alentours d'une critique sociale et politique sous jacente, que ce soit lorsqu'elle cadre l'espace public ou lorsqu'elle scrute l'espace privé et intime. Ce qu'elle nous montre va au-delà de l'immédiat et de la surface lisse de chacune des œuvres, photo qui semble receler en elle-même une interrogation portée à l'Iran et au peuple iranien, et ici je convoquerai en écho le peintre Paul Gauguin avec son tableau testamentaire de 1897: *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?*

L'autre volet de cet hommage rendu à la photographie iranienne se tient à La Monnaie de Paris, qui s'est lancée il y a peu de temps dans le montage d'expositions d'art contemporain, le plus souvent en relation avec des galeries parisiennes. Ici l'exposition *Iran, 1979-2009, entre l'espoir et le chaos, trente ans de photographie documentaire iranienne,* est certes marquée par les images fortes de la révolution islamique et de la guerre Iran-Irak, images pour nous en France un peu oubliées, vues trop vite ou jamais vues, donc d'un intérêt documentaire indéniable; images donc de la photographie iranienne dont tout un pan est axé autour de l'événement avant que la plus jeune génération de photographes n'émerge, formée et diplômée par les universités d'art. Ce qui m'a semblé remarquable dans cet accrochage et dans le choix des commissaires, c'est de montrer autant une photo sociale et politique en même temps que plasticienne qu'une photo reportage et documentaire brute et narrative, conduite par la force de l'événement. La photo contemporaine exposée ici est plutôt une photo de la vie quotidienne de la société iranienne, et c'est souvent davantage une photo d'instants volés par le photographe qu'une photo de mise en scène et de composition ou qu'une photo de studio. C'est une photo souvent ironique et de critique feutrée, l'ironie et la critique semblant se cacher derrière la prise de vue *au vol* - *images volées* - et derrière une officielle *objectivité*, comme si la photo pouvait être neutre! Photo qui donc révèle et dit beaucoup plus qu'elle ne semble dire à qui connaît un peu la société iranienne, à qui suit son évolution.

Et enfin il ya ce retour de la photo reportage avec les événements advenus depuis juin dernier, tous ces Iraniens dans la rue: en quelque sorte un retour sur images, sur celles de 1979 ou celles de Prague, de Berlin Est, de Budapest, de Santiago du Chili et d'autres encore, oubliées et à venir. Et, phénomène intéressant, l'actualité iranienne la plus récente montrée à la Monnaie de Paris se poursuit au jour le jour sur Internet avec les images d'amateurs,



1979, Ayatollah Khomeini, Mahmoud Kalari



2001, prière des femmes dans un lieu saint à Téhéran, Jamshid Bayrami

photographies au vol - ou non photographie?

Que dire, provisoirement, de la photo iranienne et de ce qu'en montrent ces deux expositions? Evidemment je ne connais que certains de ses aspects car beaucoup de photographes iraniens se sont installés de par le monde, cependant la photo iranienne est très présente et visible en Iran comme en France, même si évidemment, en Iran, elle ne peut tout montrer, ce qui pour autant n'en fait pas un art asservi. Cette photo iranienne a été très marquée par le reportage lié aux événements majeurs qu'a connu l'Iran et cette photo là, naturellement *glorieuse et officielle* a différé l'émergence d'autres genres. La photo documentaire si liée soit-elle à l'événement dont elle rapporte des bribes est également indéniablement une photo plasticienne mais dont la plasticité est reléguée au second plan. Car le photographe, son œil et son objectif cadrent et en cadrant esthétisent quand même, et concomitamment désignent et excluent (le hors champ, le non montré). Le photographe est et vit quelque part dans un certain monde et s'en va à la chasse aux images du monde chargé de préjugés, même s'il ne le sait pas. (Voir in *L'art au temps des appareils*. Jean-Pierre Brigaudiot et Germain Roesz , *Contrepoint*. Collection Esthétiques, l'Harmattan, 2005.).

Après la terrible guerre avec l'Irak (1980-1988) puis avec l'ouverture de nombreuses galeries après 1997, de nouveaux photographes, réellement formés dans les universités iraniennes en tant que tels ont donné corps à un autre type de photo, à la fois moins spécifique, car plus mondialisée et informée via la fenêtre Internet qui s'est peu à peu ouverte; cependant cette photo, qu'elle soit sociale, intimiste ou *seulement* esthétique (si faire se peut et dans l'intention du photographe) est très liée à une société en tension permanente où les choses, bien souvent, ne peuvent être ni dites ni montrées directement. Aussi la photo iranienne d'Iran la plus contemporaine et à caractère politico-social se fonde beaucoup sur la métaphore, sur des stratégies et des ruses et dit quasiment toujours beaucoup plus que ce qu'elle ne semble montrer en sa surface lisse. Ainsi en était-il, par exemple, lors de la grande biennale de la photographie de Téhéran en décembre dernier.

Je ne puis évidemment énumérer tous les photographes iraniens présents dans ces expositions, et à divers titres plus intéressants les uns que les autres, je conclurai simplement sur l'initiative qui me semble judicieuse et qui a consisté pour la direction artistique de ces deux expositions à s'assurer la collaboration et la compétence de deux photographes iraniens notoires: Bahman Jalali et Hasan Sarbhakshian. ■



2007, Seminary school, Shiraz, Barbak Bordbar



Révolution de 1979, Jahangir Razmi



Ville de Pasargard, tombeau de Cyrus fondateur de la dynastie Achéménide, Reza Moattarian

La machine du jugement dernier
Un documentaire sur les troubles mentaux liés à la guerre

Djamileh Zia

Soudâbeh Morâdiân a réalisé de nombreux documentaires dès la fin de ses études de cinéma, dont une série de soixante-dix films sur les villageoises en Iran diffusée à la télévision iranienne, et une série intitulée *Les Chroniques d'Iran* diffusée sur Arte. Soudâbeh Morâdiân s'intéresse aux sujets qui passent souvent inaperçus dans la société. Elle a terminé il y a quelques mois son troisième film sur les troubles mentaux liés à la guerre.


Soudâbeh Morâdiân

DZ: Pourquoi vous êtes-vous intéressée aux troubles mentaux, parmi tous les autres effets néfastes de la guerre?

SM: Une de mes amies d'enfance, Mahine, souffre d'une maladie mentale à la suite des lancements de roquettes des Irakiens sur Téhéran pendant la guerre. Elle n'a pas supporté le traumatisme des bombardements. Mon premier film sur les troubles mentaux comme conséquence de la guerre est justement un film sur elle. Quand j'ai revu Mahine après de nombreuses années, je me suis rendue compte que sa famille avait perdu sa cohésion et son fonctionnement normal à cause de sa maladie. Les troubles mentaux liés à la guerre ont aussi des effets négatifs sur l'entourage du malade.

DZ: Est-ce certain que la maladie de Mahine est due aux attaques par roquettes sur Téhéran?

SM: Oui. Elle a eu une expertise et elle est considérée comme victime de guerre. Elle reçoit une allocation en tant que victime de guerre d'ailleurs.

DZ: Et vous avez ensuite continué à faire des films à propos des effets négatifs de la guerre sur l'équilibre mental des gens.

SM: Oui, je pense qu'il faudrait mettre plus en relief ce genre de problèmes, auxquels on ne fait pas attention en général. J'ai envie de montrer des aspects de nos sociétés qui passent souvent inaperçus. Quand on veut évoquer les effets néfastes de la guerre, on parle des armes chimiques, des mines antipersonnel, des soldats blessés ou morts, des habitants des régions sinistrées, bref, on parle surtout de ceux qui ont été directement en contact avec la guerre. Je trouve que dans les émissions de la télévision et de la radio iranienne à propos de la guerre Iran-Irak, la tendance est de mettre l'accent sur la bravoure des soldats, leurs actes héroïques; et quand on parle des traumatismes que les combattants ont subis, on évoque surtout leurs blessures physiques. Les troubles mentaux liés à la guerre sont rarement évoqués. J'ai voulu montrer avec mes films l'effet traumatisant de la guerre sur le psychisme des gens, et montrer que cet effet persiste de nombreuses années après une guerre. Je trouve d'ailleurs que le nombre d'Iraniens qui souffrent de troubles psychologiques ou psychiatriques est très important de nos jours; je dis cela parce qu'au cours de la réalisation de mon film *Mâshin-e rouz-e ghiâmat* (*La machine du jugement dernier*)[1], j'ai été amenée à aller dans de nombreux

cabinets de psychologues et de psychiatres, et j'ai vu qu'ils étaient tous bondés. J'espère que montrer les conséquences à long terme de la guerre fera réfléchir ceux qui pensent que faire la guerre peut régler les problèmes.

> Dans les émissions de la télévision et de la radio iranienne à propos de la guerre Iran-Irak, la tendance est de mettre l'accent sur la bravoure des soldats, leurs actes héroïques; et quand on parle des traumatismes que les combattants ont subis, on évoque surtout leurs blessures physiques. Les troubles mentaux liés à la guerre sont rarement évoqués.

DZ: Vous pensez donc que nous subissons encore actuellement en Iran les conséquences de la guerre Iran-Irak, et que la grande fréquentation des cabinets des psychologues et des psychiatres en Iran est une conséquence de cette guerre?


Photo extraite du film Mahine

SM: Oui. La guerre Iran-Irak a pris fin il y a vingt ans, mais ses conséquences persistent. Nos enfants subissent eux aussi, indirectement, les dommages de la guerre, même s'ils n'en savent pas grand-chose. Dans n'importe quel pays, les conséquences de deux ou trois années de guerre sont encore perceptibles après dix ou vingt ans. Les Etats-Unis, par exemple, sont encore sous le coup de la guerre du Vietnam. Je dis cela parce que j'ai participé, avec un documentariste américain, à la réalisation d'un film sur les vétérans de la guerre du Vietnam pour la chaîne de télévision *Al-Alam*[2]. Ce film, intitulé *Voice against them*, est à propos des groupes américains qui, pendant la présidence de M. Bush, luttaient pour empêcher les Etats-Unis d'attaquer l'Iran. Leur slogan était *Stop war before start*. On voit dans ce film des vétérans de la guerre du Vietnam handicapés physiques ou souffrant de troubles mentaux suite à cette guerre; ils sont insatisfaits parce qu'ils estiment que le gouvernement américain ne les a pas convenablement aidés. Après toutes ces années, les Etats-Unis subissent encore de nos jours les conséquences de cette guerre, alors qu'il s'agit d'un pays développé et riche; alors vous pensez bien que l'Iran aura encore longtemps à subir les contrecoups de l'attaque irakienne, même si la guerre s'est terminée il y a deux décennies. D'autant plus que cette guerre a commencé très peu de temps après la Révolution: nous avons subi la guerre alors que nous étions encore dans l'instabilité postrévolutionnaire.

DZ: Quel a été votre deuxième film sur ce thème?

SM: Quand les Américains ont attaqué l'Afghanistan, en 2001, j'ai eu envie de réaliser des documentaires sur les femmes afghanes. J'ai donc décidé de partir en

Afghanistan en pleine guerre. Nous étions trois femmes: il y avait la caméraman, la productrice et moi. L'effet traumatique de la guerre sur la santé mentale des femmes afghanes était bouleversant et j'ai réalisé un film sur ce sujet, que j'ai intitulé *Ghesseh-ye khâk-e soukhteh* (L'histoire d'une terre brûlée). Je me suis rendue compte que les femmes afghanes étaient détruites psychiquement, à cause de tout ce qu'elles avaient subi au cours de tant d'années de guerres successives, et à cause des conséquences de ces guerres, par exemple l'émigration, la vie dans les camps de réfugiés et ensuite le retour en Afghanistan, etc.



Photo extraite du film Ghesseh-ye khâk-e soukhteh *(L'histoire d'une terre brûlée).*

DZ: *Mâshin-e rouz-e ghiâmat* (*La machine du jugement dernier*), qui est votre troisième film sur ce sujet, a été tourné dans un hôpital psychiatrique où ne sont hospitalisés que des anciens combattants de la guerre Iran-Irak. Comment êtes-vous allée là-bas et comment avez-vous pu faire un film sur ces patients?

SM: L'idée du film m'est venue à l'esprit il y a quelques années, quand Mme Chista Yasrebi, dramaturge et metteure en scène, qui est une amie, m'a dit que l'on pratiquait le psychodrame dans un hôpital psychiatrique pour anciens combattants. Monsieur Amra'i, psychodramatiste dans cet hôpital, m'a beaucoup aidée pour que je puisse établir un contact avec ces patients. Je leur ai régulièrement rendu visite pendant quatre ans et j'ai établi des contacts avec leurs familles. Puis, peu à peu, j'ai choisi les personnages de mon film parmi ceux qui participaient aux séances de psychodrame.

DZ: Le personnage principal de votre film est un ancien combattant qui neutralisait les mines antipersonnel pendant la guerre Iran-Irak. Il a un discours délirant sur une machine qu'il veut créer pour détruire le monde, et il dessine en permanence cette machine, qu'il appelle *La machine du jugement dernier*.

SM: Oui. Il appelle parfois cette machine *Dimitri* aussi.

DZ: Pourquoi *Dimitri*?

SM: Ce patient avait vu le film *Dr. Strangelove*[3] dans sa jeunesse. *Dimitri* est je crois le nom du personnage du *Dr. Strangelove* qui parle d'une machine avec laquelle on peut mettre fin au monde. Ce film était devenu pour ce patient une sorte de symbole, et à chaque fois qu'il voulait diminuer son angoisse, il disait qu'il allait appuyer sur un bouton et que le monde allait être détruit; et comme il avait neutralisé les mines antipersonnel pendant

> Quand les Américains ont attaqué l'Afghanistan, en 2001, j'ai eu envie de réaliser des documentaires sur les femmes afghanes. J'ai donc décidé de partir en Afghanistan en pleine guerre.

la guerre, il y avait dans son esprit une similitude entre les mines et cette machine qu'il disait avoir créée. Il se sentait ainsi supérieur aux autres, à un point tel qu'à un moment donné, dans mon film, on le voit se présenter et il dit au milieu de sa phrase qu'il est «Dieu».

DZ: Est-ce que réaliser ce film a été facile ou avez-vous rencontré des difficultés?

De nombreux documentaires ne sont pas projetés quand ils sont terminés à cause des réactions qu'ils risquent de susciter chez les spectateurs, mais quelques années plus tard, on les sort des archives.

SM: Quand j'ai commencé à tourner dans cet hôpital psychiatrique pour anciens combattants, beaucoup de personnes trouvaient que faire un film sur ce sujet était inhabituel, cela les surprenait et les dérangeait. Les responsables de l'hôpital avaient quelques craintes, mais ils ont été peu à peu rassurés et m'ont laissé plus de champ libre. La séquence où l'on administre un électrochoc à un ancien combattant n'a pas été facile à tourner, il fallait une autorisation, que nous avons obtenue après de nombreuses démarches. L'ancien combattant en question était hospitalisé ailleurs, et nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois, lors de la prise de cette séquence d'électrochoc. Une fois le film terminé, j'ai eu des difficultés pour sa projection: les responsables de plusieurs festivals iraniens m'ont dit que mon film était intéressant, mais qu'ils ne pouvaient pas le projeter parce qu'il était trop pessimiste, trop amer. Le ministère de la culture n'a même pas autorisé la projection du film dans un centre culturel.



Photo extraite du film Mâshin-e rouz-e ghiâmat *(La machine du jugement dernier).*

DZ: Si votre film n'est pas montré au public, vos efforts n'auront servi à rien.

SM: En fait, j'ai réalisé ce film pour deux groupes de spectateurs. D'abord pour les spectateurs ordinaires, que j'essaie de sensibiliser pour qu'ils sachent que des anciens combattants et leur famille, qui sont peut-être leur voisin, souffrent de problèmes dont on ne parle pratiquement pas. Ensuite pour les responsables des institutions; ce film est destiné à les sensibiliser, car ces anciens combattants sont vraiment des laissés-pour-compte; ils vivent dans un monde à part.

DZ: Les responsables dont vous parlez ont-ils vu votre film?

SM: J'ai offert une copie de mon film aux responsables de cet hôpital, pour que ce film soit une trace, un document conservé à la même place. De toute façon, le simple fait de réaliser des films sur un sujet attire l'attention des responsables sur ce sujet, même s'ils ne voient pas les films en question. D'autre part, un documentaire est un document historique,

auquel les chercheurs peuvent se référer. Il est possible que mon film ne soit pas vu par beaucoup de gens maintenant, mais il restera dans les archives, et on pourra le ressortir dans cinquante ans, par exemple à l'occasion d'une étude rétrospective sur la guerre Iran-Irak.[4] En fait, garder une trace du présent pour les générations futures est l'une des motivations principales des documentaristes. De nombreux documentaires ne sont pas projetés quand ils sont terminés à cause des réactions qu'ils risquent de susciter chez les spectateurs, mais quelques années plus tard, on les sort des archives. Par exemple, des séquences de la guerre Iran-Irak où l'on voyait des blessés et des morts n'étaient pas montrées pendant la guerre, mais ont été diffusées l'année dernière à la télévision iranienne. Je pense que mon film est du même type; c'est un document historique que l'on pourra utiliser dans quelques années.

DZ: Soudâbeh Morâdiân, merci d'avoir accordé cet entretien à la *Revue de Téhéran*.

SM: Merci à vous. ■

Le film *Mâchin-e rouz-e ghiâmat* de Soudâbeh Morâdiân a été projeté en octobre 2009 au *DOCUMENT7- International Human Rights Film Festival* de Glasgow et au festival *DocsDF* de Mexico, où il a été nominé pour le prix du «meilleur documentaire réalisé pour la télévision». Une chaîne de télévision mexicaine compte le diffuser. *Mâshin-e rouz-e ghiâmat* a été également sélectionné pour la section compétition du festival *Parvine E'tesami*, qui aura lieu du 22 au 27 novembre 2009 à Téhéran.



Photo extraite du film Mâshin-e rouz-e ghiâmat *(La machine du jugement dernier).*

1. Ce film a été traduit en français. Le titre de la version française est *La machine du jugement dernier*.
2. Chaîne de télévision iranienne en langue arabe diffusée sur satellite.
3. Film de Stanley Kubrick. La version française est intitulée *Docteur Folamour*.
4. L'entretien avec Soudâbeh Morâdiân a eu lieu au printemps 2009. *La machine du jugement dernier* n'avait eu à l'époque aucune projection publique.

Premiers étudiants iraniens en France

Ali Falakpour
Mahboubeh Maleki

L'envoi d'étudiants iraniens à l'étranger date de plusieurs siècles. Elle remonte à l'époque safavide (1501-1722) et s'est ensuite affirmée au cours de la période qâdjâre (1794-1925), où différents groupes d'étudiants ont été envoyés en Europe et particulièrement en France. Il faudra néanmoins attendre le règne de Rezâ Shâh Pahlavi (1925-1941) pour qu'une législation gouvernementale soit mise en place dans ce domaine qui, prévoyant notamment l'attribution de bourses à différents groupes d'étudiants, favorisa une augmentation considérable du nombre des étudiants iraniens dans les universités étrangères. Nous tenterons de retracer l'évolution de ce phénomène, tout en évoquant les grandes figures intellectuelles iraniennes ayant étudié à l'étranger.

La période des Safavides et des Qâdjârs

Selon un document publié en ligne par la Bibliothèque et les Archives nationales de l'Iran, Mohammad Zamân, portraitiste et fils de Hâjj Youssef, fut le premier étudiant iranien à partir pour Rome pour étudier l'art de la peinture, sous le règne de Shâh Abbâs II (1642-1666). Ce phénomène demeura cependant relativement limité. Il faudra attendre le début du XIXe siècle et le règne qâdjâr pour constater une évolution de ce phénomène. A cette époque, les intellectuels réformateurs iraniens commençaient à s'inquiéter sérieusement de la faiblesse relative de leur société face à la menace croissante de la Russie au nord et des autorités britanniques au sud. Afin de moderniser la société iranienne, ces réformateurs décidèrent d'envoyer des étudiants en Europe afin qu'ils étudient les nouvelles découvertes et avancées scientifiques et technologiques, qu'ils considéraient comme causes principales de la puissance européenne. Parmi ces premiers étudiants figurait Mirzâ Sâleh Shirâzi, qui fut envoyé en Grande-Bretagne en 1815. A son retour à Tabriz en 1837, il ramena plusieurs machines d'imprimerie et tous les équipements annexes et ouvrit sa maison d'édition, qu'il transféra à Téhéran en 1846. Il imprima le premier journal lithographique de l'Iran.

Durant le règne de Fath Ali Shâh Qâdjâr (1797-1834), le prince héritier Abbâs Mirzâ comprit très tôt l'importance de la technologie moderne et décida d'envoyer un premier groupe d'étudiants iraniens en Europe afin d'apprendre différentes techniques occidentales, notamment dans le domaine militaire. Selon les archives de l'époque de Mohammad Shâh Qâdjâr (1834-1848), un groupe d'étudiants iraniens (5 étudiants) fut également choisi et envoyé en France. Ces derniers furent alors les témoins de la Révolution de 1848, qui ne manqua pas de les impressionner. L'un d'eux, Hosseingholi Khân, étudiant à Saint-Cyr, ira même jusqu'à participer à la défense de la Chambre de la Monarchie de Juillet contre les "émeutiers".[1] Mirzâ Hossein Khân, premier ministre réformiste et influant des années 1870, était également parmi ces étudiants. Ils retournèrent en Perse peu après la mort du Shâh. A leur retour, les membres de ce groupe travaillèrent souvent comme traducteurs et aidèrent les enseignants autrichiens lors de

l'établissement de Dârolfonoun. En effet, quelques années plus tôt, Amir Kabir, premier ministre de Nâssereddin Shâh Qâdjâr (1848-1896), avait fondé en 1848 cet établissement calqué sur le modèle des universités européennes, et au sein duquel les sciences et les langues modernes étaient enseignées. Par la suite, des étudiants iraniens ayant étudié en Europe y furent embauchés comme enseignants.

En 1855, sept ans après la création de Dârolfonoun, 42 étudiants furent choisis et envoyés en France pour y étudier la médecine, les sciences militaires et les autres technologies modernes de l'époque. À leur retour, ils furent nommés à des postes gouvernementaux récemment créés, en particulier dans le ministère des Sciences. Certains d'entre eux devinrent également ministres. A cette époque et durant près d'un siècle, la France demeura le lieu privilégié des Iraniens aspirant à une formation moderne. Ce pays eut donc une grande influence sur la propagation des idées et des cultures européennes et françaises en Perse. Entre les années 1860 et 1900, le gouvernement décida de ne pas envoyer d'étudiants en Europe, car Nâssereddin Shâh craignait de plus en plus l'impact subversif de l'éducation moderne.[2]

Le premier ministère de la Science et la Culture fut établi à la même époque, et en 1858, Aligholi Mirzâ E'tezâdsaltâneh fut nommé en tant que premier ministre de la science et la culture. La Révolution constitutionnelle persane de 1906 favorisa un renouveau de l'intérêt pour la culture européenne et en 1911, le Parlement iranien adopta une loi permettant au ministère de la Science et la Culture iranien d'envoyer chaque année 30 étudiants en Europe en vue de suivre des formations dans différents domaines (enseignement, 15 étudiants; techniques militaires, 8 étudiants; agriculture, 2 étudiants; ingénierie, 2 étudiants; industrie, 2 étudiants et chimie, 1 étudiant). Lors de la sélection des 30 étudiants, Ebrâhim Hakimi, le ministre de la Science et la Culture de l'époque, nomma Monsieur Richard, l'instructeur français du Dârolfonoun de l'époque, comme superviseur du groupe. Ce dernier accompagna ainsi les étudiants durant la durée de leurs études à Paris.

> Durant le règne de Fath Ali Shâh Qâdjâr (1797-1834), le prince héritier Abbâs Mirzâ comprit très tôt l'importance de la technologie moderne et décida d'envoyer un premier groupe d'étudiants iraniens en Europe afin d'apprendre différentes techniques occidentales, notamment dans le domaine militaire.

Issâ Sâdegh faisait partie de ce premier groupe. Il fut ensuite chargé par Rezâ Shâh (1925-41) de fonder l'Université de Téhéran, la première université "moderne" d'Iran.[3] En 1919, il y avait environ 200 étudiants iraniens en France, 34 en Angleterre, 9 en Allemagne, et quelques-uns en Suisse et dans d'autres pays européens. Une enquête menée auprès des 350 étudiants iraniens à l'étranger entre 1811 et 1920 indique que plus de 50% de l'ensemble des étudiants étaient allés étudier en France, environ 15% en Russie, et entre 5 et 10% en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, à Istanbul et à Beyrouth. Un petit nombre d'étudiants avait également été envoyé en Egypte, en Inde et aux États-Unis (pour les domaines d'étude, voir Sarmad, pp. 160-62; Tableau 1).

Tableau 1
Répartition des étudiants à l'étranger par domaine d'étude, 1811-1920

Domaine d'étude	Nombre	Pourcentage
Sciences humaines	77	22
Sciences militaires	63	18
Médecine	55	15,7
Formation technique	35	10,0
Education	13	3,7
Ingéniérie, mathématiques, et sciences	21	6,0
Agriculture	5	1,4
Musique et peinture	5	1,4
Autres et inconnus	76	21,7
Total	**350**	**100.0**

Source: Sarmad, p. 162.

En 1855, sept ans après la création de Dârolfonoun, 42 étudiants furent choisis et envoyés en France pour y étudier la médecine, les sciences militaires et les autres technologies modernes de l'époque.

La période de Rezâ Shâh

A l'époque du règne de Rezâ Pahlavi (1925-1941), la nécessité d'une modernisation sociale, économique, militaire, et culturelle et la pénurie de main-d'œuvre professionnelle a incité de plus en plus d'étudiants à se rendre à l'étranger afin de poursuivre leurs études. À l'intérieur même du pays, des écoles furent fondées afin d'offrir un enseignement supérieur de qualité basé sur les modèles occidentaux. A cette occasion, un nombre croissant de professeurs et techniciens étrangers fut invité à enseigner en Iran. Malgré cela, les politiques iraniens considéraient toujours l'envoi d'étudiants à l'étranger comme une nécessité en raison du manque d'établissements d'enseignement et le nombre limité d'enseignants et de professeurs qualifiés dans de nombreux domaines spécialisés. Pour les historiens, les raisons principales ayant motivé l'envoi d'étudiants à l'étranger à l'époque sont les suivantes:

1. Former des spécialistes dans des domaines scientifiques et technologiques à différents niveaux, chargés par la suite de mettre en place un processus de développement industriel ainsi que le développement de nouveaux services dans le pays
2. Satisfaire les besoins en personnel enseignant de divers lycées et centres d'enseignement supérieur.
3. Former des hauts fonctionnaires d'Etat.
4. Répondre aux besoins d'une nouvelle armée

En 1925, le nombre total des étudiants persans en Europe était d'environ 1000.[4] En 1928, une nouvelle loi concernant l'envoi d'étudiants en Europe fut adoptée. Elle prévoyait que chaque année au moins 100 étudiants devaient être envoyés en Europe grâce à des bourses octroyées par le gouvernement.[5] En vertu de cette loi, 640 étudiants furent envoyés à l'étranger entre 1928 et 1933 (voir tableau 2).[6]

Tableau 2

Répartition des étudiants à l'étranger par la profession du père, 1928-33

Profession du père	Nombre	Pourcentage
Fonctionnaire	64	32.7
Commerçant	33	16.8
Ingénieur	26	13.3
Propriétaire foncier	23	11.7
Profession libérale	14	7.1
Clergé	11	5.6
Politicien	8	4.1
Militaire	7	3.6
Pas de réponse	10	5.1
Total	**196**	**100.0**

Source: Nezhad Moradi et Pazhum Shariati, p. 102.

La répartition des domaines de l'étude suggère, en plus des ambitions familiales et personnelles, le besoin indispensable de l'Iran de surmonter son retard technologique et scientifique vis-à-vis de l'Occident (Tableau 3).

Tableau 3

Répartition des étudiants à l'étranger selon le domaine d'étude, 1928-33

Domaine d'étude	Nombre	Pourcentage
Médecine, dentisterie, ophtalmologie	41	23.3
Droit, sciences politiques	25	14.2
Mathématiques, physique	23	13.1
Chimie, pharmacologie	17	9.7
Mécanique, génie électrique	16	9.1
Agriculture, irrigation	13	7.3
Exploitation minière, industrie du pétrole, métallurgie	12	6.8
Médecine vétérinaire	7	4.0
Génie civil	7	4.0
Histoire, géographie, langues, philosophie	6	3.4
Sciences exactes et naturelles, minéralogie	5	2.8
Education, psychologie	4	2.3
Total	**176**	**100.0**

Source: Moradi Nezhad et Pazhum Shariati, p. 105.

Selon les documents rapportés par la Iranian Chamber society, le premier groupe de 110 étudiants a quitté le pays pour la France le 15 octobre 1928 sous la supervision d'Esmâ'il Mer'ât et Faradjollah Bahrâmi. Leur responsable était Hossein Allâ, qui était alors ambassadeur en France. Le deuxième groupe a été envoyé en août 1929. Le cinquième groupe, composé de 100 étudiants, est parti en 1932, tandis que le sixième groupe de 82 étudiants a quitté

l'Iran en 1924. Jusqu'en 1924, le nombre total d'étudiants envoyés à l'étranger pour suivre des cursus dans différentes disciplines scientifiques et techniques s'élève à 640. En outre, d'autres étudiants ont été envoyés par les ministères de la Science, de la Guerre, de la Justice, des Finances, des Infrastructures et de la Poste et du Télégraphe, ainsi que par le Bureau de l'agriculture et le Bureau de l'industrie. Toutes les dépenses des étudiants étaient prises en charge par le gouvernement, y compris les frais d'inscription, le logement, la nourriture et autres besoins financiers, dont la gestion relevait de la juridiction du Bureau de la supervision des étudiants à l'étranger situé à Paris.

Toutes les dépenses des étudiants étaient prises en charge par le gouvernement, y compris les frais d'inscription, le logement, la nourriture et autres besoins financiers, dont la gestion relevait de la juridiction du Bureau de la supervision des étudiants à l'étranger situé à Paris.

Plusieurs hommes d'Etat influents de la période de Rezâ Shâh dont Ali Akbar Dâvar, Nosratodowleh Firouz et Abdolhossein Teymourtâsh, ont été formés en Europe, de même que la plupart des dirigeants nationalistes de la seconde moitié du XXe siècle, notamment Mohammad Mosaddegh, Hossein Fâtemi, Ali Shâyegân, Karim Sanjâbi, Mehdi Bâzargân, et Mozaffar Baghâ'i.[7] Les membres fondateurs du cercle marxiste de Taghi Arâni et du parti Toudeh ont également effectué une partie de leurs études à l'étranger. Taghi Arâni, Iraj Eskandari, Rezâ Râdmanesh et Mohammad Yazdi appartenaient à un groupe marxiste d'opposition au cours de leur séjour estudiantin en Allemagne et en France à la fin des années 1920 et au début des années 1930.[8] La crainte d'un tel activisme des étudiants à l'étranger fut apparemment l'un des facteurs qui conduisit à la création de l'Université de Téhéran,[9] mais durant les premières années, cette université ne put guère répondre à la demande d'éducation moderne en Iran.

La période de Mohammad-Rezâ Shâh

A l'époque de Mohammad-Rezâ Shâh Pahlavi (1941-1979) la législation de 1928 fut modifiée et le terme «étudiant» (*dâneshjou*) a été pour la première fois utilisé pour désigner les premiers étudiants diplômés de l'Université de Téhéran. La législation de l'envoi à l'étranger des meilleurs étudiants diplômés de toutes les universités d'Iran demeura en vigueur durant le règne de Mohammad-Rezâ Shâh.

Dans leur analyse critique de l'influence des étudiants iraniens diplômés d'universités étrangères sur les changements dans la société iranienne, Hossein Morâdi et Parviz Pajouh ont souligné que lors de leur retour au pays, la plupart de ces diplômés ont le plus souvent occupé des postes administratifs, d'enseignement, politique ou journalistique, ce qui contribua à un développement rapide de nouvelles idées et attitudes visant à moderniser la société iranienne. Le même travail de recherche indique également que l'âge moyen des étudiants qui ont été envoyé à l'étranger était de 21,3 ans et que 59,1% de ces étudiants venait de Téhéran. 21% de ces diplômés étaient également issus des capitales de l'ensemble des provinces d'Iran. En 1946-47, il y avait environ 2000 étudiants persans à l'étranger et 6000 dans le pays. En 1960, les chiffres

étaient d'environ 20 000 étudiants à l'étranger et 20 000 dans le pays.[10] Une enquête par sondage auprès de 388 iraniens étant allés étudier à l'étranger avant 1920 jusqu'en 1959, montre que les deux tiers sont partis après la Seconde Guerre mondiale (tableau 4). Le nombre d'étudiants correspondant aux années 1955-59 est plus faible car la plupart de ceux ayant quitté la Perse au cours de cette période n'étaient pas encore rentré lorsque l'enquête fut réalisée.[11] Dans l'ensemble, les chiffres révèlent l'augmentation rapide des voyages à l'étranger pour étudier dans la période de l'après-guerre (pour la répartition des domaines d'études, voir tableau 5). Une

Lors de leur retour au pays, la plupart de ces diplômés ont le plus souvent occupé des postes administratifs, d'enseignement, politique ou journalistique, ce qui contribua à un développement rapide de nouvelles idées et attitudes visant à moderniser la société iranienne.

Tableau 4

Enquête par sondage sur les années de départ pour des études à l'étranger

Année	Nombre	Pourcentage
Avant 1920	10	2.6
1920-24	5	1.3
1925-29	30	7.7
1930-34	31	7.9
1935-39	21	5.4
1940-44	38	9.8
1945-49	93	23.9
1950-54	111	28.6
1955-59	49	12.6
Total	**388**	**100.0**

Source: Baldwin, p. 266.

Tableau 5

Répartition des étudiants par domaine d'étude, 1920-59

Domaine d'étude	Nombre	Pourcentage
Médecine	133	31.0
Ingéniérie	80	18.0
Droit	46	10.6
Sciences sociales	44	10.2
Agriculture	40	9.2
Sciences naturelles	31	7.2
Administration commerciale	17	3.2
Arts	14	3.1
Education	9	2.0
Autres	15	4.3
Total	**429**	**100.0**

Source: Baldwin, p. 275.

comparaison des tableaux 3 et 5 révèle également un changement de la proportion d'étudiants dans les différents domaines d'études.

Dans les années 1960 et 1970, les caractéristiques saillantes de la population des étudiants à l'étranger ont été en augmentation au niveau de leur nombre et de leur activisme politique. Les étudiants ont constitué, en fait, le groupe d'opposition le plus actif au cours de cette période. En 1973, le nombre des Iraniens officiellement enregistrés en tant que titulaires de passeports estudiantin était de 18 035, dont 93% d'hommes; 42% étudiant aux États-Unis, 24% en Allemagne, 10% au Royaume-Uni, 6% en Autriche, et 5% en France. A cette époque, seuls 4% de ces étudiants avaient obtenu des bourses d'études gouvernementales.[12] Le nombre d'étudiants à l'étranger demeure donc important. En 1975, les Iraniens se classent au premier rang du point de vue du nombre parmi tous les étudiants étrangers aux États-Unis, avec 8,9% du total. En 1977, plus de 40 000 iraniens étudiaient à l'étranger, ce chiffre égalant à plus d'un quart du total de l'ensemble des étudiants suivant des cursus au sein d'institutions d'enseignement supérieur en Iran. En 1978, bien que la population persane ait été inférieure à 1% du total mondial,[13] le nombre des étudiants iraniens à l'étranger s'élevait à 67 000, un peu plus de 8% des étudiants étrangers dans le monde entier. Parmi ces derniers, 54 340 suivaient des études aux États-Unis, 4445 en République Fédérale d'Allemagne, 4336 au Royaume-Uni, 3775 en France, 2268 en Turquie, 2335 aux Philippines, 1268 en Italie, 1081 en Inde, et un nombre non précisé en Suisse, au sein des pays du bloc de l'Est, au Japon et dans le monde arabe.[14]

En 1978, bien que la population persane ait été inférieure à 1% du total mondial, le nombre des étudiants iraniens à l'étranger s'élevait à 67 000, un peu plus de 8% des étudiants étrangers dans le monde entier.

Une liste de certains des étudiants célèbres[15]

Mohsen Hashtroudi (professeur d'université et mathématicien de renom), Mehdi Azar (médecin et ministre de la Culture), Taghi Nasr (avocat et ministre), Hâdjj Ali Razmârâ (Officier de l'armée et premier ministre), Abdolhossein Noushin (fondateur du théâtre moderne en Iran), Ali Shâyegân (professeur d'université et membre du parlement), Abbâs Eghbâl Ashtiâni (attaché scientifique et culturel en Italie), Rezâ Afshâr (directeur d'Iran Air et membre du parlement), Mohammad Ali Modjtahedi (doyen du Collège Alborz), Mostafâ Mesbâhzâdeh (fondateur de l'Institut Kayhân), Mohammad-Hossein Maymandi-Nejâd (doyen de la faculté vétérinaire), Aziz Raffi'i (directeur de l'Institut Râzi), Esmâ'il Azarm (professeur d'université en génétique), Abdollah Riâzi (ingénieur et porte-parole du parlement), Ahmad Razavi (membre du parlement), Mehdi Bâzargân (ingénieur et premier ministre), Khalil Maleki (leader du parti politique et journaliste), Bozorg Alavi (écrivain), Sâdegh Hedâyat (écrivain), Mojtâbâ Minouvi (chercheur et professeur d'université), Gholâmhossein Saddighi (doyen de la faculté de sociologie et ministre), Nasrollah Entezam (ambassadeur iranien auprès de l'Organisation des Nations Unies; il a également occupé le poste de Président

de l'Assemblée générale des Nations Unies au cours de la cinquième session, en 1950), Mohammad Ali Vârasteh (ministre des finances), Mozaffar Baghâi'i Kermâni (leader de parti politique et membre du parlement), Abolhassan Ebtehâj (directeur de l'Organisation du Plan), Hassan Amid (doyen de la faculté de droit), Hamid Zanganeh (professeur d'université et ministre de la culture), Karim Sanjâbi (ministre de la culture, ministre des affaires étrangères)... ■

1. Gobineau, pp. 132-33
2. Mahboubi, *Moasesat* I, pp. 270, 321-38, 349-54; Arâsteh, p. 29; Copeland, pp. 308-11.
3. Sadiq, 1975, pp. 366, 372
4. Copeland, p. 273
5. Sadiq, 1975, p. 371; Arasteh, pp. 29-30
6. Moradi Nejad and Pazhum Shariati, pp. 100-01
7. Abrahamian, pp. 140, 254-55, 283; Menashri, pp. 134-42
8. Mahrad, 1979, pp. 77-122; "Negahi"; cf Communism i-ii
9. Menashri, pp. 141-42
10. Baldwin, p. 264
11. Baldwin, p. 265
12. *Keyhân-e havâ'i*, 5 Mai 1973, p. 7; 26 Mai 1973, p. 10
13. Organisation des Nations Unies, p. 157
14. Menashri, pp. 216-19; Milâni, pp. 113-14; Bozorgmehr and Sabagh, p. 10
15. Les informations entre parenthèses correspondent à leur position une fois retournés en Iran.

Références:

- Morâdi, H.; Pajouh, *Naghsh-e dâneshjouyân-e irâni-ye diplomeh-ye khârej az keshvar dar taghirât-e jâmeh'-ye irâni* (Rôle des étudiants iraniens diplômés à l'étranger sur les changements dans la société iranienne), 1974, éd. Téhéran, Iran.
- Sa'âdat Nouri, M., Note en ligne sur un moment historique, la courte histoire de l'envoi d'étudiants iraniens à l'étranger, 2008.
- Sa'âdat Nouri, M., article en ligne sur le premier journal iranien, 2005; notes sur l'enseignement supérieur en Iran et des noms de principaux étudiants iraniens envoyés à l'étranger, 2005.
- Site de la Bibliothèque nationale et des Archives publiques de l'Iran, notes en ligne sur l'envoi des étudiants iraniens à l'étranger, (en persan) 2008.
- J. A. de Gobineau, *Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale*, Paris, 1866.
- R. Arasteh, *Education and Social Awakening in Iran, 1850-1968*, Leiden, 1962.
- W. A. Copeland, *American Influence on the Development of Higher Education in Iran,* Thèse de Doctorat. Université de Pennsylvanie, Philadelphia, 1973.
- I. Sadigh, *Yâdegâr-e Omr*, 4 vols. Téhéran, 1966
- G.-A. Sarmad, *Nezâme-e Mohassel be Khârej az keshvar dar dowre-ye qâdjâriyeh*, Téhéran, 1993.
- H. Morâdi Nejâd et Pajum Shariati, "Pajouheshi darbâre-ye ferestâdan-e dâneshjou be khârej dar dowre-ye qâdjâr va pahlavi," *Nama-ye Olum-e ejtemâi* 4, 1974, pp. 90-115.
- E. Ebrahimian, *Iran between Two Revolutions,* Princeton, N.J., 1982.
- D. Menashri, *Education and the Making of Modern Iran,* Ithaca, N.Y., 1992.
- A. Mahrâd, *Die deutsch-persischen Beziehungen von 1918-1933*, Frankfurt and Bern, 1979.
- "Negâhi be gozashteh-ye Peykâr," *Peykâr*, 2e Série., 1/1-2, 1971, pp. 7-10.
- G. B. Baldwin, "Iraniens éduqués à l'étranger l. Un Profil," *Journal du Moyen-Orient* 17/3, 1963, pp. 264-78.
- Organisation des Nations Unies, *Annuaire démographique 1979*, New York, 1980.
- M. M. Milâni, *The Making of Iran's Islamic Revolution,* Boulder, Colo., 1988.
- M. Bozorgmehr et G. Sabâgh, "Haute situation des immigrants. Un profil statistique des Iraniens aux Etats-Unis," *Etudes iraniennes* 21/ 3-4, 1988.
- Site internet de la Iranian Chamber Society (2001-2008): www.iranchamber.com article en ligne sur l'histoire de l'enseignement supérieur en Iran.

Les Khazars, peuple de la steppe

Mireille Ferreira

En langue persane, la mer Caspienne est nommée mer de Khazar (*daryâ-ye khazar* – دریای خزر). Sa désignation dans les langues turque et turkmène (*Hazar Denizi*) a la même signification. Qui sont ces Khazars, peuple depuis longtemps disparu, qui a tant marqué cette région d'Asie au point de laisser son nom à cette mer fermée, considérée comme le plus grand lac du monde (avec une superficie de 370 000 km²) et qui partage ses eaux entre la Russie, le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Iran et l'Azerbaïdjan?

Les khazars, alliés de l'empire byzantin

Entre la fondation de sa capitale, Constantinople, en 330, et 1453, date de sa conquête par les Ottomans, l'empire byzantin ne cessa de se défendre contre une multiplicité d'adversaires. Aucun Etat, hors la Chine, ne connut une telle adversité pendant plus de mille ans.

Au VIIe siècle de l'ère chrétienne, l'empire byzantin est attaqué de toutes parts par des hordes nomades venues des steppes de l'Asie septentrionale – Avars et Turcs en particulier, qui convoitent ses richesses et, surtout, par les Perses sassanides, ses voisins, qui convoitent ses terres. Selon la défense classique des empires sédentaires, les Byzantins cherchent des alliés en nouant des alliances avec les nombreuses tribus nomades qui les menacent, les dressant au besoin les unes contre les autres. A cette fin, ces empires leur paient de généreux tributs ou contractent avec eux des mariages pour les tenir tranquilles ou s'assurer une neutralité bienveillante, au moins momentanément.

L'empereur byzantin Héraclius (610-641) convainc les Khazars de le soutenir contre les Perses sassanides. Cette alliance, qui durera de 622 à 627, lui permettra de remporter une victoire décisive contre les Perses en 627, rétablissant son empire dans ses frontières initiales.

Les Khazars, peuplade d'ethnie turque, venue d'Asie centrale[1], avaient fondé dès 582, au nord-est de la mer Noire, un puissant état, la Khazarie, qui s'étendra, à son apogée, dans la deuxième moitié du VIIIe siècle, du delta de la Volga au nord Caucase et du Don aux frontières du Califat abbasside et de l'empire byzantin.

Ils seront à nouveau les alliés de Byzance lorsque les troupes nomades arabes, profitant de l'épuisement des Byzantins et des Sassanides au terme de plusieurs décennies de conflit, auront la volonté de propager le message du Prophète Mohammad, mort en 632 après J.-C. Ils seront aussi à ses côtés lorsque Bulgares, Magyars, Petchenègues, et autres tribus barbares venues d'Asie centrale, menaceront cet empire par des assauts répétés jusqu'au début du XIe siècle. Comme c'était l'usage, l'alliance des deux alliés sera scellée par un mariage, celui de l'empereur Constantin V (741-775) avec Petite Fleur, princesse khazare. Léon, né de cette union, règnera sur l'empire byzantin, de 775 à 780, sous le nom de Léon IV le Khazar.

Le «phénomène khazar», conversion d'un peuple au judaïsme

Peu d'écrits nous sont parvenus sur l'histoire des Khazars. Quelques chroniqueurs arabes et byzantins qui traversèrent le Caucase décrivent d'une manière

fragmentaire les us et coutumes du royaume khazar avant sa conversion au judaïsme, qui eut lieu vers l'an 740.

La source la plus complète est l'échange de correspondances entre le roi khazar Joseph et Hasdai Ibn Shaprut, ministre juif du calife de Cordoue, rédigées entre 954 et 961, soit plus de deux cents ans après la conversion des Khazars, même si la réalité de cette correspondance est contestée par quelques historiens.

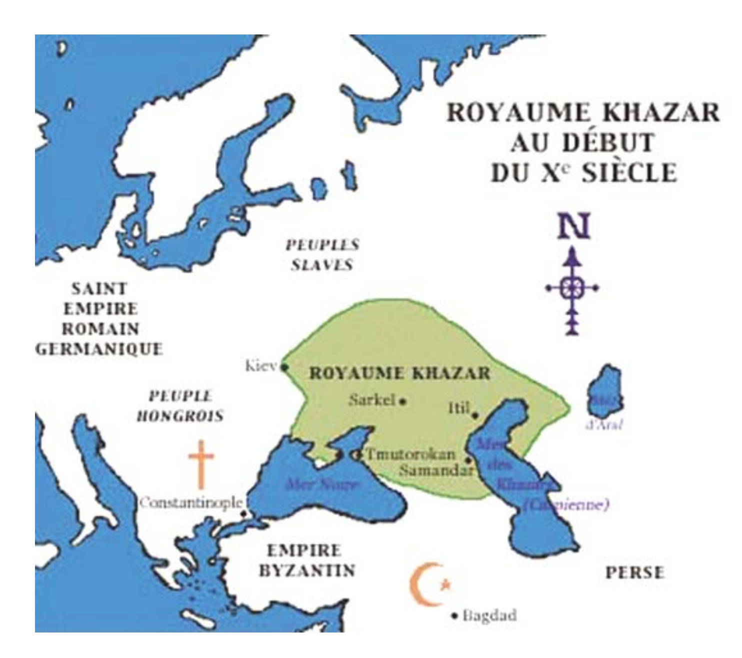
Sur le plan politique, le royaume est gouverné par un roi, le *Kagan*, qui vit quasiment reclus. Les affaires de l'Etat et le commandement de l'armée sont confiés au *Kagan Bek* qui exerce, dans les faits, le pouvoir, le *Kagan* ne représentant que le pouvoir religieux. La première capitale de cet empire fut probablement la forteresse de Balandjar dans le piémont septentrional du Caucase. Après les incursions arabes du VIIIe siècle, elle fut transférée à Samandar, sur la rive occidentale de la mer Caspienne, et plus tard à Itil sur l'estuaire de la Volga[2]. L'hégémonie régionale de la Khazarie s'explique par le fait que seul le roi des Khazars possède une armée de métier, comprenant une garde prétorienne qui, en temps de paix, fait régner l'ordre dans la mosaïque des ethnies et qui, en temps de guerre, peut structurer les hordes qui comptent jusqu'à cent mille hommes.

Sur le plan culturel, les arts et métiers sont florissants, même s'il s'agit d'un art d'imitation, proche des modèles perses sassanides. Les bijoux, les fourrures, les étoffes de soie, la vaisselle d'or et d'argent sont admirés au cours des mariages princiers. Certains archéologues hongrois soutiennent que les orfèvres qui travaillaient en Hongrie au Xe siècle étaient en fait des Khazars.

Avant leur conversion, les Khazars s'adonnaient à une forme de chamanisme, telle que pratiquée par leurs voisins de la steppe. C'est le roi khazar Bulan qui décida de cette conversion, l'islam et la chrétienté restant présents dans le royaume, y compris parmi les dignitaires

> Les Khazars, peuplade d'ethnie turque, venue d'Asie centrale, avaient fondé dès 582, au nord-est de la mer Noire, un puissant état, la Khazarie, qui s'étendra, à son apogée du delta de la Volga au nord Caucase et du Don aux frontières du Califat abbasside et de l'empire byzantin.

de haut rang. L'adoption du judaïsme - une première dans l'Histoire, de la part d'un peuple n'appartenant pas à l'une des douze tribus d'Israël - peut être interprétée comme une volonté des Khazars d'échapper à l'influence de leurs puissants voisins Byzantins et Arabes. Adopter le christianisme ou l'islam les



aurait immédiatement soumis à l'autorité, soit de l'empereur byzantin, soit du calife de Bagdad. Le *Kagan* n'embrasse pas pour autant une religion dont il ignore le contenu. En fait, depuis plus d'un siècle, les Khazars connaissaient les Juifs et leurs observances par le flot continu des réfugiés qui fuyaient les persécutions religieuses de Byzance ou qui venaient d'Asie mineure conquise par les Arabes.

L'adoption du judaïsme - une première dans l'Histoire, de la part d'un peuple n'appartenant pas à l'une des douze tribus d'Israël - peut être interprétée comme une volonté des Khazars d'échapper à l'influence de leurs puissants voisins Byzantins et Arabes.

La fin d'un royaume

Les Khazars s'opposent aux *Rhus* - Slaves de l'Est à l'époque byzantine - qui, après avoir tenté en vain de prendre Constantinople en 860, ravagent une partie de leurs possessions. Puis, en 965-967, Sviatoslav, Prince de Kiev[3], défait leur royaume. L'empire byzantin a cessé d'apporter son soutien au royaume juif khazar, son ancien allié, car entretemps, Olga, veuve du Prince Igor et mère de Sviatoslav, a embrassé le christianisme.

Les Khazars conservent cependant leur indépendance et leur foi judaïque sur un territoire réduit, jusqu'à ce que les redoutables hordes mongoles le détruisent au milieu du XIIIe siècle. Il semble qu'ils soient retournés alors à leurs habitudes premières de pillage et de nomadisme. Ils disparaîtront en tant que peuple en se fondant, selon toute vraisemblance, dans



Carte de la steppe pontique aux environs de l'an 650

les populations locales. Les rares sources à ce sujet mentionnent plusieurs établissements khazars à la fin du Moyen-âge en Crimée, en Ukraine, en Hongrie, en Pologne et en Lituanie.

De fait, à l'aube des temps modernes, c'est en Russie et en Pologne, notamment, que l'on trouvera les plus importantes communautés juives. Une grande partie des juifs d'Europe orientale, les Ashkénazes, seraient d'origine khazare, se distinguant ainsi des migrations séfarades du pourtour méditerranéen.

Marquant bien cette différence, Marek Halter, dans son roman *Le Vent des Khazars* fait dire au vieux Benjamin, ancien *Kagan* khazar: "*Les enfants d'Israël sont les fils d'Abraham et de Moïse. Ce sont aussi les fils du Livre et de l'Exil. Leur histoire est différente de la nôtre. Ils galopent dans les mots comme nous galopons sur la steppe. Ils savent écouter la sagesse des écrits et nous celle du vent. Ils sont juifs depuis des milliers d'années, mais ils n'ont plus de royaume. Nous avons choisi leur religion depuis moins de deux cents ans, mais nous sommes assez forts et puissants pour que l'empereur de Byzance souhaite être notre ami… Cependant, Juif d'Israël ou Juif du royaume khazar, nous avons foi dans le même Dieu, béni soit Son nom, et nous respectons la même loi.*"

L'histoire universelle n'a, curieusement, retenu que peu de choses de ce royaume, hormis le nom donné à une mer intérieure. Cependant, il peut être tenu pour certain que, sans la contribution des Khazars à l'histoire mondiale, l'islam et la chrétienté auraient eu une histoire bien différente de ce qu'elle fut. Contenant, pendant plus de cent ans les attaques arabes, les Khazars empêchèrent la conquête musulmane de l'Europe de l'Est. Dans son importante monographie intitulée *Histoire khazare*, publiée en 1962, l'historien et archéologue russe Mikhaïl Artamonov écrit[4]: «*La Khazarie fut le premier état féodal d'Europe orientale à pouvoir se comparer à l'empire byzantin et au califat arabe… C'est grâce aux puissantes attaques khazares, détournant le flot des armées arabes vers le Caucase, que Byzance put se maintenir…*». ■

Une grande partie des juifs d'Europe orientale, les Ashkénazes, seraient d'origine khazare, se distinguant ainsi des migrations séfarades du pourtour méditerranéen.

---

1. Au sens d'origine turco-mongole. Venant probablement de l'Altaï, massif de l'Asie centrale russe, chinoise et mongole, les Khazars parlaient un dialecte turc et avaient une physionomie mongoloïde. Celle de Lénine en serait un des types.
2. Il semble que les vestiges d'Itil, que l'on croyait engloutie par la mer Caspienne, aient été découverts dans le Delta de la Volga. Des fouilles y sont entreprises depuis l'an 2000 par des archéologues russes.
En 1934, l'archéologue soviétique Mikhaïl Artamonov découvrit, dans la région de Rostov sur le Don, les ruines de la forteresse khazare de Sarkel, connue dans les chroniques russes sous le nom de Biélaïa Viéja (le Château blanc). Cet événement provoqua une prise de conscience de l'intérêt historique du kaghanat khazar auprès des scientifiques, l'historiographie officielle de l'URSS considérant, jusqu'à cette date, que la Khazarie était «un petit État semi-nomade à caractère parasitaire», minimisant ainsi sa portée historique et son rôle effectif dans le développement de la culture russe.
3. L'État de Kiev, ou Russie kiévienne, est le premier État des Slaves de l'Est (IXe-XIIe s.) qui se développa sur le cours moyen du Dniepr, autour de la ville de Kiev.
4. Cité par Arthur Koestler dans son ouvrage *La treizième tribu – L'Empire Khazar et son héritage*.

Sources bibliographiques:

· Chaliand, Gérard, *Les Empires nomades de la Mongolie au Danube Ve s. av. J.-C.-XVIe S.*, Editions Perrin.
· Koestler, Arthur, *La Treizième Tribu L'Empire khazar et son héritage*, Collection Texto Le goût de l'histoire.
· Halter, Marek, *Le vent des Khazars* (roman historique), Editions Robert Laffont.

La notion de tolérance dans la chanson de geste

Majid-Yousefi Behzâdi
Université d'Ispahan

L'épanouissement de la littérature trouve notamment ses racines dans l'action héroïque des hommes, qui a en retour impliqué une certaine conception de la littérature comme leçon morale et sociale, véhiculant une vision de l'homme qui crée son univers et dans lequel il tente de donner naissance à la justice sociale. A ce sujet, la littérature médiévale présente une nouvelle inspiration au travers de laquelle les auteurs français ont élaboré un certain type de création littéraire. Ainsi, ce genre littéraire s'est inspiré de la figure du type héroïque et s'est présentée sous forme de roman épique, et plus précisément sous la forme de *chanson de geste* de la littérature médiévale.

Le noyau primitif de la littérature française est notamment fondé sur la représentation de *La Chanson de Roland.* Ceci exige une double connaissance: d'une part, des épopées françaises, qui constituent une certaine connaissance poétique orale pour le public des XIe, XIIe et XIIIe siècles qui était dans sa grande majorité analphabète, et d'autre part, ces épopées montrent le chemin le plus court vers la divinité. Sous cet angle, les poèmes épiques ont été nommés "chanson de geste", ce qui implique un rapprochement de l'histoire au récit et permet la formation du culte de l'honneur chevaleresque.

L'une des caractéristiques typiques du roman médiéval consiste également à développer interrogation, investigation et intégration de l'individu, tandis que l'épopée est essentiellement constatation, confirmation et célébration à l'échelle de la collectivité de ce dernier. C'est ainsi que le héros épique, l'homme d'action et de décision reste subordonné à la destinée de l'homme dont il est le représentant.

Pourtant, la victoire du roman épique est due à la prétention héroïque de l'époque et son idéal d'"humaniser" les conditions de la vie de l'homme par le biais du combat singulier ou collectif.

Plus fondamentalement, l'aspect le plus important de notre propos est de montrer la manière dont le héros s'approche de son identité et se confronte aux événements inattendus.

En outre, les éléments constitutifs des caractères humains sont variés et font notamment intervenir la rivalité, la jalousie, la religion, etc. Ceci implique que l'homme doit purifier son âme et que seule sa conscience peut le ramener à la perfection de son existence. Nous tenterons donc ici de mettre en lumière les valeurs spirituelles du héros épique en harmonie avec son milieu qui est la société.

Historicité de l'héroïsme chevaleresque (XIIe-XVe siècles)

La littérature française, comme tant d'autres, a commencé par l'épopée. Celle-ci fournit des chansons de geste dès l'aube du XII siècle, et le genre demeura en vogue pendant trois cents ans. Au XVe siècle, ces poèmes sont mis en prose et deviennent des romans appréciés par la noblesse, puis (à partir du XVIe siècle) du peuple, avant que ne s'amorce le romantisme. Dès le XIIIe siècle, certains ouvrages se divisent en trois cycles selon le personnage (ou le lignage) qui occupe une place à part dans l'histoire chevaleresque:

1) La Geste du roi, dominé par Charlemagne (*La chanson de Roland*..., et le mélodrame féerique de Huon de Bordeaux...).

2) La Geste du Garin de Monglane dominé par Guillaume d'Orange, arrière-petit-fils de Garin, qui se déroule dans le midi de la France.

3) La Geste de Doon de Mayence, où domine le thème des luttes féodales.

Les premières chansons de geste étaient rudes, viriles, guerrières. Mais l'influence de la littérature "courtoise" ne tarda pas à se faire sentir: en effet, l'aristocratie nourrissait alors un goût de plus en plus vif pour les aventures sentimentales, les tableaux d'une vie luxueuse où régnait la femme. La transition est opérée par les romans antiques; *Roman d'Alexandre* (vers 1150), *Roman de Thèbes* (même époque), *Roman d'Enéas* (1160), *Roman de Troie* (1165).

Ainsi, les œuvres adaptent des légendes antiques: *Alexandre*, *Oedipe* (d'après la *Thébaïde*, du poète latin Stace), *Enée* (d'après l'*Enéide* de Virgile), *Achille* (d'après l'*Iliade* d'Homère). Ces romans alliaient la guerre et l'amour: la relation du héros à l'univers féminin y est fondamentalement nouvelle. Ainsi, Achille refuse de combattre les Troyens par amour pour la fille du roi de Troie.

Dorénavant, les deux grands mobiles du héros romanesques sont là: le combat et l'amour, qui continuent toujours de séduire. En dehors des romans antiques, pendant toute la période médiévale, les œuvres de type épique sont nombreuses; roman d'aventure divers, chansons de geste du cycle des croisades (*La Conquête de Jérusalem*, au début du XIII siècle, etc.). Mais dès la fin du XIIIe siècle, le genre décline et l'on ne trouve plus que des œuvres manquées (*Chanson de Bertrand du Guesclin*, vers 1384).

Trahison ou tolérance?

La sagesse et la tolérance sont les maîtres mots de toute religion digne de ce nom. Toute violence vise par essence à briser la nature des êtres humains sous le prétexte d'une hypothétique fraternité future. Dans ce contexte, la chanson de geste, en tant que témoin littéraire de l'humanité, met en scène un monde où le conflit des rois débouche sur l'idée que la stratégie de la non-violence aidera l'homme à être tolérant.

Même si les guerres de religion ont été aussi – sinon plus – sanglantes que les combats singuliers, la lutte pour le salut de l'humanité ne finit jamais, et renaît après chaque défaite. Et l'alternance rythmique du combat épique est également fondée sur ce cycle de *naissance*, *mort*, *renaissance*. Ceci consiste à mettre en scène tantôt Charlemagne qui propage le christianisme et tantôt Marsile qui fait de même pour l'islam. Le moment de conflit entre eux



Chevauchée de Roland à travers les Pyrénées, enluminure extraite de Kar der Grosse du Stricker, *XIVe s. (Berlin, Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, Ms. Germ. fol. 29623, f.21 v.)*



Roland mourant assomme de son cor le païen qui veut lui prendre Durandal, *enluminure extraite de* Karl der Grosse du Stricker, *XIVe s. (Berlin, Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, Ms. Germ. fol. 29623, f.22 v.)*
“ son dexte gant à Dieu il tendit”

est le point de départ de la sanctification de la guerre en tant que devoir sacré.

La scène où apparaît le message de paix sous le signe des "branches d'olivier" est si importante que Marsile énonce: "*Et vous direz de ma part au roi Charlemagne qu'il ait pitié de moi au nom de son Dieu (...), je recevrai la religion chrétienne*"[1]. On voit ici chez Marsile une tolérance assez forte par le mot "Dieu", unique créateur à savoir que la notion de pitié s'attache à toute religion. Nous remarquons au passage que le lien entre Dieu et pitié est lié à la tolérance, dans un contexte méta-religieux. En réalité, au regard de Marsile, le complot contre Roland ne signifie pas tant la trahison puisque ce dernier a voulu révéler à Ganelon que la révolte contre le tyran est conseillée en faveur du peuple. C'est ainsi que Marsile décide de tuer Roland, neveu du roi Charles en sachant que la libération du pays dépend de l'exécution de Roland: "*Si l'on pouvait y faire mourir Roland, Charles perdrait ainsi le bras droit de son corps*"[2] affirme Ganelon. L'importance de cette décision est que la capacité de la conscience humaine n'a pas de limite. Elle peut juger les événements sociaux, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient l'être.

Le combat de Roland et sa mort

A l'approche de la mort de Roland apparaissent les signes qui caractérisent la notion de combat singulier, puisque Roland est à la fois un guerrier brillant et un terrible vengeur. Roland prend part à la bataille avec son compagnon Olivier et pour montrer son courroux, fait trancher en deux Faldron de Pui. Ce qui provoque une grande terreur chez les païens, qui s'enfuient par groupes sous les yeux de Roland.

De ce passage, on remarque en premier lieu que la force physique du héros le dépasse et que cela dénature sa vraie image lors du combat. La colère de Roland s'apaise avec la blessure d'Olivier et l'annonce de sa mort prochaine. Les deux hommes, qui se sont uniquement battus par obéissance à l'empereur, se rencontrent une dernière fois avant la mort d'Olivier. Ce dernier dialogue entre Olivier et Roland est un véritable acte de foi et de tolérance d'une part, et de confession religieuse d'autre part; *"il implore Dieu de lui accorder le paradis,*

il bénit Charles, France la douce...»[3]. Peu après, Roland meurt aussi en mettant fin au combat immoral qui avilissait les valeurs essentielles de l'homme en harmonie avec l'existence.

Le châtiment et le procès de Ganelon

Selon le jugement de Charlemagne, Ganelon a trahi pour de l'argent. En effet, quelle qu'ait réellement été la nature de cette trahison, de son côté Ganelon déclare: "*Que je sois maudit si je le cache! Roland a fait du tort en argent et en biens*"[4].

A l'aune de cette déclaration, il sort glorieusement vainqueur et dénie la trahison. En ce sens, le point essentiel de ce procès est fondé sur la conscience intime de Ganelon. Cette démarche initiale s'oriente vers la perfection dans le cadre de la vie héroïque. La trahison non seulement perd son sens négatif dans la mesure où l'homme décide de s'approcher de l'idéal de la vie qui est l'égalité, mais elle renaît aussi sous un autre sens pour déraciner le germe de la haine. Ce qui apparaît sous la forme de l'héroïsme de Ganelon, déguisé en trahison: "*Entrez-moi Seigneurs, par l'amour de Dieu (...) je le servais en toute foi et tout amour*"[5]. Pourtant, Charles extermine les Sarrasins de Marsile, puis ceux de l'empire de Babylone, Baligant. Ganelon est arrêté et son champion Pinable est défait en champs clos par celui de Roland, Thierry. Ganelon est finalement condamné à l'écartèlement et l'empereur prépare de nouvelles expéditions.

En dépit des fidélités et des hostilités, l'amour est à peu près inexistant dans *La chanson de Roland,* si l'on excepte le bref passage où l'empereur rentré à Aix-la-Chapelle, annonce la mort de Roland à sa fiancée Aude qui, attristée par cette nouvelle, pleure. Charlemagne lui propose alors d'épouser son fils Louis, mais Aude lui répond: "*Ces paroles ne s'adressent pas à moi, ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges, qu'après Roland je continue à vivre!*"[6] Ainsi, dans le roman épique, l'amour est aussi important que la lutte contre l'injustice. Cet amour est toujours omniprésent dans l'action héroïque et se caractérise par le sens du sacrifice.

Dans le roman épique, l'amour est aussi important que la lutte contre l'injustice. Cet amour est toujours omniprésent dans l'action héroïque et se caractérise par le sens du sacrifice.

On peut donc conclure que la chanson de geste inclut diverses images de l'homme, images qui donnent accès à la haine et à la tolérance. Partant de ce point de vue, le combat naît par ordre et se termine dans l'hypocrisie. L'importance de cette analyse est en ce qu'elle conclut que la tolérance va à l'encontre de la justice. Et sous cet angle, la morale n'a plus de lien avec l'hostilité humaine, puisque toute démarche de l'homme se manifeste sous deux formes, active et passive. On le voit dans *La chanson de Roland* où Ganelon participe activement et les autres personnages passivement à la création de l'hostilité en vue de perpétrer un nouveau combat. ■

1. *La Chanson de Roland*, lettres gothiques, Michel Zink, 2e éditions, Paris, 1992, p. 33.
2. Ibid., p. 65.
3. Ibid., p. 149.
4. Ibid., p. 245.
5. Ibid., p. 247
6. Ibid., p. 243.

Bibliographie:

Armand, Anne, *Itinéraire littéraire*, Moyen Age, Hatier, Paris, 1989.

Paupert, A., *Précis de la littérature française*, DUNOD, Paris, 1995.

De Ligny, Cécile, La littérature française, Nathan, Paris, 1996.

Zink, Michel, *La Chanson de Roland*, Lettres gothiques, 2ème édition, Paris, 1992.

Léon, Gautier, *Les épopées françaises*, Paris, Genève, 1967.

Castex, P. G., *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, 1986.

Dans la grotte d'Ali-Sadr

Dr. Karim Modjtahedi



Grotte d'Ali-Sadr

Photos: 'Ali Majd-far

La grotte d'Ali Sadr qui est de nos jours un centre touristique très fréquenté en été par les Iraniens, n'était pas, il y a 40 ans, encore connu du grand public. Voilà un petit article qui témoigne de cette époque.

Annoncée d'abord par les quotidiens, illustrée et commentée ensuite par les hebdomadaires, la découverte d'une grotte près de Hamadan – un grand lac souterrain comme disent les journaux – fait depuis quelques temps l'objet de conversations très animées à Téhéran.

S'agit-il d'une vraie découverte? Tous les villageois d'Ali-Sadr où se trouve la grotte la contesteraient sûrement, s'ils lisaient les journaux, puisqu'ils la connaissent depuis toujours. Elle a été cependant inconnue du grand public et c'est seulement en ce sens-là, et encore en exagérant, que l'on peut parler d'une découverte.

La nostalgie des fameuses grottes de la Dordogne – que j'ai eu la chance de visiter autrefois quand j'étais étudiant en France – et évidemment la curiosité m'ont poussé à me rendre personnellement à Ali-Sadr pour voir la chose de près.

Mon voyage dura un peu plus d'un week-end, c'est-à-dire deux jours et demi. La route est assez directe; il faut traverser Hamadan et parcourir à peu près 50 km sur la route non-asphaltée mais assez praticable de Bidjar. On atteint alors par un sentier secondaire le village d'Ali-Sadr.

A première vue, ce village n'a rien de particulier. Il ressemble à n'importe quel village de l'ouest de l'Iran, avec ses maisons en torchis surmontées par-ci par-là par de petits dômes se détachant sur le fond vert de quelques peupliers. Un imam-zadé à proportion modeste mais très harmonieuse se situe à l'entrée du village; l'ensemble fait une arabesque géométrique à la couleur du désert.

Dans ce village vivent près de 80 familles parlant un dialecte turc, cultivant le blé, élevant 400 moutons et chèvres et possédant 150 ânes et chevaux. Il y a quatre petites boutiques où les villageois s'achètent

du sucre, du blé, des étoffes, etc. que les marchands amènent d'Hamadan.

Le site de la grotte se trouve au milieu de hautes collines sur la pente desquelles le village est construit. On peut y pénétrer par deux entrées: l'une naturelle, l'autre construite jadis par l'homme d'une manière rudimentaire; celle-ci est tellement étroite qu'il faut ramper pour y pénétrer. D'après le jeune paysan qui m'y guidait, ces entrées sont infestées au printemps de serpents gris-blancs, d'une taille moyenne et assez dangereux. Une fois cet accès difficile passé, c'est l'obscurité complète: sous l'éclairage des lampes, on traverse des galeries parfois très basses et parfois d'une hauteur moyenne, formant une voûte irrégulière qui permet de marcher la tête levée. On peut encore voir les canaux creusés autrefois qui conduisaient l'eau à l'extérieur pour faire tourner les moulins de la région, il y a encore quelques années. Quelques stalactites – ces lentes horloges qui semblent mesurer l'éternité au rythme d'une sourde musique aquatique – se devinent sur le plafond et à ma grande surprise, je distinguai de rares champignons poussés modestement dans la boue et dans la vase. Leurs pieds très minces et leurs chapeaux rappellent ceux des planteurs de riz d'Extrême-Orient.

Enfin, nous atteignons la citerne naturelle pour ne pas dire le lac. On a l'impression de rencontrer au cœur silencieux de la colline un grand être vivant – lent et timide – comme ne pouvant respirer que dans la nuit. Elle est cependant beaucoup moins profonde que quelques journaux téhéranais l'avaient annoncé: la partie la plus profonde mesure 9 mètres seulement et non 150. L'eau serpente au travers de la grotte et relie les deux entrées de telle façon qu'au moyen d'un petit canot, on peut y pénétrer par l'une des issues et en sortir par l'autre.

Evidemment des recherches ultérieures nous donneront les caractéristiques exactes de cette citerne et peut être serons-nous surpris un jour d'entendre parler de l'existence d'un genre particulier de poisson, d'une plante aquatique, ou des traces d'un homme préhistorique. Certes, la vraie découverte – s'il y en a une – reste à faire. Cependant pour le moment rien ne nous interdit de reconnaître à la grotte d'Ali-Sadr un véritable intérêt touristique voire sportif. Car, si on n'y peut pas encore se faire photographier comme dans l'impressionnant gouffre de Padirac, ni entendre dans un cadre de sons et de lumières, les cantates de Bach, comme dans les grottes de Lacave, on peu cependant admirer un phénomène naturel qui ne manque pas d'une certaine nouveauté. ■

Journal de Téhéran
9 Shahrivar 1346 - 31 août 1967



Grotte d'Ali-Sadr

Ibid.

Le luth fou

Épisode n° 20:

Où la voûte céleste plie par la main du luthier

Vincent Bensaali

Les jours passent. Les souks de Baghdâd offrent un spectacle continu. Lalla Gaïa, de plus en plus familière, y déambule dans ses nouveaux atours. Ainsi, elle passe plus inaperçue. Elle joue de son voile blanc léger, au gré des circonstances, le rabattant sur son visage lorsqu'elle pénètre un quartier inconnu, et dans les ruelles en général, le relevant lorsqu'elle se trouve dans une échoppe, s'adresse à une personne connue ou sirote un café non loin de chez Sayyida Roqayya. Les gens de cette partie de la ville apprennent vite qu'elle est une protégée de la Sayyida, on ne la questionne donc pas, l'honorant d'un grand respect.

Elle a tôt fait de repérer le souk des luthiers. Il est naturellement éloigné du sanctuaire, les oreilles de certains censeurs s'accommodant mal du chant des instruments de musique… Elle s'y rend chaque jour, passant de longues heures à contempler le patient travail. Le bois y est prêté aux courbures les plus enivrantes, assemblé à l'aide de colles savantes, revêtu de teintes réconfortantes, percé de rosaces délicates. L'assemblage séchant, il se tend, absorbant sa propre force pour la changer en puissance contenue, dissimulée dans l'apparente immobilité de l'objet. Le bois brut, résolu dans des plaques fines livrées par d'habiles menuisiers, se change en lamelles élégantes, auxquelles on imprime un galbe téméraire, puis, bientôt serrées en alternances, selon deux ou trois teintes contrastées, elles donnent une voûte capable de devenir céleste, selon les mains entre lesquelles elle échouera. A cette voûte répond une table fine, recevant l'onde sonore, comme la terre reçoit la lumière descendue du ciel. Des ouïes y sont pratiquées, afin que le chant la traverse, dans les deux sens, comme lorsque l'invocation du croyant, montant, croise déjà la réponse de son Seigneur… L'origine de l'onde se trouve dans la vibration des cordes. Fixées au chevalet, côté caisse de résonnance, elles parcourent ensuite la table, puis le court manche et soudain suivant un angle droit, se trouvent solidement amarrées au cordier, chacune à sa cheville respective. Les rosaces habillent les ouïes, fragmentant le son, le rendant plus fin, comme celles des cathédrales découpent la lumière pour la diffuser harmonieusement. Le manche, petit et solide, dénué de frettes, offre à la main qui le tient la précision du quart de ton. Les cordes vibrent selon le bon vouloir de celui qui est le maître de l'instrument, celui qui le tient en main. Le cœur est le maître de la main. Le Créateur celui du cœur. Aussi, le bon luthier est conscient



Photos: Vincent Bensaali

que l'objet qui prend forme dans son atelier va pouvoir devenir le medium d'une inspiration toute sacrée, qu'elle soit codifiée ou improvisée. Les parties codifiées forment une trame, procèdent d'un héritage, d'une transmission, d'un savoir nécessaire, tandis que celles improvisées donnent vie à la grâce et approfondissent la connaissance… L'instrument est une voix, il révèle le silence, perce le secret de l'air, montre les merveilles que recèle l'apparente inertie dans laquelle nous baignons, que nous respirons. Comme la lumière est invisible avant de toucher une surface la révélant, l'air est inaudible avant d'être heurté, frotté, déplacé, au contact d'un corps quelconque. La beauté est là, partout présente, attendant d'être touchée pour éclater à nos sens, comme ces fruits qui explosent lorsqu'on les effleure: tendus à l'extrême, ils semblaient pourtant inoffensifs, se balançant au gré du vent sur le bord du chemin…

Le luthier qu'observe Lalla Gaïa l'a vue plusieurs fois déjà au seuil de son petit atelier. Ses gestes sont sûrs, et bien qu'empreints de fermeté, ils ont l'apparence de la douceur. Ses mains admirables vont et viennent sur le cœur de noyer dont il tire un manche, usant de divers ciseaux et rabots. Le vieil homme rompt le silence:

«Assalamo 'alaykoum *mouslima*[1]. Que Dieu te garde. As-tu besoin de quoi que ce soit? Je suis ton serviteur.»

«Wa 'alaykoum assalam ô serviteur du Très-Haut. Je me demandais si tous les 'ûds produisent un son analogue ou s'il existe une gamme diversifiée de tonalités.»

«L'instrument le plus répandu, de la taille de ceux que tu peux voir dans mon atelier, demeure dans une gamme de tonalités dite classique, chaque luthier s'appliquant à affiner la qualité sonore des instruments qu'il produit en sélectionnant ses bois, travaillant sa colle, réglant la robustesse de l'assemblage, choisissant les meilleures cordes… Mais il existe des instruments de tailles différentes. L'un, plus petit, en forme d'amande, sert à produire des solos, le son

en est clair et intense. Un autre, plus grand, a pour vocation de se faire entendre au sein d'ensembles conséquents, sa vibration est plus forte, la résonance de son bourdon réveille presque les autres cordes sans que l'on y touche.»

«Les 'ûds ont-ils toujours été comme ceux que l'on voit aujourd'hui?»

«Non. Dans les temps anciens, la table n'était pas faite de bois mais de peau tendue. Elle n'était donc bien évidemment pas percée comme on le fait aujourd'hui. La résonance en était très différente, elle dépendait beaucoup plus des conditions atmosphériques, la peau devenant moins sonnante avec l'humidité, ou très retentissante dans une atmosphère sèche.»

«As-tu toujours été luthier?»

«Oui. J'ai appris le métier avec mon père. L'enseignement que j'ai reçu de lui fut un don du ciel. Mais sais-tu, chaque métier a pour vocation de conduire celui qui le pratique sur le chemin de la vérité, il faut être reconnaissant de ce que l'on a reçu, aimer le savoir capable de nourrir celui qui le détient, faire de son mieux, toujours, avec la meilleure intention. Le secret de la Création se retrouve, caché, dans chaque savoir, dans chaque technique, il est reproduit sous toutes les formes possibles, il habite chaque geste. Le métier de chacun est la voie de son Salut. Il est inutile de regarder à droite ou à gauche, sauf pour voir cette même vérité dans l'œuvre du compagnon, du voisin…»

«La louange est à Dieu. Que fais-tu présentement?»

«Je sculpte le manche d'un instrument dans un cœur de noyer. Vois-tu, si la main droite du musicien lance la vibration de la corde, la main gauche la reçoit, et elle retourne ainsi dans son corps, le don offert est aussitôt reçu de nouveau, or au passage, il a généré un son qui a traversé la table, passant par les rosaces, est allé parcourir la voûte intérieure, se chargeant d'intensité, a retraversé la table, éclaboussant en premier ce même musicien, avant d'aller éclairer le monde et les cœurs qui l'habitent,



Ibid.



Ibid.

subitement, pour un instant, aussitôt renouvelé par un autre pincement de *risha*[2]. La miséricorde du Seigneur se renouvelle à chaque instant dit le Coran, comme chaque goutte de pluie succède à une autre, et moi, simple luthier du bazar, j'ai le grand honneur de jouer un rôle en cela, sculptant le manche qui permettra au musicien d'accomplir son grand-œuvre, de produire son alchimie et de faire étinceler les cœurs de ceux qui l'auront écouté…»

«Tu parles bien de ton métier. Tu as ravi mon cœur, sans même produire un son de 'ûd… Je t'en remercie.»

«Ne me complimente pas, ton appréciation se trompe de destinataire, en quoi suis-je l'auteur de l'un des gestes issus de mon corps, d'une parole que ma bouche aurait prononcée? Garde tes louanges pour Celui qui en est digne. Je t'ai parlé ainsi car je vois que tu es intéressée par mon humble métier. Je tiens seulement à ce que tu te souviennes que ce que l'on peut y trouver est présent partout ailleurs, car le monde n'est que la succession indéfinie d'une immense variation sur un thème unique, et cela est aussi vrai que le Coran tout entier est contenu dans la sourate qui l'ouvre, de même qu'elle se cache elle-même intégralement dans la *Basmala*[3] qui la lance, cette formule magnifique étant à son tour absolument présente dans le *bâ*[4]

qui en est la première lettre, lui-même existant en totalité dans le point placé au dessous de lui… Maintenant, si je te dis que la courbure de la voûte du 'ûd a la même forme que le *bâ*?» ■



1. «Musulmane». Façon dont on peut s'adresser à une personne inconnue, dans l'Orient islamique, afin de lui témoigner du respect.
2. «La plume»: c'est ainsi que l'on désigne le plectre en arabe.
3. Formule ouvrant chaque sourate du Coran: *Bismillâh ar-Rahmân ar-Rahîm* / Grâce au Nom de Dieu, le Tout-miséricordieux, le Très-miséricordieux.
4. Deuxième lettre de l'alphabet arabe: ب

Bouillon aux prunes*

Ali Ashraf Darvishiân
Traduit par
Atiyeh Aarabi et Fâegheh Najafi

Juste au moment où on mettait un pied dehors, maman, qui faisait la vaisselle dans la cour, a crié:

"*N'achetez pas n'importe quoi, hein! Vous aurez mal au ventre. Achetez des dattes ou quelque chose qui vous nourrisse.*"

Fatigués et somnolents, on s'est mis en route. Le soleil montait déjà jusqu'aux toits et brillait en haut des platanes. Les moineaux faisaient du tapage. Du dessus des toits lointains, les moustiquaires brillaient sous la lumière du soleil. Ca faisait mal aux yeux. On bâillait tous les trois. C'était l'été mais le froid du fond des ruelles mouillées me tenait. Je me sentais inquiet. J'avais froid et besoin de paresser. J'aurais voulu rentrer et dormir. J'avais les mains blessées par la brouette.

Notre propriétaire se bâtissait une autre maison dans les quartiers chics. Akbar, Asghar et moi, on travaillait sur son chantier. On tamisait la terre, on s'occupait de faire passer les briques au maçon, on ramassait les déchets et les décombres de démolition pour en bourrer les espaces vides des fondations. Le propriétaire nous avait promis à chacun un costume pour la fin des travaux.

Tous les jours, maman nous faisait partir après nous avoir donné de l'argent pour déjeuner. En chemin, dans le bazar, les plateaux de *bâmyeh*[1], trop appétissants pour nous, nous empêchaient de passer notre route. On s'installait à côté du vendeur et on dépensait en *bâmyeh* notre argent jusqu'au dernier sou, ce qui faisait qu'on restait affamés jusqu'au soir, sans un rond.

Maman gagnait notre vie en travaillant comme couturière; notre petite sœur, Ozrâ, l'aidait. D'autre part, papa avait loué un lopin de terre pour y travailler. Il faisait ça chaque été.

Le soir, Ozrâ nous disait sur un ton enfantin et plaisant:

"*A chaque déjeuner, maman dit: O mon Dieu! Si j'avais des ailes, je m'envolerais apporter ce yaourt aux concombres à mes enfants... Qu'est-ce qu'ils font au milieu de tous ces gravats? Qu'est-ce qu'ils mangent? J'espère qu'ils ne vont pas tomber malades.*"

Maman ne savait pas que l'on dépensait le peu d'argent que l'on avait dès le matin et que jusqu'au soir, on remuait ciel et terre pour en gagner.

L'une des sources de notre revenu, c'était de porter le moule à pâte chez le boulanger. Il y avait une femme qui préparait elle-même sa pâte et l'apportait chez le boulanger pour qu'il lui fasse des choux à la crème. Akbar mettait le moule à pâte sur la tête et le portait jusqu'à la boulangerie en échange de deux rials. Asghar, de son côté, collectait les papiers usés qu'il ramassait dans la rue et les apportait

à Amou Youssef, l'épicier; il y gagnait lui aussi deux rials. Mais une fois, Amou Youssef a trouvé une fiente de poule dans les papiers et a cessé de lui en acheter.

A midi, on s’asseyait, fatigués et affamés. On se tenait occupé avec le peu de pain que l'on avait. Amou Yadollâh, qui était manœuvre, achetait du melon tous les midis. Un jour, on était assis autour de lui; il a tranché le melon. Il était véreux et pourri. Tout l'intérieur avait noirci. On a éclaté de rire. Amou Yadollâh s'est énervé et a dit:

"*La prochaine fois, je n'achèterai plus de melon. Pourquoi ne pas acheter quelque chose qu’on peut examiner avant d’acheter, hein? La prochaine fois, j’achèterai du raisin. Et vous, ricanez moins. Vous n'avez jamais vu de melon véreux ou quoi?!*"

Il l'a jeté. On l'a repris et mangé.

Un autre jour où on avait faim, un gamin est passé devant nous, un paquet de dattes à la main. Il avait de longs cheveux avec un joli costume. Les dattes ont fait hurler nos estomacs d’affamés. J'ai dit à Akbar:

"*Tu peux lui piquer le paquet et te tirer?*

- *Oui, ça peut se faire, j’y vais.*» dit Akbar qui salivait.

Il s’est approché du môme et lui a demandé très cérémonieusement:

"*Monsieur! Où se trouve la maison de M. Ojâgh Zâdeh?*"

Et avant même que le gamin ait pu jeter un regard aux environs, il lui a piqué le paquet et s'est enfui. Le môme qui hurlait est rentré chez lui et est revenu avec sa mère et le reste de la famille. J’avais peur. Le garçon s'est tourné vers moi et m’a demandé:

"*Il y avait un garçon en chemise rouge. Il travaille sur ce chantier. Tu sais où il est?*

- *Je ne sais pas. Je ne le connais pas du tout.*"

De loin, Akbar, planqué derrière le mur, nous regardait. Il n’y avait que moi qui le voyais. Le gamin et sa smala finirent par partir. Mais Akbar resta collé à son mur jusqu'au coucher du soleil. Il n'avait pas le courage de nous rejoindre.

Asghar avait un petit coffret en bois que le maître maçon avait nommé "le coffret du malheur", parce qu'il y avait quelques bouts de pains sec dedans, qu'on se disputait toujours.

A la maison, on remplissait le coffret de pain rassis et on l'emportait au travail; parfois, Asghar chassait un cafard ou une sauterelle et le mettait dedans aussi.

Le soir, on rentrait épuisés, couverts de terre et de poussière. On mangeait tout ce qu'il y avait. Asghar n'avait pas encore avalé sa dernière bouchée qu'on l'entendait ronfler; maman le soulevait dans ses bras et l'emmenait dans son petit coin à coucher et se mettait à lui chanter tristement:

"*O mon petit soutien! Mon petit chaton tout sale! Je donnerais tout pour tes mains de travailleur, rudes et desséchées. Mon petit chéri!*"

La nuit, quand je m’endormais, je voulais ne jamais me réveiller. Et chaque matin, on se levait très tôt et on repartait.

Un midi, on était tristement assis contre le mur à moitié fait du bâtiment. L’air humide nous étouffait et je sentais le goût de la terre dans ma bouche. Akbar avait mal aux yeux. Ils étaient tout rouges, ses yeux. Il avait reçu de la chaux sur le visage et ça lui avait blessé un œil. On était morts de faim et de fatigue. Le maçon et les manœuvres s'étaient installés dans la pièce dont ils venaient de couvrir le toit et ils prenaient leur déjeuner.

Le soleil était au centre du ciel. Un homme avait enroulé un morceau de glace dans du papier journal et marchait très vite. J'ai vu soudain une femme en tchador noir venir vers la porte de la cour. De loin, elle m'a fait signe. Je me suis approché d'elle. C'était maman. Elle avait rougi; la sueur coulait sur son visage. Tout ce chemin! A pied! Je me suis inquiété.

Maman a fait sortir du dessous de son voile un récipient enveloppé dans une serviette qu'elle m'a donné en disant:

"*Aujourd'hui, j'avais préparé du bouillon au prunes; on n'a pas eu le cœur de manger sans vous. J'ai laissé Ozrâ à la maison et je vous ai apporté votre part. Mangez avant qu'il refroidisse. C'est un bouillon réussi, les enfants! Bon appétit.*"

L'odeur familière de la transpiration de maman mêlée à l'odeur agréable du bouillon me chatouillait.

"*C'est très gentil de ta part, maman chérie!*", ai-je dit.

Akbar et Asghar sont arrivés. Maman a embrassé leurs visages très sales. En voyant les yeux rouges d'Akbar, elle s'est donné une claque et est repartie, les larmes aux yeux.

On a déballé le repas et on a mis de côté l'assiette contenant le *gousht koubideh*[2]. Puis on a trempé le pain du dessous du bol dans le bouillon. Asghar a pris une bouchée de *gousht koubideh*. Akbar lui a donné un coup de poing sur la tête et a crié:

"*Faut d'abord manger le bouillon. Pourquoi tu as touché la viande? Tu as vu quelqu'un le faire? Hein?*»

Asghar s'est mis à pleurer et ses larmes tombaient sur ses joues gonflées par la bouchée qu'il venait d'engouffrer. Je me suis fâché et j'ai frappé Akbar à la poitrine. Du coup, Akbar a donné un coup de pied dans le bol de bouillon qui s'est renversé dans la cour au milieu des gravats. Le sang m'est monté dans la tête. Je n'ai plus compris ce que je faisais. J'ai fourré mon poing dans le *gousht koubideh* et je l'ai jeté par terre. On s'est mis à pleurer tous ensemble. Le maître maçon a demandé à Amou Yadollâh:

"*Qu'est-ce qu'ils ont, ces gamins? Qu'est-ce qui leur prend? Pourquoi ils s'engueulent?*"

Amou Yadollâh a répondu:

"*Je ne sais pas. Peut-être qu'ils se disputent l'héritage paternel ou qu'ils ont ouvert leur coffret de malheur.*"

Je me suis essuyé les yeux avec ma manche; le tamis à la main, je suis retourné vers le tas de gravats. ■



---

* Nouvelle issue du recueil *Saison du pain*

1. Gâteau traditionnel fait avec du sirop de sucre.
2. De la viande cuite dans le bouillon, pilée séparément.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 18 000 tomans**
- ☐ **6 mois 9 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ____________________ مؤسسه

Nom ____________ نام خانوادگی Prénom ____________ نام

Adresse ____________________ آدرس

Boîte postale ____________ صندوق پستی Code postal ____________ کدپستی

E-mail ____________ پست الکترونیکی Téléphone ____________ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **1 an 50 000 tomans**
- ☐ **6 mois 25 000 tomans**

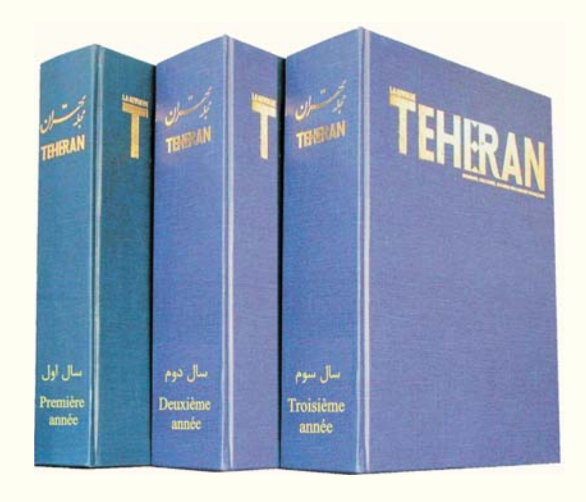
Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۱- ۲۹۹۹۳۴۷۲

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir



L'édition reliée des trente-six premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en trois volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

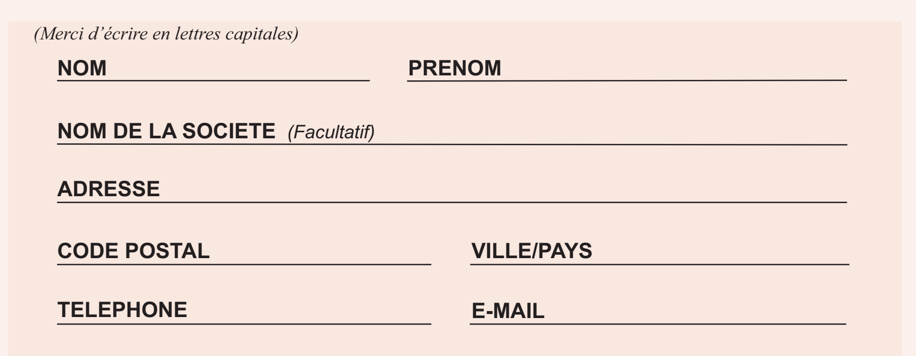
دوره‌های سال اول، دوم و سوم مجلهٔ تهران شامل
سی و شش شماره در سه مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**
- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**
- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مجلۀ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسۀ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
جمیله ضیاء

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

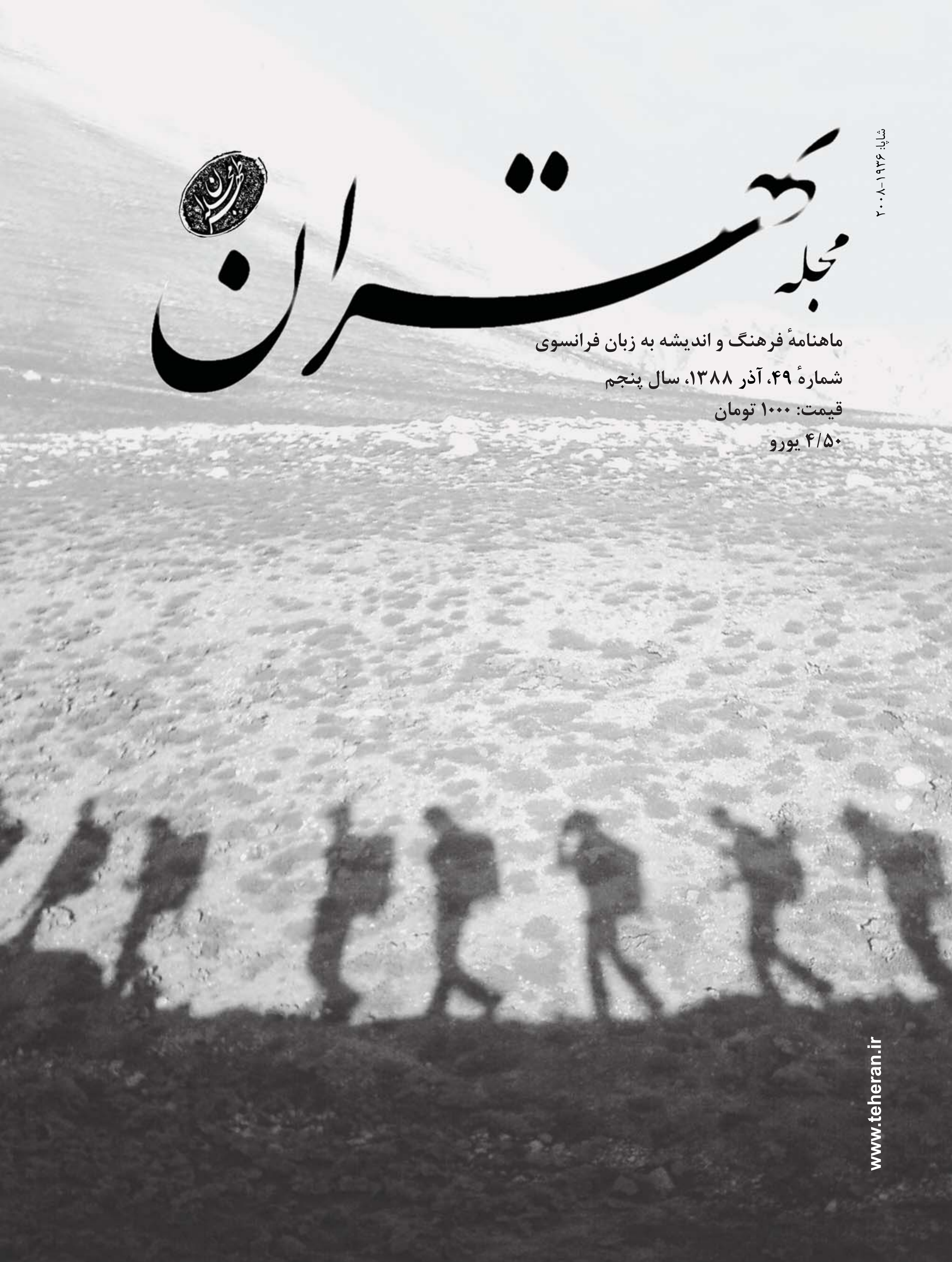
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسۀ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Ascension...



مجله تهران
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۴۹، آذر ۱۳۸۸، سال پنجم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
www.teheran.ir